

PAR L'AUTEUR DE
JONATHAN LIVINGSTON LE GOÉLAND

RICHARD BACH



Le Messie récalcitrant

**LE GRAND CLASSIQUE
DE RICHARD BACH ENRICHIS
D'UNE SUITE INÉDITE**

Flammarion

Richard Bach

Le Messie récalcitrant

roman

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Guy Casaril et Pierre Guglielmina*

Flammarion

Richard Bach

Le Messie récalcitrant

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Guy Casaril et Pierre Guglielmina

Flammarion

Illusions : The Adventures of a Reluctant Messiah

Illusions II : The Adventures of a Reluctant Student

Éditeur original : Dell Publishing, une division de Random House, Inc. © Richard Bach, 1977

Édition publiée en accord avec Dell Books, une marque de Random House, une division de Penguin Random House LLC.

Illusions II : The Adventures of a Reluctant Student © Richard Bach, 2013

Tous droits réservés, y compris le droit de reproduction en tout ou partie, sous quelque forme que ce soit.

Édition publiée en accord avec l'éditeur original, Scribner, une division de Simon and Schuster, Inc., New York.

Pour la traduction française : © Flammarion, 1978, 2022 pour la présente édition.

ISBN Numérique : 9782081518667

ISBN Web : 9782081518681

Le livre a été imprimé sous les références :

ISBN : 9782081500440

Ouvrage composé et converti par [Pixellence](#) (59100 Roubaix)

Présentation de l'éditeur

Dans le champ où il vient d'atterrir pour offrir des baptêmes de l'air à trois dollars les dix minutes, Richard aperçoit un autre zinc tout semblable au sien. Adossé à sa carlingue, un personnage sympathique et mystérieux cherche à fuir le rôle de maître à penser à qui les foules demandent toujours plus. Il lui apprendra que chaque être humain peut se libérer des barrières qu'il a lui-même construites comme autant d'illusions sur sa propre existence. Il lui suffit pour cela de suivre une idée simple...

Après l'immense succès du *Messie récalcitrant*, Richard Bach pensait qu'il lui serait impossible d'y ajouter ne serait-ce qu'un seul mot. Jusqu'au jour où un accident d'avion le laisse pour mort. Richard croise alors à nouveau la route de son Messie qui lui montre cette fois comment faire d'un désastre une bénédiction. Ainsi est née la suite de son best-seller mondial, intitulée « Les Aventures d'un étudiant récalcitrant », publiée pour la première fois en France dans cette édition augmentée.

Jonathan Livingston le goéland, Flammarion, 1973, 2015 ; J'ai lu, 2000 ; Libro, 2003 ; Flammarion jeunesse, 2020.

Un pont sur l'infini : une histoire d'amour, Flammarion, 1985 ; J'ai lu, 1999.

Un cadeau du ciel, Flammarion, 1988 ; J'ai lu, 1991.

Ailleurs n'est jamais loin quand on aime, Seghers, 1989.

Liberté sans limites, Flammarion, 1989.

Un, Éd. Un monde différent, 1990, 2004 ; J'ai lu, 2011.

De l'autre côté du temps, Flammarion, 1999.

Les Chroniques des furets : Furets des mers à la rescousse, Michel Lafon, 2002.

Les Chroniques des furets : Furets des airs à la conquête du ciel, Michel Lafon, 2003.

Fuir sa sécurité : une aventure de l'esprit, Éd. Un monde différent, 2003.

Vole avec moi, Flammarion, 2010 ; J'ai lu, 2011.

Le Messie récalcitrant

Illusions I

Les Aventures d'un Messie récalcitrant

Après la publication de *Jonathan Livingston le goéland*, on me demanda maintes fois : « Qu'est-ce que tu vas écrire maintenant, Richard ? Après *Jonathan*, quoi ? »

Je répondais que je n'avais pas un mot de plus à écrire, que l'ensemble de mes livres exprimaient tout ce que je leur avais demandé d'exprimer. Après avoir mangé de la vache enragée, après la saisie de ma voiture et des tas d'ennuis du même genre, c'était plutôt agréable de ne pas avoir à travailler tous les jours jusqu'à minuit.

Pourtant, chaque été ou presque, je sortais mon vieux biplan sur les océans verdoyants du Middle West et je prenais des clients à trois dollars la balade. Je ne tardai pas à ressentir la même pulsion qu'autrefois : il restait quelque chose à dire, et je ne l'avais pas dit.

Je n'aime pas du tout écrire. Quand je peux tourner le dos à une idée, là, dans le noir, quand je peux éviter de lui ouvrir la porte, je ne touche même pas à un crayon.

Mais de temps en temps il se produit comme une explosion de dynamite dans la façade, avec plein de verre brisé, de briques et de gravois, et quelqu'un s'avance au-dessus des décombres, me prend à la gorge et me dit doucement : « Je ne te lâcherai pas tant que tu ne m'auras pas mis en mots, sur du papier. » C'est comme ça que j'ai rencontré *Le Messie récalcitrant*.

Là-bas dans le Middle West, allongé sur le dos, je m'essayais à faire évaporer les nuages, et je ne pouvais m'empêcher de penser : et s'il arrivait quelqu'un qui sache vraiment faire évaporer les nuages ? Qui puisse m'apprendre comment fonctionne mon monde, et comment le maîtriser ?... Si un Siddhartha (ou un Jésus) venait dans notre temps, doté d'un pouvoir sur les illusions du monde, parce que connaissant la réalité derrière les apparences ?... Et si je le rencontrais, en personne, s'il volait dans un biplan, et se posait sur la même prairie que moi ?... Que dirait-il ? De quoi aurait-il l'air ?

Peut-être ne ressemblerait-il pas au messie qui se trouve sur les pages, tachées d'huile et de verdure, de mon journal de bord. Peut-être ne dirait-il rien de ce que dit ce livre. Mais d'un autre côté, les choses que celui-ci m'a dites – le fait que nous aimantons dans nos vies tout ce que contient notre pensée, par exemple –, si elles sont vraies, alors je ne me serai pas donné tout ce mal pour rien, et vous non plus. Le fait que vous teniez ce livre entre vos mains n'est peut-être pas une coïncidence ; peut-être y a-t-il dans ces aventures quelque chose dont vous avez besoin de vous souvenir. Je veux le croire. Et je veux croire que mon messie est perché loin d'ici, dans une autre dimension – et pas imaginaire du tout – en train de nous observer, vous et moi, et riant à l'idée que tout arrive exactement comme nous l'avions décidé.

1. Il y eut un Maître venu sur la Terre, né dans le pays sacré d'Indiana, élevé dans les montagnes mystiques, à l'est de Fort Wayne.
2. Le Maître apprit de ce monde dans les écoles publiques d'Indiana puis, lorsqu'il grandit, dans son métier de mécanicien automobile.
3. Mais le Maître avait aussi reçu des enseignements venant d'autres pays et d'autres écoles, venant d'autres vies qu'il avait vécues. Il se les rappelait ; et, se rappelant, il devint sage et fort, si bien que d'autres virent sa force et vinrent à lui pour des conseils.
4. Le Maître crut qu'il avait le pouvoir de s'aider lui-même et d'aider toute l'humanité ; et comme il avait foi en cela, pour lui il en fut ainsi, si bien que d'autres virent sa force et vinrent à lui pour être guéris de leurs soucis et de leurs nombreuses maladies.
5. Le Maître crut qu'il était bon pour tout homme de se penser soi-même fils de Dieu, et comme il avait foi en cela, il en fut ainsi ; et les magasins et les garages où il travaillait se remplirent et furent envahis par ceux qui recherchaient son enseignement et son contact ; et les rues à l'entour débordèrent de tous ceux qui désiraient seulement que son ombre en passant puisse tomber sur eux et changer leurs vies.
6. Et il advint, en raison des foules, que plusieurs contremaîtres et directeurs invitèrent le Maître à laisser ses outils et à passer son chemin, car il était serré de si près que ni lui ni aucun autre mécanicien n'avait de place pour travailler sur les automobiles.
7. C'est ainsi qu'il s'en fut dans la campagne, et les gens le suivirent, commençant à l'appeler Messie et faiseur de miracles ; et, comme ils avaient foi en lui, il en fut ainsi.

8. Si un orage survenait tandis qu'il parlait, pas une seule goutte d'eau ne tombait sur la tête de l'assistance ; le dernier dans la foule entendait ses paroles aussi clairement que le premier, quels que fussent l'éclair et le tonnerre à l'entour dans le ciel. Et toujours il s'adressait à eux en paraboles.
9. Et il leur dit : « Au sein de chacun de nous se trouve le pouvoir de consentir à la santé et à la maladie, à la richesse et à la pauvreté, à la liberté et à l'esclavage. C'est nous qui maîtrisons cela et nul autre. »
10. Un ouvrier prit la parole et dit : « Facile à dire pour toi, Maître, car tu es guidé et nous ne le sommes point et tu n'as pas besoin de faire effort comme nous faisons effort. Un homme doit travailler pour vivre dans ce monde-ci. »
11. Le Maître répondit : « Il y avait jadis, dans un village au fond d'un grand fleuve de cristal, des créatures.
12. « Le courant de ce fleuve glissait au-dessus de tous – jeunes et vieux, riches et pauvres, bons et méchants, et le courant allait son propre chemin, ne connaissant que sa propre nature de cristal.
13. « Chaque créature à sa manière s'accrochait étroitement aux branches et aux rochers du fond du fleuve, car s'accrocher était leur mode de vie, et résister au courant tout ce que chacun d'eux avait appris depuis sa naissance.
14. « Mais une créature dit à la fin : "Je suis las de m'accrocher. Bien que je ne puisse pas le voir de mes yeux, je crois que le courant sait où il va. Je lâcherai et me laisserai entraîner où il veut. À rester accroché, je mourrai d'ennui."
15. « Les autres créatures éclatèrent de rire et dirent : "Idiot ! Lâche donc et ce courant que tu vénères te jettera, ballotté et meurtri, contre les rochers, tu en mourras, et plus vite que d'ennui."

16. « Mais l'autre ne tint pas compte de ces quolibets, et retenant son souffle il lâcha et fut aussitôt ballotté et meurtri par le courant contre les rochers.
17. « Or bientôt, comme il refusait de s'accrocher de nouveau, le courant le souleva et le libéra du fond, et il ne fut plus bousculé ni blessé.
18. « Et les créatures vivant en aval, pour lesquelles il était un étranger, se mirent à crier : "Voici un miracle ! Une créature comme nous-mêmes, et pourtant elle vole ! Voici le Messie venu pour nous sauver tous !"
19. « Et celui que le courant portait dit : "Je ne suis pas plus messie que vous. Le fleuve se plaît à nous soulever et à nous libérer, si seulement nous osons lâcher. Notre véritable tâche c'est ce voyage, cette aventure."
20. « Mais les autres criaient de plus belle : "Sauveur ! Sauveur !" tout en s'accrochant aux rochers, et lorsqu'ils levèrent la tête une deuxième fois, celui que le courant portait s'en était allé ; alors ; restés seuls, ils fabriquèrent des légendes à propos d'un Sauveur. »
21. Or il advint ceci. Il vit que la multitude s'amassait autour de lui chaque jour davantage, plus serrée, plus proche et plus féroce que jamais ; il vit qu'ils le pressaient sans relâche de les guérir, et de les nourrir sans cesse par des miracles, d'apprendre à leur place et de vivre leurs vies, alors il partit seul ce jour-là sur le sommet d'une montagne isolée ; et là il se mit à prier.
22. Et il dit en son cœur : « Être Radieux Infini, si telle est Ta volonté, éloigne de moi cette coupe, tiens-moi à l'écart de cette tâche impossible. Je ne peux pas vivre la vie d'une seule autre âme, et voici que dix mille implorant de moi la vie. Je regrette d'avoir permis à tout cela d'advenir. Si telle est Ta volonté, laisse-moi retourner à mes moteurs et à mes outils, et permets-moi de vivre comme les autres hommes. »
23. Et une voix lui parla sur le sommet de la montagne, une voix ni mâle ni

femelle, ni forte ni faible, une voix infiniment douce. Cette voix lui dit : « Ta volonté soit faite, non la mienne. Car ce qui est ta volonté, est Ma volonté pour toi. Va ton chemin comme les autres hommes, et sois heureux sur la Terre. »

24. Et le Maître entendit cela et s'en réjouit ; il rendit grâces, puis redescendit du sommet de la montagne en fredonnant une petite chanson de mécanicien. Et lorsque la foule le pressa de ses doléances, l'implorant de guérir, d'apprendre à sa place, de la nourrir sans cesse de son savoir et de la distraire avec ses merveilles, il sourit à la multitude et il leur dit plaisamment : « J'abandonne. »

25. Pendant un instant la multitude demeura sans voix, frappée de stupeur.

26. Et il leur dit : « Si un homme disait à Dieu qu'il désire plus que tout aider le monde souffrant, quel qu'en soit le prix pour lui-même, et si Dieu répondait et lui disait ce qu'il doit faire, cet homme devrait-il faire ce qui lui a été dit ? »

27. « Bien sûr Maître ! cria la foule. Ce devrait être un plaisir pour lui de souffrir toutes les tortures de l'enfer, Dieu l'ayant demandé. »

28. « Quelles que soient ces tortures ? Quelle que soit la difficulté de la tâche ? »

29. « Quel honneur d'être pendu ! Quelle gloire d'être cloué à un arbre et brûlé si c'est là ce que Dieu a demandé », dirent-ils.

30. « Et que feriez-vous, dit le Maître à la multitude, si Dieu vous parlait droit dans les yeux et disait : "Je vous commande d'être heureux dans le monde aussi longtemps que vous vivrez", que feriez-vous dans ce cas ? »

31. Et la multitude demeura silencieuse ; pas une voix, pas un son ne s'éleva des pentes des collines, par-dessus les vallées où ils se tenaient.

32. Et le Maître dit au silence : « C'est en suivant le chemin de notre bonheur que nous trouverons l'enseignement pour lequel nous avons choisi cette vie. Voilà ce que j'ai appris en ce jour, et j'ai choisi de vous laisser maintenant, pour que vous cheminiez sur votre propre voie, comme il vous plaira. »
33. Et il alla son chemin à travers les foules et les quitta, puis il retourna au monde quotidien des hommes et des machines.

Ce fut vers le milieu de l'été que je rencontrai Donald Shimoda. Depuis quatre ans que je volais, je n'avais jamais croisé un seul pilote travaillant dans ma partie : je volais de ville en ville, un peu au gré du vent, en vendant des balades dans mon vieux biplan, à trois dollars les dix minutes.

Mais un jour, juste au nord de Ferris, Illinois, en jetant un coup d'œil à travers le cockpit de mon zinc, j'aperçus un de ces anciens Travel Air 4000, blanc et or, posé sur le gazon émeraude, joli comme un cœur.

Je mène une vie libre, mais parfois, bien sûr, on se sent un peu seul. Je regardai le biplan au-dessous de moi, et après deux secondes de réflexion je décidai de me poser aussi : ça ne ferait de mal à personne. Les gaz coupés, les gouvernes tirées à mort, le zinc se mit à tomber de côté vers le sol. Du vent dans les haubans, un bruit qui fait plaisir, avec le *ploc-ploc* au ralenti du vieux moteur laissant souffler un peu son hélice paresseuse. Les lunettes sur le nez pour mieux surveiller l'atterrissage. Le maïs comme une jungle de verdure bruissant au ras des ailes, une clôture qui passe en un éclair et puis du foin tout frais coupé à perte de vue. Je reprends le manche et les gouvernes, un petit tour au-dessus du champ, le foin qui brosse mes pneus, et puis le grattement familier du patin arrière sur le sol dur, doucement, doucement, et un grand coup d'accélérateur enfin pour aller me ranger à côté de l'autre appareil. Point fixe. Gaz coupés. Allumage coupé. Le *flap-flap* paisible de l'hélice ralentit puis s'arrête : le silence de juillet redevient absolu.

Le pilote du Travel Air était assis dans le foin, adossé à la roue gauche de son appareil. Et il me regardait.

Pendant une demi-minute je le regardai aussi, et son calme me parut un mystère. Je ne serais sûrement pas resté assis comme ça, moi, si un autre avion était venu atterrir dans un champ près de moi, et se ranger à dix mètres ! Ce type-là me plut, sans que je sache pourquoi.

— Vous aviez l'air seul, lui dis-je de loin.

— Vous aussi.

— Je ne veux pas m'imposer. Si je suis de trop, je peux...

— Non. Je vous attendais.

Cela me fit sourire.

— Navré d'être en retard.

— C'est parfait.

J'enlevai mon casque et mes lunettes, enjambai le cockpit et sautai à terre. Ça fait du bien quand on a passé plusieurs heures aux commandes.

— Du jambon et du fromage, ça ira ? dit-il. Du jambon, du fromage et peut-être une fourmi ou deux.

Pas de poignée de main. Pas de présentations.

Il n'était pas très grand. Les cheveux lui tombaient sur les épaules, plus noirs que le pneu contre lequel il s'appuyait. Les yeux ? Noirs comme ceux d'un faucon. Le genre que j'aime chez un ami, et qui me met vraiment mal à l'aise chez tout autre. On aurait dit un maître de karaté, prêt à l'attaque, serein et violent à la fois.

J'acceptai le sandwich et le gobelet d'eau du Thermos.

— Qui êtes-vous donc ? dis-je. Ça fait des années que je prends des clients en balade, mais je n'ai jamais vu un autre saltimbanque dans mon genre sur les pistes.

— Je ne sais pas faire grand-chose d'autre, répondit-il d'un ton enjoué. Un brin de mécanique, un peu de soudure autogène, forte tête sur les bords. J'ai réparé des bulldozers aussi. Mais quand je reste trop longtemps dans un coin il m'arrive des histoires. Alors je me suis mis à l'avion, et je fais le saltimbanque, comme tu dis.

— Quel genre de bulldozers ?

J'étais un mordu des Diesel depuis tout gosse.

— D-8 et D-9. Pendant un bout de temps dans l'Ohio.

— D-9 ! C'est gros comme une maison ! Avec double boîte démultipliée. C'est vrai que ça peut repousser une montagne ?

— Il y a de meilleurs moyens de déplacer les montagnes.

Son sourire dura peut-être un dixième de seconde.

Je me penchai pendant un instant contre l'aile de son appareil et je l'observai. Un effet de lumière ? On avait du mal à regarder ce type de près. Il y avait comme de la lumière autour de sa tête, oui, une sorte de lueur argentée, pâle et vaporeuse, qui estompait l'arrière-plan tout autour de lui.

— Ça ne va pas ? me demanda-t-il.

— Tu as eu quel genre d'histoires ?

— Oh ! rien de grave. J'ai seulement envie de bouger un peu ces temps-ci, comme toi.

Je pris mon sandwich et je fis le tour de son avion. C'était un appareil datant de 1928 ou 1929, mais il était impeccable. Même au sortir de l'usine aucun avion n'aurait pu être aussi neuf que celui-là, au milieu du foin. Sur la carcasse de bois, au moins vingt couches d'enduit poncées à la main ; la peinture brillante comme un miroir. Sur le rebord du cockpit, *DON*, en caractères penchés, dorés à la feuille ; et sur la plaque accrochée au porte-cartes on pouvait lire : D. W. SHIMODA. Les instruments de navigation étaient flambant neufs – de vrais instruments de 1928. Le manche à balai et les gouvernes : du chêne verni ; les gaz, le mélange, et, à gauche, l'avance à l'allumage. On ne voit plus d'avance à l'allumage, même sur les pièces de musée les mieux restaurées. Pas une éraflure, pas la moindre pièce sur l'entoilage, pas une goutte d'huile tombant du capot. Pas un brin de paille sur le plancher de la cabine, comme si l'appareil n'avait jamais volé mais s'était matérialisé à cet endroit-là, à la faveur d'une courbure du temps qui aurait escamoté environ un demi-siècle. Je commençai à avoir froid dans le dos.

— Il y a longtemps que tu prends des clients en balade ? lui demandai-je, de l'autre côté de l'appareil.

— À peu près un mois ; ça va faire cinq semaines.

Il mentait. Cinq semaines sur les champs et qui que vous soyez, vous récolterez de la poussière et de l'huile sur votre avion, et de toute façon de la paille sur le plancher de la cabine. Mais sur cet appareil... pas d'huile sur le pare-brise, pas de brins d'herbe coincés sur le rebord des ailes et de la queue, pas d'insectes écrasés sur l'hélice. Pour un avion volant en Illinois en été, c'est absolument impossible. J'examinai encore le Travel Air pendant cinq minutes puis je retournai m'asseoir dans le foin, sous l'aile, en face du pilote. Je n'avais pas peur, le gars me plaisait toujours, mais quelque chose clochait.

— Pourquoi tu ne me dis pas la vérité ?

— Je t'ai dit la vérité, Richard, me répondit-il. (Mon nom est également peint sur mon appareil.)

— Personne ne peut prendre des passagers dans un Travel Air pendant un mois sans ramasser un peu d'huile sur sa bécane, mon vieux, ou un peu de poussière, non ? Et sans poser quelques pièces à l'entoilage ? Et du foin, nom de Dieu, sur le plancher !

Il me sourit, très calme.

— Il y a des choses que tu ignores.

Il avait vraiment l'air de tomber d'une autre planète. Je crus ce qu'il me disait, mais je ne pouvais pas m'expliquer la présence sur ce pré baigné de soleil de cet appareil qui semblait sortir d'un écrin.

— C'est vrai, il y a des choses que j'ignore. Mais je les connaîtrai un jour. Et alors, tu pourras prendre mon avion, Donald, parce que je n'aurai plus besoin de voler.

Il me regarda, intéressé, et ses sourcils noirs se soulevèrent.

— Oui ? Raconte un peu.

J'étais ravi. Enfin quelqu'un qui avait envie d'écouter ma théorie !

— Pendant longtemps les gens n'ont pas pu voler. À mon avis, c'est parce qu'ils pensaient que c'était impossible. Alors, bien sûr, ils ne cherchaient même pas le premier principe de l'aérodynamique. Moi, je veux croire qu'il y a quelque part un autre principe : on n'a pas besoin d'avions pour voler, ou pour traverser les murs, ou pour aller sur d'autres planètes. On peut apprendre comment faire tout ça sans tout un tas de mécaniques. Si on le veut.

Il sourit vaguement, l'air de prendre l'idée au sérieux, et il hocha la tête une fois.

— Et tu crois que tu vas trouver ce que tu cherches en faisant le saltimbanque à trois dollars la balade dans les champs de luzerne ?

— Les seules choses importantes que j'ai apprises, je les ai apprises par moi-même, en faisant à mon idée. Il n'y a pas un être sur terre qui puisse m'enseigner ce que je veux connaître mieux que mon zinc et le ciel ; mais s'il y en avait un, tu peux être sûr que j'irais tout de suite le trouver. Ou la trouver.

Les yeux noirs me fixèrent pendant un bon moment.

— Si tu veux vraiment apprendre cette chose, tu ne crois pas que tu es guidé ?

— Bien sûr, je suis guidé. Tout le monde l'est, non ? J'ai toujours senti quelque chose, comme si on veillait sur moi, pour ainsi dire.

— Et tu penses que tu seras conduit à un maître qui peut t'aider ?

— Oui, si ce n'est pas moi le maître.

— C'est peut-être ainsi que les choses adviennent.

*

Une de ces camionnettes modernes, dans le genre fourgon coupé, descendit la route jusqu'à nous en soulevant un nuage de fine poussière brune. Elle s'arrêta au bord du champ. La portière s'ouvrit et il en sortit un vieil homme et une fillette d'environ dix ans. Tout était si calme que la poussière demeurait en suspens.

— On pourrait faire un tour ? dit l'homme, en montrant les avions. En payant, bien sûr.

C'était Don Shimoda qui avait eu l'idée de se poser sur ce champ ; je lui laissai la parole.

— Oui, m'sieur, répondit-il d'un ton léger. Envie de voler ce matin, pas vrai ?

— Si j'y vais, je veux pas de micmac, hein ? Pas de cabrioles avec moi là-haut.

Il plissait les yeux, pour s'assurer que nous le comprenions bien, malgré son parler paysan.

— C'est le client qui décide.

— Et vous allez me demander le paquet, je suppose ?

— Trois dollars comptant, m'sieur, pour dix minutes de vol dans les airs. Ça fait trente-trois cents et un tiers par minute. Et ça les vaut, tout le monde vous le dira.

Cela me faisait tout drôle d'être assis là, comme ça, à écouter la façon dont ce type vendait sa camelote. J'aimais bien sa manière de parler, tout en douceur. J'étais tellement habitué à ma façon de

procéder (« Il fait dix degrés de moins là-haut, les gars ! Fraîcheur garantie. Vous allez enfin voler dans le pays des oiseaux et des anges ! Et tout ça pour trois dollars seulement, douze malheureuses piécettes de vingt-cinq cents qui traînent dans votre poche ou dans votre porte-monnaie... ») que j'avais oublié qu'il puisse y en avoir une autre.

Lorsqu'on fait ce métier seul, on est toujours un peu tendu devant le client. On s'habitue, bien sûr, mais le fait est là : si je n'ai pas de clients à balader, aucune chance de passer à table. Pour une fois que je pouvais m'asseoir à l'écart sans que mon dîner soit en jeu, je me détendais un peu et suivais les choses de loin.

La fillette suivait les choses de loin, elle aussi. Blonde, les yeux noirs, pas souriante du tout. Elle était là parce que le pépé était là. Mais elle n'avait pas envie de voler.

La plupart du temps c'est l'inverse : des gosses tout excités et des vieux plutôt réticents, mais on apprend vite à sentir ces choses-là lorsque tout son bien-être en dépend, et j'aurais juré que cette gamine ne mettrait pas le pied dans nos zincs même si nous passions tout l'été à la supplier.

— Lequel d'entre vous, messieurs... ? dit l'homme.

Shimoda se versa à boire.

— Richard va vous emmener, je n'ai pas fini de manger. À moins que vous ne préféreriez attendre...

— Non, non, m'sieur. Je suis prêt. On pourra passer au-dessus de ma ferme ?

— Bien sûr, répondis-je. Dites-moi dans quelle direction vous voulez aller, c'est tout.

J'enlevai du siège avant mon sac de couchage, ma trousse à outils et ma batterie de cuisine. J'aidai le type à s'asseoir et lui bouclai sa ceinture. Puis je me glissai sur le siège arrière et j'attachai ma ceinture à mon tour.

— Un petit coup d'hélice, Don ?

— Ouais.

Il s'avança devant l'appareil, son gobelet d'eau à la main.

— Quand tu veux.

— Magnéto. Admission. Vas-y doucement, ça va te l'arracher des mains.

Quand les gens lancent l'hélice de mon zinc, ils le font toujours trop brusquement et le moteur ne démarre pas, c'est assez compliqué de comprendre pourquoi. Mais ce gars manœuvra comme s'il n'avait fait que ça toute sa vie. Le magnéto enclencha aussitôt, les étincelles jaillirent dans les cylindres et le vieux moulin se mit à tourner, comme une fleur. Shimoda revint vers son appareil, se rassit et se mit à parler à la fillette.

Au milieu d'un nuage de foin, toute puissance dehors, mon zinc se cabra dans les airs. Cent pieds (si le moteur nous lâche maintenant on atterrit dans le maïs), cinq cents pieds (maintenant, on a le temps de retourner se poser dans la luzerne... Maintenant, ce sera dans le pré à vaches, vers l'ouest), huit cents pieds et palier. Le doigt du type, tendu dans le vent, me montre quelque chose, azimuth sud-ouest.

Trois minutes plus tard, nous tournions au-dessus de la ferme : des granges couleur de charbons ardents, et une maison d'ivoire au milieu d'un océan de menthe. Derrière, un jardin potager : du maïs sucré, des laitues, des tomates.

Le type sur le siège avant ne quittait pas des yeux les bâtiments qui venaient se cadrer entre les deux ailes, à travers les haubans de l'appareil.

Une femme apparut devant la porte, petit tablier blanc sur une robe bleue. Elle fit signe de la main, et le type lui répondit. Plus tard, ils parleraient longtemps de la netteté avec laquelle ils avaient pu se voir à travers le ciel.

Il se retourna finalement vers moi et d'un mouvement de tête il me fit comprendre que ça suffisait,

merci, et qu'on pouvait faire demi-tour.

Je fis un large cercle au-dessus de Ferris, pour bien faire comprendre aux gens qu'ils pouvaient se payer une balade dans le ciel. Ensuite, je descendis en spirale au-dessus du champ de luzerne pour leur indiquer où ça se passait. Au moment où je me préparais à atterrir après avoir viré sec au-dessus du maïs, je vis le Travel Air qui décollait et partait aussitôt en direction de la ferme que nous venions de quitter.

Dans le temps, j'avais fait partie d'un groupe de cinq appareils ; et je ressentis soudain la même impression d'activité : un avion qui décollait avec son client juste au moment où un autre atterrissait. Je me posai doucement, presque sans bruit, et je roulai jusqu'au bout du champ, près de la route.

Une fois le moteur arrêté, l'homme détacha sa ceinture de sécurité et je l'aidai à sortir de la cabine. Il prit son portefeuille dans son bleu de travail et il compta les billets en secouant la tête.

— Ça, c'était de la balade, mon gars.

— Je crois bien, répondis-je. On ne vend pas de la salade.

— C'est votre copain qui sait vendre sa salade !

— Comment ?

— Je veux dire : votre copain vendrait de la farine à un meunier, je parie. Pas vrai ?

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

— La petite. Vendre une balade en avion à Sarah, c'est pas ordinaire.

Tout en parlant, il regardait le Travel Air au loin, poussière d'argent sur le ciel, tournoyant au-dessus de la ferme. Il avait le ton d'un homme calme, qui constaterait que la branche morte de son jardin vient de fleurir soudain ou porte des pommes mûres.

— Depuis qu'elle est née, cette petite, l'idée de se trouver en hauteur, ça la rend folle à crever. Elle hurle. La trouille, quoi. Elle aimerait mieux fourrer ses mains nues dans un nid de frelons plutôt que de grimper à un arbre. Vous ne la feriez pas monter à l'échelle du grenier, ça non, même si le Déluge arrivait dans la cour. Elle est extraordinaire avec les mécaniques, pas si mal avec les bêtes, mais la hauteur, c'est son point noir. Et la voilà là-haut dans le ciel !

Il continua à me parler de tout ça, et du temps où les acrobates de l'air venaient souvent du côté de Galesburg, ça ne datait pas d'hier, et de Monmouth ; ils avaient des biplans comme les nôtres, mais ils faisaient tout un tas de pirouettes et de folies avec.

Le Travel Air se rapprocha bientôt et descendit en spirale au-dessus du champ, virant sur l'aile comme jamais je n'aurais osé le faire avec une fillette terrorisée par le vide. Il glissa au-dessus du maïs, dépassa la clôture et se posa impeccablement sur le foin : un spectacle étonnant. Il fallait que Don Shimoda ait pas mal d'heures de vol derrière lui pour poser un Travel Air de cette façon-là.

L'appareil vint se ranger près de nous, d'un seul élan, sans qu'il eût besoin de redonner les gaz. L'hélice s'arrêta doucement. Je m'approchai. Pas un seul insecte sur les pales ! Pas la moindre mouche broyée par cette lame de deux mètres !

Je montai aider la gamine à décrocher sa ceinture, j'ouvris la petite portière avant de la cabine et lui montrai où il fallait poser les pieds pour ne pas passer à travers l'entoilage des ailes.

— Alors, ça t'a plu ? lui demandai-je.

Mais elle ne s'aperçut même pas que je parlais.

— Pépé, j'ai pas peur ! J'ai pas eu peur, je te jure ! La maison, en bas, on aurait dit un jouet et maman m'a fait signe, et Don m'a dit que si j'avais peur c'était juste parce que, dans le temps, j'avais fait une chute mortelle mais qu'il ne fallait plus que j'aie peur ! Je vais être pilote, pépé. Je vais avoir un avion, et je m'occuperai du moteur moi-même, je volerai partout et je prendrai des clients en balade ! Je peux, hein ?

Shimoda sourit au bonhomme et haussa les épaules.

— Il t'a dit que tu allais être pilote ?

— Non, mais c'est ce que je vais faire. Je me défends bien avec les moteurs, tu sais bien.

— On en parlera à ta mère, si tu veux. Il faut rentrer maintenant.

Après une poignée de main ils repartirent vers la camionnette, l'un marchant, l'autre courant : transformés tous les deux par ce qui s'était passé dans ce champ et dans le ciel.

Deux voitures arrivèrent, puis une troisième. Il y eut un moment d'affluence vers midi, tout le monde voulait voir Ferris d'en haut. Nous fîmes douze ou treize clients à la suite, le plus vite possible, et je fis un tour jusqu'à la station d'essence pour refaire le plein de mon zinc. Encore quelques clients, quelques autres, et ce fut le soir ; les vols se succédèrent sans interruption jusqu'au coucher du soleil.

Sur le panneau indicateur, j'avais vu : POPULATION : 200. À la nuit je crois bien que nous les avions tous fait voler, sans compter les étrangers au village.

Avec toute cette activité, j'avais oublié de parler de Sarah à Don, de lui demander ce qu'il lui avait dit à propos de sa mort antérieure – s'il avait inventé cette histoire de toutes pièces, ou bien s'il y croyait vraiment. Plusieurs fois j'avais regardé son avion de près pendant que les clients s'installaient. Pas une égratignure, pas une goutte d'huile, et apparemment il parvenait à éviter tous les insectes – alors qu'il me fallait nettoyer mon pare-brise toutes les heures ou deux.

Il faisait presque noir lorsque nous nous arrê tâmes. Je mis quelques tiges de maïs bien sèches dans mon réchaud, des briques de tourbe par-dessus, et j'allumai le feu. La nuit tomba soudain ; les flammes éclairaient de couleurs étranges les deux appareils rangés côte à côte et le foin doré qui nous entourait.

Je jetai un œil dans la boîte à provisions.

— De la soupe, du ragoût ou des raviolis, dis-je. Des poires ou des pêches. Tu veux des pêches chaudes ?

— Ça m'est égal, répondit-il d'une voix douce. N'importe quoi ou rien du tout.

— Tu n'as pas faim ? Ç'a été une rude journée, non ?

— Tu ne m'as rien proposé qui me donne faim, sauf si le ragoût est bon.

J'ouvris la boîte de ragoût avec mon couteau suisse miracle, fis de même avec les raviolis et plaçai les deux boîtes au-dessus du feu.

Mes poches étaient pleines de fric... C'était pour moi l'un des meilleurs moments de la journée. Je sortis les billets et me mis à compter, sans me soucier de les déplier. Cent quarante-sept dollars. J'essayai de calculer de tête, ce qui n'est pas facile pour un gars comme moi.

— Ça fait... Ça fait... Voyons... Je pose quatre et il reste deux... quarante-neuf vols aujourd'hui ! Je me suis fait cent dollars net, Don, moi et mon zinc ! Tu dois en avoir fait deux cents facile, tu emmenais presque toujours deux clients à la fois, pas vrai ?

— Presque toujours, dit-il. À propos de ce maître que tu cherches...

— Je ne cherche pas de maître, vieux, répondis-je, je compte du *pognon* ! Je peux tenir une *semaine* avec ça, tu piges ? J'ai les pieds au chaud pour toute une semaine !

Il me regarda et sourit.

— Quand tu en auras marre de te vautrer dans ton pognon, dit-il, tu pourras me passer mon ragoût ?

Des foules, des masses, des hordes de gens, des torrents d'humanité se déversant sur un seul homme au milieu d'eux. Puis les gens devinrent un océan submergeant l'homme, mais au lieu de sombrer, l'homme se mit à marcher sur l'océan en sifflotant, puis il disparut. L'océan d'eau se changea en océan d'herbe. Un Travel Air 4000 blanc et or descendit se poser sur l'herbe et le pilote, sortant de la cabine, étendit une banderole où l'on pouvait lire : BALADES DANS LE CIEL : 3 DOLLARS.

Il était trois heures du matin lorsque je m'éveillai de ce rêve, me souvenant de tout, et satisfait de me souvenir sans savoir pourquoi. J'ouvris les yeux pour vérifier au clair de lune la présence du Travel Air aux côtés de mon zinc. Shimoda était assis sur son duvet, exactement comme je l'avais vu la première fois, le dos appuyé contre la roue gauche de son appareil. Je ne le voyais pas vraiment, mais je savais qu'il était là.

— Alors, Richard, dit-il tranquillement dans le noir. Est-ce que ça t'a expliqué ce qui se passe ?

— Qu'est-ce qui m'a expliqué quoi ? demandai-je, encore tout endormi.

J'étais encore dans mon rêve et je ne songeai même pas à m'étonner de le trouver éveillé.

— Ton rêve. Le type tout seul, les foules et l'avion, répondit-il patiemment. Tu voulais en savoir davantage à mon sujet, non ? Eh bien, tu sais maintenant. On en a parlé dans les journaux : Donald Shimoda, celui qu'on commençait à appeler le Messie mécanicien, l'Avatar des Amériques, et qui a disparu un jour en présence de vingt-cinq mille témoins oculaires.

Je m'en souvenais, oui. J'avais lu ça sur un kiosque à journaux dans une petite ville de l'Ohio, c'était en première page.

— Donald Shimoda ?

— À votre service ! dit-il. Maintenant que tu es au courant, plus besoin de me tirer les vers du nez. Tu peux te rendormir.

Mais je restai longtemps songeur avant de pouvoir trouver le sommeil.

*

— Est-ce que tu avais le droit ?... Je ne pense pas... Quand on a un tel boulot – messie, je veux dire –, on est censé sauver le monde, non ? Je ne savais pas que le Messie pouvait mettre la clé sous la porte comme ça, et tout laisser tomber.

J'étais assis sur le capot de mon zinc et je me tournai vers mon étrange ami.

— Passe-moi une clé de quatorze, Don, je te prie.

Il fouilla dans le sac à outils et me lança la clé à pipe. Elle ralentit et s'immobilisa à trente centimètres de moi, flottant sans poids, se balançant mollement dans les airs – comme avaient fait tous les outils qu'il m'avait lancés ce matin-là. Mais au moment où je la touchai, elle reprit son poids dans ma main, comme n'importe quelle clé à pipe ordinaire, au chrome-vanadium. Enfin, pas une clé vraiment ordinaire : depuis qu'une clé bon marché s'est cassée dans mes mains, j'ai toujours acheté des outils de première qualité... Celle-là était de bonne marque, une Snap-On – tous les mécaniciens vous diront que ce n'est pas une clé ordinaire, elle pourrait être en or, vu le prix qu'elle coûte ; mais c'est un vrai plaisir de travailler avec, et on est sûr qu'elle ne cassera jamais, quoi qu'on fasse.

— Pourquoi ne pourrait-on pas laisser tomber ? On peut s'arrêter de faire n'importe quoi, si on change d'idée. On peut s'arrêter de respirer si on en a envie.

Il fit flotter un tournevis Phillips, juste pour son plaisir.

— J'étais le Messie, j'ai laissé tomber, voilà tout. Si j'ai l'air d'être un peu sur la défensive, c'est peut-être parce que je suis encore un peu sur la défensive. Ça vaut tout de même mieux que de continuer à faire un boulot qu'on déteste. Un bon messie ne déteste rien, et il est libre de prendre le chemin qu'il désire. Et, bien sûr, c'est vrai pour tout le monde. On est tous les fils de Dieu ou les enfants de l'Être, ou les idées de l'Esprit, appelle ça comme tu veux, ça revient au même.

J'étais en train de resserrer les boulons de culasse du moteur. Une bonne vieille mécanique, mais ces écrous ont tendance à prendre du jeu toutes les cent heures de vol environ, et il vaut mieux prendre les devants. Le premier sur lequel je posai la clé fit un bon quart de tour, et j'étais satisfait de pouvoir les vérifier tous ce matin-là, avant de faire monter des clients.

— D'accord, Don, d'accord, mais tu ne crois pas que le boulot de messie est un peu différent des autres boulots ? Tu vois Jésus faire machine arrière et se remettre à planter des clous dans des planches pour gagner sa vie ? Ça paraît bizarre, non ?

Il réfléchit, essayant de suivre mon idée.

— Je ne vois pas où tu veux en venir. En fait, ce qui est bizarre, c'est que Jésus n'ait pas laissé tout tomber la première fois qu'on l'a appelé Sauveur. Au lieu d'abandonner en apprenant cette mauvaise nouvelle, il a essayé la logique : « D'accord, je suis le fils de Dieu, mais nous le sommes tous ; d'accord, je suis le sauveur, mais vous aussi ! Tout ce que je fais, vous pouvez le faire. » N'importe qui comprend ça s'il fait preuve de bon sens.

Il faisait chaud sur le capot, mais je n'avais pas l'impression de travailler. Plus j'ai envie que quelque chose soit fait, et moins j'appelle ça du travail. J'étais assez content de moi, d'être là en train d'empêcher la culasse de s'envoler du moteur.

— Dis-moi que tu veux une autre clé, me dit-il.

— Non, je ne veux pas d'autre clé. Et il se trouve qu'étant donné mon niveau d'élévation spirituelle, je considère tes trucs comme de simples jeux de société, Shimoda, à peine dignes d'une âme moyennement évoluée. Ou peut-être d'un hypnotiseur débutant.

— Hypnotiseur ! Tu brûles, mon gars, tu brûles ! Mieux vaut encore être hypnotiseur que messie. Quel boulot idiot ! Comment ne me suis-je pas rendu compte que ça deviendrait un boulot idiot ?

— Mais tu t'en es rendu compte, dis-je sentencieusement.

Il éclata de rire.

— Il ne t'est jamais venu à l'esprit que tu allais peut-être avoir du mal à laisser tomber, après tout ? Et que tu n'allais pas pouvoir te réinstaller comme ça de but en blanc dans l'existence d'un être humain normal ?

Il s'arrêta de rire et passa ses doigts dans ses cheveux noirs.

— Tu as raison, bien sûr. Si je reste dans un coin trop longtemps, plus d'un jour ou deux, les gens se rendent compte que je suis quelque chose d'étrange. Il suffit qu'un type se frotte à mes basques, et il guérit d'un cancer généralisé : tu peux être sûr qu'il y a foule autour de moi avant la fin de la semaine ! Avec l'avion, je suis toujours en mouvement. Personne ne sait d'où je viens, personne ne sait où je vais, ça m'arrange.

— Ça va être plus compliqué que tu ne le penses, Don.

— Tu crois ?

— Oui. Tout le mouvement du temps va du matériel vers le spirituel... Lentement, d'accord, mais c'est déjà un mouvement assez énorme. Je ne pense pas que le monde va te laisser dans ton coin.

— Ce n'est pas moi qu'ils veulent, c'est les miracles ! Je peux les enseigner à quelqu'un d'autre ; et qu'il soit le Messie, lui ! Je ne lui dirai pas que c'est un boulot idiot. Et d'ailleurs : « *Il n'y a pas de problème assez énorme pour qu'on ne puisse pas le fuir.* »

Je me laissai tomber du capot dans le foin et je commençai à bloquer les boulons des cylindres trois et quatre. Ils n'étaient pas tous desserrés, mais certains si.

— C'est de qui, au juste, ta citation ? Du chien Snoopy ?

— Je cite la vérité, où que je la trouve, merci.

— Tu ne peux pas te défiler, Don ! Et si je me mettais à te rendre un culte, là, maintenant ? Et si j'en avais marre de travailler sur mon moteur et que je te fasse une prière pour que tu le réparas pour moi ? Écoute, je te donne jusqu'au dernier sou de ce que je gagnerai d'ici à ce soir si tu m'apprends seulement comment flotter en l'air ! Si tu refuses alors je saurai que je suis censé commencer à te dire des prières, toi le Saint-Envoyé-pour-Soulager-mes-Peines.

Il se borna à me sourire. Je ne crois pas qu'il ait vraiment compris qu'il ne pouvait pas se défiler. Comment pouvais-je en être sûr, moi, et pas lui ?

— Est-ce que tu as eu droit à tout le tralala, comme on voit dans les films tournés en Inde ? Les foules dans les rues, les millions de mains qui te touchent, les fleurs et l'encens, les estrades dorées avec des tapis d'argent sur lesquels tu te mets pour parler ?

— Non. Même avant de postuler pour ce boulot, je savais que je ne supporterais pas ça. C'est pour ça que j'ai choisi les États-Unis. Mais j'ai quand même eu droit aux foules.

C'était pour lui un souvenir pénible, et je regrettai d'avoir remis tout ça sur le tapis.

Il s'assit dans le foin et continua de parler, les yeux fixés loin au-dessus de moi.

— Je voulais leur dire : pour l'amour de Dieu, si vous avez tellement envie de liberté et de joie, ne voyez-vous donc pas que tout cela n'est nulle part en dehors de vous-mêmes ? Dites que vous l'avez et vous l'aurez. Agissez comme si vous l'aviez et ce sera à vous ! Richard, qu'est-ce qu'il y a de si difficile dans tout ça ? Mais ils ne m'écoutaient même pas, en tout cas la plupart. Des miracles ! Ils venaient à moi pour voir des miracles – comme on va à une course d'autos pour voir des accidents. Au début on se sent brimé, brimé comme les pierres. Et après un certain temps, ça devient idiot. Je ne vois pas du tout comment les autres Messies pouvaient le supporter.

— Vu sous cet angle, ça perd de son charme, dis-je.

Je resserrai le dernier boulon et rangeai les outils.

— Où va-t-on aujourd'hui ? demandai-je.

Il s'avança jusqu'à ma cabine et au lieu de nettoyer le pare-brise de tous les insectes collés, il passa la main dessus, et les petites bestioles écrasées revinrent à la vie et s'envolèrent. Son pare-brise, évidemment, n'avait jamais besoin d'être nettoyé, et j'étais sûr maintenant que son moteur n'aurait jamais besoin d'entretien.

— Je ne sais pas, répondit-il. Je ne sais pas où nous allons.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Tu connais le passé et l'avenir de toutes les choses. Tu sais exactement où on va...

Il soupira.

— Ouais. Mais j'essaie de ne pas y penser.

Pendant que je travaillais sur le moteur je m'étais dit un moment : parfait, la seule chose qu'il me reste à faire, c'est de ne pas lâcher ce gars d'une semelle, et fini les problèmes, aucun malheur ne peut arriver, et tout sera pour le mieux. Mais à la façon dont il avait dit : « J'essaie de ne pas y penser », je me souvins de ce qui était arrivé aux autres Messies envoyés dans ce monde. Le bon sens me criait de virer au sud après le décollage, et de partir aussi loin de ce gars que je pourrais. Mais comme je l'ai déjà dit, on se sent seul à faire ce métier, et j'étais assez content de l'avoir déniché, ne serait-ce que pour pouvoir parler avec quelqu'un qui sait distinguer un aileron d'un stabilisateur vertical.

J'aurais dû virer au sud, oui. Mais après le décollage je restai à ses côtés, et nous nous envolâmes vers le nord et vers l'est, vers cet avenir auquel il essayait de ne pas penser.

— Où as-tu appris tout ça, Don ? Tu connais tant de choses. Ou bien c'est seulement une impression. Non... Tu as vraiment appris beaucoup de choses. Tout par la pratique ? Tu n'as pas eu de formation théorique pour devenir un Maître ?

— On te donne un bouquin à lire.

J'étais en train de mettre à sécher sur les haubans de mon zinc un foulard de soie que je venais de laver. Je le regardai, stupéfait.

— Un bouquin ?

— *Le Manuel du Sauveur*. Une espèce de bible pour les Maîtres. J'en ai un exemplaire par-là, dans un coin, si ça t'intéresse.

— Et comment ! Tu veux dire un vrai livre qui te dise... ?

Il fourragea pendant un moment dans la soute à bagages, derrière l'appui-tête du Travel Air, et il revint avec un petit volume dont la reliure semblait être en agneau façon daim.

Guide du Messie

*

Aide-mémoire pour âme évoluée

— Qu'est-ce que tu racontes avec ton *Manuel du Sauveur* ? C'est écrit « Guide du Messie ».

— Je savais bien que c'était quelque chose dans le genre.

Il se mit à ramasser ses affaires autour de l'avion, comme s'il pensait que le moment était venu de partir.

Je feuilletai le livre, c'était un recueil de maximes, en paragraphes très courts.

Perspective –

Utilise-la ou perds-la.

Si tu t'arrêtes à cette page,
tu es en train d'oublier que ce qui se
passe autour de toi n'est pas la réalité.

Réfléchis à cela.

Rappelle-toi d'où tu viens,
où tu vas, pourquoi tu as créé
le désordre où tu t'es mis pour commencer.

Tu vas mourir d'une mort horrible, souviens-t'en.

Tout est un bon exercice, et tu en tireras

plus de joie si tu gardes ces faits
présents à l'esprit.

Prends ta mort au sérieux, toutefois.
Rire sur le chemin de son exécution
n'est pas compris en général par les formes-
de-vie-moins-évoluées, et ils te
traiteront de fou.

— Tu as lu ça, Don, à propos de la perspective que l'on perd ?

— Non.

— Il est dit qu'on doit mourir d'une mort horrible.

— Pas forcément. Ça dépend des circonstances, et de la façon dont on a envie d'arranger les choses.

— Tu vas mourir d'une mort horrible ?

— Je ne sais pas. Ça n'aurait guère de sens, tu ne crois pas, maintenant que j'ai laissé tomber le boulot ? Une petite ascension tranquille devrait bien suffire. Je me déciderai dans quelques semaines, quand j'aurai terminé ce pour quoi je suis ici.

Je crus qu'il plaisantait, comme à son habitude. Comment me douter à ce moment-là qu'il parlait sérieusement à propos des « quelques semaines » ?

Je continuai à feuilleter le bouquin ; c'était bien le genre de connaissance dont un Maître peut avoir besoin.

Apprendre
c'est découvrir
ce que tu sais déjà.

Faire, c'est démontrer que
tu le sais.

Enseigner c'est rappeler aux autres
qu'ils savent aussi bien que toi.

Vous êtes tous apprenants,
faisants, et enseignants.

Ta seule
obligation en n'importe quelle vie
est d'être vrai envers toi-même.

Être vrai envers quelqu'un d'autre ou
quelque chose d'autre n'est pas seulement

impossible ; mais c'est la
marque d'un faux
messie.

Les
questions les plus simples
sont les plus profondes.
Où es-tu né ? Où est ta maison ?
Où vas-tu ?
Que fais-tu ?

Réfléchis à
ces questions de temps en temps, et
observe tes réponses
qui changent.

Tu
enseignes mieux
ce que tu as le plus besoin
d'apprendre.

— Tu as l'air drôlement tranquille dans ton coin, Richard, me dit Shimoda, comme s'il voulait engager la conversation.

— Oui, dis-je ; et je continuai à lire.

C'était un livre réservé aux seuls Maîtres, et je ne voulais pas laisser passer l'occasion.

Vis
de façon à n'avoir jamais
honte si n'importe lequel de tes actes
ou paroles est exposé
à la face du monde,
même si
ce qui est exposé
n'est pas vrai.

Tes amis
te connaîtront mieux
à la première minute de votre rencontre
que
tes relations ne te

connaîtront au cours
de mille
années.

La
meilleure façon
d'éviter la responsabilité
est de dire : « J'ai
des responsabilités. »

Je remarquai quelque chose d'étrange dans ce livre.

— Les pages ne sont pas numérotées, Don.

— Non, répondit-il. Tu l'ouvres, et tu y trouves tout ce dont tu as besoin.

— Un livre magique !

— Non. Tu peux faire la même chose avec n'importe quel livre. Et même avec un vieux journal, si tu le lis avec l'attention qui convient. Ça ne t'est jamais arrivé, quand tu as un problème qui te trotte dans la tête, d'ouvrir le premier livre qui te tombe sous la main et de regarder ce qu'il te dit ?

— Non.

— Essaie à l'occasion, tu verras.

J'essayai aussitôt. Je fermai les yeux et je me demandai ce qui allait m'arriver si je restais plus longtemps avec ce personnage étrange. C'était drôle d'être avec lui, mais je ne pouvais m'ôter de l'esprit qu'il allait lui arriver sous peu quelque chose de pas drôle du tout. Et je n'avais pas tellement envie de me trouver dans les parages quand ça se passerait. Avec cette idée dans la tête, j'ouvris le bouquin, les yeux toujours fermés, puis je regardai et je lus.

Tu es conduit
à travers le temps de ta vie
par la créature intérieure qui apprend,
l'être spirituel alerte
qui est ton moi réel.

Ne t'écarte pas
des futurs possibles
avant d'être certain que tu n'as
rien à apprendre d'eux.

Tu es toujours libre
de changer d'idée et de
choisir un futur différent, ou
un passé
différent.

— Choisir un passé différent ? Qu'est-ce que ça veut dire ? Au sens propre ou au sens figuré... ? Je crois que mon esprit se rebiffe, Don. Je ne vois pas comment il me serait possible d'apprendre un truc comme ça.

— La pratique, répondit-il. Un peu de théorie et beaucoup de pratique. Ça te prendra à peu près une semaine et demie.

— Une semaine et demie ?

— Ouais. Crois que tu connais toutes les réponses, et tu connais toutes les réponses. Crois que tu es un Maître, et tu l'es.

— Je n'ai jamais dit que j'avais envie d'être un Maître.

— C'est juste, tu ne l'as pas dit.

Mais je gardai le manuel, et il ne me le réclama jamais.

Pour faire de l'argent dans le Middle West, les paysans ont besoin d'un bon terrain. Il en va de même pour les saltimbanques de l'air. Ils doivent être à proximité de la clientèle. Il leur faut trouver des champs à deux pas des villages, des prés ou des champs de fourrage, des champs de blé ou d'avoine coupés ras ; pas de vaches dans les environs car elles brouilleraient l'entoilage des avions ; une route le long du champ pour les voitures ; un passage dans la clôture pour les gens ; des champs situés de telle façon que l'aéroplane n'ait pas besoin de voler au ras des maisons ; des champs assez plats pour que les appareils n'éclatent pas en morceaux lorsqu'ils se posent à quatre-vingts kilomètres-heure ; des champs assez longs pour atterrir et décoller en toute sécurité par une chaude et paisible journée d'été ; et, bien sûr, la permission du propriétaire.

C'est à cela que je pensais tandis que nous volions vers le nord, le Messie et moi, ce samedi matin-là. Les verts et les ors du paysage défilaient doucement à mille pieds au-dessous de nous. Le Travel Air de Donald Shimoda flottait bruyamment près de mon aile droite, et le soleil semblait jaillir en tous sens de ses peintures miroitantes. Un bel appareil, me disais-je, mais trop gros pour faire du vrai travail de saltimbanque. On peut prendre deux passagers à la fois, bien sûr ; mais il est deux fois plus lourd que mon zinc, il lui faut donc beaucoup plus d'espace pour décoller et pour se poser. J'ai eu un Travel Air dans le temps, mais finalement je m'en suis débarrassé. Je préfère mon vieux zinc, qui s'accommode des petits terrains, dans le genre de ceux qu'on trouve beaucoup plus souvent près des villages. Avec un zinc comme le mien on peut travailler sur un champ de moins de deux cents mètres, alors que le Travel Air a besoin de trois cent cinquante ou quatre cents mètres au bas mot. Et je me disais en moi-même : si tu te lies avec ce type, tu es lié par les limites de son appareil.

Et juste au moment où je pensais à ça, je repérai un bon petit pré à vaches, tout près du village que nous venions de survoler : un champ de quatre cents mètres, mais coupé en deux ; la seconde moitié servait de terrain de base-ball.

Sachant que l'avion de Shimoda ne pourrait pas atterrir là, je redressai mon petit zinc sur l'aile gauche, nez en l'air, puis, tous gaz coupés, je me laissai tomber en feuille morte au-dessus du terrain de jeux. Les roues touchèrent le sol juste après la clôture de gauche du terrain, et s'arrêtèrent bien avant la clôture de droite. Je voulais juste lui montrer un peu ce que mon zinc pouvait faire, si on le pilotait comme il faut.

D'un coup d'accélérateur je fis demi-tour pour me préparer à redécoller, mais lorsque je levai les yeux, j'aperçus le Travel Air déjà prêt à atterrir. Dressé sur sa queue, l'aile droite haute, on eût dit un condor fier et gracieux tournoyant dans les airs avant de se poser sur une touffe de genêts.

Il était si bas, il allait si lentement que je sentis des frissons sur ma nuque. Il allait casser du bois, c'était inévitable. Pour pouvoir se poser avec un Travel Air il aurait fallu rester à cent kilomètres-heure au moins au-dessus de la clôture. Si vous allez plus lentement avec un avion qui se met en perte de vitesse à quatre-vingts, c'est la culbute à tous les coups. Mais voilà ce que je vis à la place : ce biplan d'or et de neige s'arrêta dans les airs. Je ne veux pas dire : vraiment arrêté, mais il volait à cinquante à l'heure, pas plus. Vous vous rendez compte ? Un avion qui se met en perte de vitesse à quatre-vingts, et qui s'arrête comme ça pour se poser comme une fleur sur le gazon ! Il ne lui fallut pas plus de la moitié ou peut-être des trois quarts de l'espace dont j'avais eu besoin avec mon zinc.

Je ne le quittai pas des yeux, cloué sur mon siège. Il se rangea près de moi et coupa l'allumage.

Lorsque je coupai le moteur à mon tour, le regardant toujours bouche bée, il me cria :

— Formidable, le terrain que tu as trouvé. Tout près du village, hein ?

Nos premiers clients, deux gamins sur une Honda, faisaient déjà leur apparition, curieux de voir de quoi il retournait.

— Qu'est-ce que tu veux dire, tout près du village ?

J'avais encore le bruit du moteur dans les oreilles et je criais.

— C'est à deux pas !

— Oui, oui, d'accord, mais... MAIS QUEL ATERRISSAGE ! Avec un Travel Air ! Comment as-tu pu te poser ici ?

Il me fit un clin d'œil.

— Par magie !

— Non, Donald, vraiment ! J'ai vu la façon dont tu t'es posé !

Il s'aperçut que j'étais secoué et drôlement effrayé.

— Richard, tu veux connaître la réponse ? Comment les clés planent dans les airs, comment les maladies guérissent, comment l'eau se change en vin, comment on marche sur les vagues et comment on pose des Travel Air sur trente mètres de gazon ? Tu veux connaître la réponse à tous ces miracles ?

J'eus l'impression qu'il avait dirigé un faisceau laser sur moi.

— Je veux savoir comment tu t'es posé ici...

— Écoute ! ~~criait~~ il à travers l'espace qui nous séparait. Ce monde ? Et tout ce qu'il y a dedans ? *Illusions*, Richard ! Le moindre petit bout de ce monde, *illusions* ! Tu piges, oui ?

Pas de clin d'œil, pas de sourire ; comme s'il était soudain furieux contre moi à l'idée que je ne me sois pas rendu compte de tout ça depuis longtemps.

La moto s'arrêta près de la queue de son avion ; les gosses avaient l'air de vouloir partir en balade.

— Ouais ! D'accord pour les illusions !

C'est tout ce que je trouvai à dire. Mais déjà les deux gamins l'avaient rejoint, et il fallait que je me hâte de trouver le propriétaire du champ pour lui demander l'autorisation de nous servir de son pâturage.

Je ne peux pas vous décrire comment le Travel Air décolla et se posa ce jour-là. On aurait dit un faux Travel Air, comme si c'était en fait un Piper Cub ou un hélicoptère habillé en Travel Air. D'une certaine façon, il était beaucoup plus facile pour moi d'accepter qu'une clé de quatorze flotte en état d'apesanteur sous mon nez, que de rester calme en regardant cet appareil décoller avec deux passagers à bord à moins de cinquante à l'heure. C'est une chose de croire en la lévitation lorsqu'on l'a sous les yeux, mais une autre de croire aux miracles.

Je ne cessai de songer à ce qu'il m'avait dit avec tant de violence. Illusions. Quelqu'un m'avait déjà dit ça... quand j'étais gosse et que j'apprenais des tours de passe-passe. Ce sont les *magiciens* qui parlent d'illusion. Ils prennent bien soin de vous dire : « Regardez, ce n'est pas un miracle que vous allez voir ; ce n'est pas vraiment de la magie. Ce que c'est ? C'est un truc, c'est une illusion de magie. » Puis ils sortent un chandelier d'une noisette et transforment un éléphant en raquette de tennis.

Sur un coup d'intuition, je pris le *Guide du Messie* dans ma poche et je l'ouvris. Il n'y avait que deux phrases sur la page.

Il n'est

jamais de problème
qui n'ait un cadeau pour toi
entre ses mains.

Tu cherches des problèmes
parce que tu as besoin
de leurs cadeaux.

Je ne sais pas pourquoi, mais le fait de lire ces mots me soulagea de mes perplexités. Je les relus jusqu'à pouvoir les répéter les yeux fermés.

Le village se nommait Troy et le pâturage où nous étions promettait d'être aussi favorable que le champ de luzerne de Ferris. Mais, à Ferris, je m'étais senti très calme, alors qu'ici il y avait dans l'air une sorte de tension qui ne me plaisait pas du tout.

La balade en avion, que nos passagers ressentaient comme un événement exceptionnel dans leur existence, n'était pour moi que routine, et cette étrange sensation de malaise venait tout gâcher. Ce qui était un événement à mes yeux, c'était ce personnage avec qui je volais... sa manière incroyable de faire marcher son appareil, et toutes les choses étranges qu'il avait dites pour l'expliquer.

Les gens de Troy ne voyaient rien de stupéfiant à la façon de voler du Travel Air, pas plus que je ne me serais étonné d'entendre sonner à midi une cloche qui n'aurait pas sonné depuis soixante ans... Ils ne savaient pas, bien sûr, que ce qui se passait sous leurs yeux était véritablement IMPOSSIBLE.

« Merci pour la balade ! » disaient-ils, et : « C'est tout ce que vous faites dans la vie ?... Vous n'avez pas un autre travail ailleurs ? » et : « Pourquoi avez-vous choisi un bled comme Troy ? » et aussi : « Jerry, ta ferme n'est pas plus grosse qu'une boîte à chaussures ! »

L'après-midi fut très chargé. Des tas de gens sortirent pour s'offrir un tour en l'air et nous allions faire pas mal d'argent. Et pourtant quelque chose en moi disait : Fiche le camp, fiche le camp, tire-toi de ce coin-là. Je n'avais jamais tenu compte auparavant de ce genre de pressentiment, et je m'en étais toujours mordu les doigts.

Vers trois heures, j'arrêtai mon moulin pour refaire le plein. Deux allers et retours jusqu'à la station d'essence du village, avec deux jerrycans de vingt litres d'ordinaire. Je réalisai soudain que le Travel Air n'avait pas encore refait son plein. Shimoda n'avait pas mis d'essence dans son avion depuis Ferris, et peut-être même avant. Cela faisait sept heures maintenant, presque huit, que son appareil volait, sans qu'il rajoute une goutte d'essence ou d'huile. J'avais beau savoir que c'était un type bien, qui ne me ferait jamais de mal, je commençai à avoir peur. En faisant attention, en coupant les gaz dans les virages et en réduisant l'admission en palier, on peut faire voler un Travel Air cinq heures sur ses réservoirs. Mais pas huit heures à décoller et à atterrir sans arrêt.

Il continuait à prendre des clients et à voler pendant que je versais l'essence dans le réservoir central, et que j'ajoutais un litre d'huile dans le moteur. Les gens faisaient la queue pour voler... c'était comme s'il n'avait pas voulu les décevoir.

Je l'arrêtai au moment où il aidait un couple à s'installer sur les deux sièges avant de son avion. J'essayai de paraître le plus calme et le plus naturel possible.

— Don, comment ça va tes réservoirs ? Pas besoin d'un peu d'essence ?

J'étais près de l'aile, un jerrycan vide à la main.

Il me regarda droit dans les yeux, et ses sourcils se froncèrent. Il paraissait surpris, comme si je lui avais demandé s'il n'avait pas besoin d'un peu d'air pour respirer.

— Non, dit-il. Non, Richard, je n'ai pas besoin d'essence.

Je me sentis comme un petit garçon en culotte courte renvoyé au fond de la classe.

Cela m'embêtait. J'en connais un bout sur les moteurs d'avions et la consommation du carburant.

— Alors, un petit peu d'uranium, peut-être ?

Il éclata de rire, et je fus aussitôt désarmé.

— Non merci, non. J'ai fait le plein l'année dernière.

Il était déjà sur son siège, derrière ses passagers, prêt à effectuer son décollage surnaturel, au ralenti.

J'avais envie que tous ces gens rentrent chez eux, j'avais envie que nous partions d'ici au plus vite, clients ou pas, j'avais envie d'avoir assez de bon sens pour filer sans attendre un instant de plus, seul. Tout ce que je voulais, c'était décoller et me trouver un grand pré vide loin de tout village, simplement pour m'asseoir, réfléchir et noter dans mon journal de bord ce qui était en train de se passer, découvrir un sens à tout ça.

J'attendis près de mon zinc jusqu'à ce que Shimoda atterrisse. Je marchai vers son cockpit et, avant même qu'il ait coupé son moteur :

— J'ai assez volé comme ça, Donald, criai-je. Je vais de mon côté, me poser loin des villages et travailler un peu moins pendant quelque temps. C'était très agréable de voler avec toi. À un de ces jours, d'accord ?

Il ne sourcilla pas.

— Encore un vol et je suis à toi. Il y a un gars qui attend.

— Parfait.

Le gars attendait dans un fauteuil roulant cabossé, que l'on avait poussé jusqu'au coin du champ. Il était tout recroquevillé et tordu sur son siège, comme écrasé par un surcroît de pesanteur, mais il était venu quand même, pour voler. Il y avait pas mal de gens autour, quarante ou cinquante, dans leurs voitures ou à côté, curieux de voir comment Don sortirait le type de sa chaise et le mettrait dans l'avion.

Don ne se tracassa pas le moins du monde.

— Vous voulez voler ?

Le type dans le fauteuil roulant esquissa un sourire de travers et parvint à incliner la tête sur le côté.

— Allons-y, c'est le moment ! dit Don calmement, comme s'il parlait à un homme resté longtemps sur la touche, et dont l'heure est venue de rentrer dans le jeu.

Rien d'étrange dans tout ça, si ce n'est, à y regarder de plus près, l'intensité avec laquelle il avait parlé. Sa voix était naturelle, banale, oui ; mais c'était quand même un ordre, et il signifiait à l'homme de se lever et de monter dans l'avion, pas d'excuses possibles. Ce qui arriva ensuite, eh bien, ce fut comme si l'homme avait joué la comédie : la dernière scène de son rôle d'invalides-estropié. Oui, on aurait dit qu'un metteur en scène avait tout réglé. Le surcroît de pesanteur disparut comme s'il n'avait jamais existé ; et l'homme s'élança de sa chaise, au pas de gymnastique, étonné de ce qui lui arrivait, jusqu'au Travel Air.

J'étais tout près, et je l'entendis :

— Qu'est-ce que vous avez fait ? dit-il. *Qu'est-ce que vous m'avez fait ?*

— Vous venez voler, oui ou non ? dit Don. C'est trois dollars. On paie avant le décollage, s'il vous plaît.

— Je vole ! dit l'homme.

Shimoda ne l'aida pas à monter dans le cockpit, comme il le faisait d'habitude pour ses passagers.

Les gens étaient tous sortis de leur voiture – il y eut quelques murmures, puis un silence stupéfait. L'homme ne marchait plus depuis que son camion était tombé d'un pont onze ans plus tôt.

Pareil à un gosse qui vient de se faire des ailes avec un drap de lit, il sauta dans le cockpit et se glissa sur le siège. Il remuait les bras en tous sens comme si on venait juste de les lui donner pour qu'il s'en amuse.

Avant que personne n'ait pu dire un mot, Don donna les gaz et le Travel Air s'élança, fit un virage sur l'aile au-dessus des arbres et se mit à grimper avec rage.

Un instant peut-il être à la fois heureux et terrifiant ? Ce fut pourtant le cas de nombreux instants après celui-là. C'était une merveille de voir guéri miraculeusement (il n'y a pas d'autre mot) un homme qui paraissait vraiment le mériter, mais en même temps quelque chose d'inquiétant allait se passer lorsqu'ils redescendraient tous les deux. La foule attendait, en se serrant les coudes ; dans ces cas-là un groupe d'hommes est une meute, et il n'en sort jamais rien de bon. Les minutes passaient, les yeux cherchaient le biplan, minuscule, volant insouciant sous le soleil, et peu à peu une violence sourde s'accumulait, prête à éclater.

Le Travel Air dessina dans les airs plusieurs huit paresseux, une spirale serrée, puis il se mit à flotter au-dessus de la clôture comme une bruyante soucoupe volante se préparant à se poser doucement. S'il avait le plus petit grain de bon sens, il débarquerait son client de l'autre côté du pré, et se hâterait de redécoller et de disparaître. D'autres personnes arrivaient maintenant, et déjà un autre fauteuil roulant, poussé par une femme au pas de course.

Il alla se garer juste devant la foule, fit tourner l'appareil pour écarter l'hélice, et coupa le moteur. Les gens se précipitèrent vers la cabine, et pendant un instant je crus qu'ils allaient arracher la toile du fuselage pour s'approcher des deux hommes.

Était-ce de la lâcheté ? Je l'ignore ; toujours est-il que j'avançai jusqu'à mon appareil, tirai la manette des gaz, poussai l'allumage, et fis tourner l'hélice. Le moteur en marche, je montai dans la cabine, me mis face au vent et décollai. Je baissai les yeux une dernière fois vers Donald Shimoda : il était assis sur le rebord du cockpit, et la meute l'entourait de toutes parts.

Je virai à l'est, puis au sud-est et, après quelque temps, le premier grand champ que je trouvai, avec des arbres pour me mettre à l'ombre et un ruisseau pour me désaltérer, me parut idéal pour la nuit. Je me posai, à l'écart de toute ville et de tout village.

Ce qui s'était passé en moi ? Je ne saurais le dire, pas même aujourd'hui. Rien d'autre peut-être qu'une sensation d'apocalypse, mais c'était plus fort que moi, et j'avais fui Donald Shimoda, l'étrange personnage. En présence de l'apocalypse, le Messie lui-même n'avait pas le pouvoir de me faire attendre sagement.

Tout était calme autour de moi. C'était une vaste prairie silencieuse ouverte sous le ciel... Juste le murmure d'un petit ruisseau, et il me fallait tendre l'oreille pour l'entendre. Tout seul, une fois de plus. La solitude devient une habitude, mais il suffit de vingt-quatre heures pour vous la faire perdre et, après, il faut repartir à zéro, se réadapter une fois de plus.

— D'accord, ça n'était pas si mal, dis-je tout haut à la prairie. Pas si mal pour quelque temps. Et ce type avait peut-être des tas de choses à m'apprendre. Mais la foule, je ne supporte pas ça, même quand tout va bien. Alors quand les gens prennent peur, quand ils se préparent à crucifier quelqu'un ou à lui rendre un culte, non merci, la coupe est pleine !

Je me tus soudain, stupéfait. Ces mots que je venais de dire, n'était-ce pas justement ce qu'aurait dit Shimoda ? Pourquoi était-il resté là-bas ? J'avais eu le bon sens de partir et pourtant je n'étais pas messie pour deux sous.

Illusions. Qu'est-ce qu'il voulait dire avec ses illusions ? C'était là le plus important de tout ce qu'il avait dit ou fait – féroce, voilà comment il était lorsqu'il avait dit : « Tout est illusion. » Comme s'il avait voulu faire exploser cette idée, par sa force même, dans ma tête. C'était un « *problème* », d'accord, et j'avais besoin de son « *cadeau* » comme disait le bouquin, mais je ne voyais pas du tout ce que cela voulait dire.

Au bout d'un moment, j'allumai le feu et je me cuisinai une sorte de ragoût avec des restes : du soja, de la viande et des nouilles desséchées, ainsi que deux saucisses qui auraient peut-être été mangeables trois jours plus tôt. Le sac à outils traînait à côté de la boîte à provisions, et, machinalement, je pris la clé de quatorze pour touiller le ragoût, après l'avoir soigneusement nettoyée.

J'étais seul, ne l'oubliez pas : personne pour me regarder. Alors, pour rire, j'essayai de la faire flotter en l'air. Si je la lançais bien à la verticale et si je battais des paupières juste au moment où elle s'arrêtait de monter, avant de redescendre, j'avais l'impression pendant une demi-seconde que la clé flottait. Mais elle se précipitait aussitôt vers le bas, sur l'herbe ou sur mes genoux, et l'effet disparaissait très vite. Et pourtant c'était la même clé... la même ! Comment faisait-il ?

Si tout est illusion, monsieur Shimoda, le réel, qu'est-ce que c'est ? Et si la vie est illusion, pourquoi donc la vivons-nous ? Finalement, je renonçai, je lançai la clé deux ou trois fois de plus et j'abandonnai ; et je fus content soudain, heureux d'être où j'étais et de savoir ce que je savais, même si ce n'était pas la réponse au problème de toute existence, même si ce n'était qu'une poignée d'illusions.

Quand je suis tout seul, il m'arrive de chanter : *Oh ! moi et mon vieux ZINC !...* Et tout en chantant, je caresse l'aile de l'avion, comme ça, pour le plaisir, parce que je l'aime (personne ne m'entend, n'oubliez pas). *On se baladera dans le ciel... En sautant au petit bonheur dans les prés, jusqu'à ce que l'un de nous deux vienne à flancher...* J'invente à mesure, paroles et musique. *Et c'est pas moi qui flancherai, mon vieux... Sauf si tu te casses un BRAS... et même je te raccommoierai avec des bouts de FICELLE... Et on continuera à voler... ON CONTINUERA À*

VOLER.

Il n'y a pas de fin aux paroles quand je suis content, et la rime n'a pas d'importance. Fini de penser aux problèmes du Messie ; je n'avais aucun moyen de découvrir qui il était et ce qu'il voulait dire, alors je cessai d'essayer et c'est ça, je crois, qui me rendit le bonheur.

Bien plus tard, vers dix heures, le feu s'éteignit, et ma chanson de même.

— Où que tu sois, Don Shimoda, dis-je en déroulant ma couverture sous l'aile, je te souhaite de voler tranquille – et pas de foules. Si c'est cela que tu désires. Non, je retire mes paroles. Je te souhaite, cher Messie solitaire, de trouver ce que tu désires trouver, quoi que ce soit...

Son manuel tomba de ma poche lorsque j'enlevai ma chemise, et je lus la page sur laquelle il s'était ouvert.

Le lien
qui t'unit à ta vraie famille
n'est pas celui du sang, mais
celui du respect et de la joie, dans
la vie de chacun des membres.

Il est rare que les membres
d'une même famille grandissent
sous le même
toit.

Je ne voyais pas comment cela pouvait s'appliquer à moi, et je décidai de ne jamais permettre à un livre de remplacer mes propres pensées. Je me blottis sous ma couverture, et je plongeai dans un sommeil sans rêve comme une lampe qu'on éteint, bien au chaud sous le ciel, sous des milliers d'étoiles – des illusions peut-être, mais belles en tout cas.

*

Lorsque je repris conscience, le soleil se levait, lumière rose et ombres d'or. Ce n'était pas la lumière qui m'avait éveillé mais quelque chose qui m'effleurait la tête, très doucement. Au début, je crus que c'était un brin d'herbe soulevé par la brise. Puis je compris qu'il s'agissait d'un insecte et je le chassai d'un geste brusque. Je faillis me briser les doigts : une clé à pipe de quatorze est une drôle de bestiole à balayer de la main. Le réveil fut brutal. La clé avait ricoché sur le rebord de l'aileron et s'était immobilisée un instant dans l'herbe. Mais elle se remit à flotter aussitôt et, majestueuse, elle s'éleva dans les airs. Puis, pendant que je l'observais, bien éveillé, elle retomba doucement sur le sol et ne bougea plus. Lorsque je me décidai à la saisir c'était la bonne vieille clé de quatorze que je connaissais et que j'aimais bien, toujours aussi lourde, toujours prête à bloquer ces maudits boulons qui prenaient du jeu.

— Nom de nom !

Je ne jure jamais – une bonne habitude qui me vient de l'enfance. Mais pour le coup, j'étais vraiment troublé et je ne voyais rien d'autre à dire. Qu'est-ce qui arrivait à ma clé ? Donald Shimoda était à plus de cent kilomètres de l'autre côté de l'horizon. Je soupesai l'objet, l'examinai, le tournai

en tous sens – comme un singe préhistorique incapable de comprendre qu’une roue tourne, alors qu’il le voit de ses propres yeux. Il devait y avoir une raison très simple...

Je renonçai finalement, penaud. Je posai la clé sur le sac à outils et j’allumai le feu pour me faire cuire une galette. Rien ne me pressait d’aller ailleurs. Je pouvais rester là toute la journée si j’en avais envie.

La galette levait bien dans la poêle, et je m’apprêtais à la retourner lorsque j’entendis un bruit dans le ciel, à l’ouest.

Aucune chance que ce soit l’avion de Shimoda, personne n’aurait pu retrouver ma trace jusqu’à ce champ isolé au milieu de millions de champs isolés du Middle West. Et pourtant je savais que c’était lui, et je me mis à siffloter. Et tout en surveillant ma galette d’un œil et le ciel de l’autre, je cherchais quelque chose à lui dire sur un ton très calme au moment où il se poserait.

C’était le Travel Air, pas d’erreur, qui passait en rase-mottes au-dessus de mon zinc, qui faisait un virage acrobatique sur l’aile puis glissait doucement pour atterrir à cent kilomètres-heure, la vitesse à laquelle n’importe quel Travel Air doit atterrir. Il se rangea non loin et coupa son moteur. Je ne dis rien. Un signe de main mais pas un mot. Je m’arrêtai cependant de siffloter.

Il sortit du cockpit et s’avança vers le feu.

— Salut, Richard.

— Tu es en retard, dis-je. La galette a failli brûler.

— Excuse-moi.

Je lui tendis un verre d’eau du ruisseau et une assiette en fer-blanc avec la moitié de la galette et une grosse noix de margarine.

— Comment ça s’est passé ? dis-je.

— Pas mal.

Il m’adressa un sourire très bref, un peu timide.

— Je m’en suis sorti vivant.

— Je n’en aurais pas juré.

Il se mit à manger la galette en silence.

— Tu sais, dit-il au bout d’un moment en contemplant son assiette, tu sais que cette galette est vraiment infecte.

— Personne ne t’oblige à manger ma galette, répondis-je, vexé. Pourquoi tout le monde déteste-t-il ma galette ? PERSONNE N’AIME MA GALETTE ! Pourquoi, Maître Sublime, pourquoi, hein ?

Il sourit.

— Eh bien – et je parle maintenant en tant que Dieu –, je dirais que tu crois qu’elle est bonne, et que, par conséquent, elle a bon goût pour toi. Mais goûte-la sans croire profondément ce que tu crois, et tu trouveras qu’elle a goût de farine... avec de la flotte... et passée au feu, tu ne trouves pas ? C’est exprès que tu y as mis du foin ?

— Excuse-moi. Ça a dû tomber de mes manches sans que je m’en aperçoive. Mais tu ne penses pas que la galette – pas le foin ou le petit morceau brûlé, dans le coin –, la galette en elle-même, tu ne penses pas que tout de même... ?

— Ignoble !

Il me tendit son assiette. Il n’en avait mangé qu’une bouchée.

— Je préfère crever de faim. Tu as encore les pêches ?

— Dans la boîte.

Comment avait-il pu me repérer sur ce champ ? Dix mètres d’ailes sur des milliers de kilomètres carrés de prairies et de cultures, ce n’est pas une cible facile, surtout avec le soleil dans les yeux.

Mais je m'étais promis de ne pas le lui demander. S'il voulait me le dire, il me le dirait, un point c'est tout.

— Comment m'as-tu trouvé ? m'entendis-je lui dire. J'aurais pu atterrir n'importe où.

Il avait ouvert la boîte de pêches et il les mangeait à la pointe du couteau... pas facile, croyez-moi.

— Qui se ressemble s'assemble, murmura-t-il en laissant tomber une tranche de pêche.

— Hein ?

— La loi cosmique.

— Ah bon !

Je terminai ma galette et j'allai frotter la poêle avec le sable du ruisseau. Pas d'erreur, c'était de la bonne galette.

— Ça t'ennuierait de m'expliquer ? Comment pourrais-je ressembler à ta noble personne ? Ou bien tu veux dire que ce sont les avions qui se ressemblent ?

— Nous autres faiseurs-de-miracles nous devons nous serrer les coudes, dit-il.

La phrase était à la fois aimable et horrible. Surtout la façon dont il l'avait prononcée.

— Euh... Écoute, Donald. À propos de ce que tu viens de dire, « nous autres faiseurs-de-miracles », ne voudrais-tu pas m'expliquer ce que tu as dans la tête ?

— D'après la place de la clé de quatorze sur le sac à outils, je pense que ce matin tu t'es livré au vieux truc de la lévitation-sur-clé-à-pipe. Rectifie si je me trompe.

— Je ne me suis livré à rien du tout ! Je me suis réveillé... ce truc-là m'a réveillé. Tout seul.

— Ah ! « Tout seul » !

Il me riait au nez.

— OUI. TOUT SEUL.

— Tu n'as pas l'air de mieux t'y entendre en miracles qu'en galettes, mon pauvre Richard.

Je ne répondis rien. Je m'allongeai simplement sur mon sac de couchage et je restai aussi calme que possible. S'il avait quelque chose à dire, qu'il le dise quand il lui plairait.

— Certains d'entre nous commencent à apprendre ces choses-là de façon subconsciente. Notre esprit ne les accepterait pas à l'état de veille, alors nous faisons nos miracles en dormant.

Il regardait le ciel, où se formaient de petits nuages de beau temps.

— Ne t'impatiente pas, Richard, poursuivit-il. Nous sommes tous en train d'apprendre encore. Cela te viendra très vite, maintenant, et tu seras un bon vieux maestro du spirituel avant même de le savoir.

— Qu'est-ce que tu veux dire par : « avant même de le savoir » ? Je ne *veux* pas le savoir ! Je ne veux rien savoir !

— Tu ne veux rien savoir ?

— D'accord, je veux savoir pourquoi le monde existe, et ce qu'il est, et pourquoi je vis ici, et où je vais aller... Voilà tout ce que je veux savoir. Et si je pouvais faire un souhait : comment voler sans avion.

— Je regrette.

— Tu regrettes quoi ?

— Ça ne se passe pas comme ça. Si tu apprends ce qu'est ce monde, comment il fonctionne, automatiquement tu commenceras à obtenir des miracles – ce qu'on appellera des miracles. Mais bien sûr, rien n'est miraculeux. Si l'on apprend ce que sait le magicien, il n'y a plus de magie.

Son regard se détacha du ciel.

— Tu es comme tous les autres. Tu sais déjà tout ça, mais tu n'as pas encore conscience de le savoir, c'est tout.

— Je ne me rappelle pas, dis-je, je ne me rappelle pas t’avoir entendu me demander si j’avais envie d’apprendre la *chose* – quelle qu’elle soit – qui a introduit dans ta vie les foules et le malheur. Oui, ça semble m’être sorti de l’esprit.

À peine avais-je dit ces mots que je savais déjà qu’il allait me répondre : « Tu t’en souviendras plus tard » – et je savais aussi qu’il aurait raison.

Il s’allongea dans l’herbe, et prit le sac de farine pour oreiller.

— Écoute, il ne faut pas t’inquiéter au sujet des foules. Elles ne peuvent pas te toucher si tu ne le veux pas. Tu es magique, n’oublie pas : HOP ! – tu deviens invisible et tu passes à travers les portes.

— La foule t’a bel et bien coincé à Troy, non ?

— Je n’ai pas dit que je ne le voulais pas. Je l’ai permis. J’en avais envie. On est tous un petit peu cabotins sur les bords, non ? Sinon on n’aurait jamais pu devenir des Maîtres.

— Mais tu avais laissé tomber. J’avais lu...

— Au train où ça allait, je devenais le Messie-Unique-et-à-Temps-Plein, alors il n’était pas question que je continue. Mais je ne peux pas désapprendre ce que j’ai mis des vies à savoir, tu ne crois pas ?

Je me mis à mâchonner un brin d’herbe, et je fermai les yeux.

— Écoute, Don, qu’est-ce que tu essaies de me raconter ? Pourquoi tournes-tu autour du pot au lieu de me dire les choses en face ?

Il demeura silencieux un moment puis il répondit :

— Il vaudrait peut-être mieux que ce soit toi qui parles. Explique-moi ce que j’essaie de te dire, et je rectifierai si tu te trompes.

Je réfléchis une minute, puis je décidai de le surprendre.

— D’accord. C’est moi qui vais parler.

Et je me tus pour voir pendant combien de temps il attendrait si j’avais du mal à trouver mes mots. Le soleil, déjà haut dans le ciel, commençait à nous réchauffer et au loin, dans un champ invisible, un paysan sur un tracteur Diesel travaillait son maïs bien que l’on fût dimanche.

— D’accord. Je vais te dire. Primo : quand je t’ai vu pour la première fois dans le champ près de Ferris, ce n’était pas une coïncidence. Vrai ?

Il demeura silencieux comme l’herbe qui pousse.

— Et, secundo, nous avons passé, toi et moi, une sorte d’accord mystique, que j’ai apparemment oublié, et toi non.

La brise poussait jusqu’à nous, par bouffées, le son lointain du tracteur. Rien d’autre. Une partie de moi-même écoutait mes paroles sans les considérer comme un conte imaginaire : j’étais en train d’improviser une histoire vraie.

— Tu sais ce que je vais te dire ? Que nous nous sommes rencontrés il y a trois ou quatre mille ans, on n’est pas à un jour près. Nous aimons le même genre d’aventures, nous haïssons probablement le même genre de destructeurs, nous apprenons avec à peu près le même plaisir, à peu près aussi vite l’un que l’autre. Mais tu as une meilleure mémoire. C’est de notre « nouvelle » rencontre que tu parlais quand tu as dit : « Qui se ressemble s’assemble. »

Je pris un autre brin d’herbe.

— Comment je m’en sors ? lui demandai-je.

— Au début, j’ai cru que ce serait très long et très pénible. Ça va être long et pénible, mais je crois que tu as une petite chance d’y arriver cette fois. Continue.

— Autre chose. Je n’ai pas à continuer de parler, puisque tu sais déjà ce que savent les gens. Mais si je ne disais pas ce que je sais, tu ne saurais pas ce que j’estime que je sais, faute de quoi je ne

pourrais apprendre aucune des choses que je veux apprendre.

Je posai mon brin d'herbe.

— Où veux-tu en venir, Don ? Pourquoi te soucies-tu d'un type comme moi ? Quand quelqu'un est aussi évolué que toi, il tient tous ces pouvoirs miracles pour des sous-produits, non ? Tu n'as pas besoin de moi, tu n'as pas besoin de quoi que ce soit qui fasse partie de ce monde.

Je tournai la tête vers lui et le fixai. Il avait les yeux clos.

— Comme d'essence pour le Travel Air ? dit-il.

— C'est ça, répondis-je. Tout ce qui reste en ce monde n'est qu'ennui... plus d'aventure quand on sait que rien sur cette terre ne peut vous troubler. Ton seul problème est de ne pas avoir de problèmes !

Ça, c'est parler ! me disais-je.

— Tu te trompes sur ce point, répondit-il. Dis-moi pourquoi j'ai laissé tomber mon boulot... Tu sais pourquoi j'ai laissé tomber mon boulot de messie ?

— Les foules, tu m'as dit. Chacun voulait que tu lui fasses son petit miracle.

— Oui. Ce que tu as dit en second, mais pas les foules. La foulephobie, c'est une idée à toi, pas à moi. Ce ne sont pas les foules qui me pèsent, c'est le genre de foule qui ne fait pas la moindre attention à ce que je suis venu dire. Tu peux aller de New York à Paris en marchant sur les eaux, tu peux faire sortir sans arrêt des pièces d'or d'entre tes doigts, ce n'est pas pour ça qu'ils feront attention à ce que tu dis – tu comprends ?

Disant cela, il paraissait plus solitaire que n'importe quel être humain que j'avais jamais vu en chair et en os. Il n'avait besoin ni de nourriture, ni de toit, ni d'argent, ni de gloire. Mais il crevait du besoin de dire ce qu'il savait, et nul ne se souciait de l'écouter.

Je cachai mon émotion sous un ton bourru.

— Tu l'as cherché, non ? Si tu fais dépendre ton bonheur des actes de quelqu'un d'autre, ça ne m'étonne pas que tu aies un problème.

Il releva brusquement la tête, et ses yeux étincelèrent comme si je l'avais frappé avec la clé de quatorze. Je pensai aussitôt que ce n'était pas très malin de ma part de mettre ce type en rage contre moi. On a vite fait de griller quand un éclair vous frappe.

Un instant plus tard, il sourit – pendant une demi-seconde.

— Tu sais quoi, Richard ? me dit-il lentement, tu... as... *raison* !

Il demeura silencieux, comme si ce que je lui avais dit l'avait mis en transe. Sans y prêter attention, je continuai de lui parler pendant des heures : de notre rencontre, de ce qu'il y avait à apprendre, et toutes les idées flamboyaient dans ma tête comme des comètes d'aurore et des météores de plein soleil. Il demeura allongé dans l'herbe, immobile, sans un geste, sans un mot. Il était près de midi lorsque je terminai mon exposé sur l'univers et sur toutes les choses qu'il abrite.

— ... et j'ai l'impression d'avoir à peine commencé, Don ; il y a tant de choses à dire. Comment se fait-il que je sache tout cela ?

Il ne répondit pas.

— Si tu comptes sur moi pour apporter des réponses à mes propres questions, j'avoue que je n'en ai pas. Pourquoi puis-je dire toutes ces choses maintenant, alors que je n'avais jamais essayé auparavant ? Qu'est-ce qui m'est arrivé ?

Pas de réponse.

— Don ? C'est à toi de parler maintenant, je t'en prie.

Il ne prononça pas un mot. Je venais de lui faire un tableau complet de la vie, et lui, mon messie – comme s'il avait trouvé tout ce qu'il lui fallait dans une seule parole prononcée par hasard à propos

du bonheur – s'était aussitôt endormi.

Mercredi matin, il est six heures, je ne suis pas réveillé et *BRAOUM* ! il se produit un énorme bruit, avec une violence soudaine, semblable à une symphonie d'explosions géantes ; des chœurs de milliers de voix, des paroles en latin, des violons, des timbales et des trompettes hurlant à faire vibrer les vitres. Le sol trembla, mon zinc dansa sur ses roues et je bondis de dessous l'aile, tel un chat survolté dont les poils se hérissent comme autant de points d'exclamation.

Le ciel était embrasé par le soleil levant, les nuages semblaient vivants tant leurs couleurs étaient violentes, mais tout était gâché par cet énorme crescendo de dynamite.

— ARRÊTE ! ARRÊTE ! COUPE LA MUSIQUE ! ARRÊTE !

Shimoda hurla si fort et si furieusement que je pus distinguer sa voix par-dessus le vacarme. Et tout s'arrêta aussitôt, tandis que les échos continuaient de gronder au loin, plus loin, encore plus loin. Puis il y eut un chant sacré très doux, paisible comme la brise – Beethoven dans un rêve.

Il demeura inflexible.

— J'AI DIT : ARRÊTE !

La musique s'arrêta.

— Ouf ! dit-il.

Je tournai les yeux vers lui.

— Chaque chose en son temps et en son lieu, tu ne crois pas ? ajouta-t-il.

— Oui... le temps et le lieu, oui...

— Un peu de musique céleste n'est pas désagréable, dans l'intimité de notre propre esprit, et peut-être en certaines occasions particulières, mais pour commencer la journée, non merci ! Et surtout à ce niveau d'écoute. Qu'est-ce qu'il te prend ?

— Qu'est-ce qu'il *me* prend ? Mais, Don, j'étais profondément endormi... Pourquoi me demandes-tu ce qu'il *me* prend ?

Il secoua la tête, haussa les épaules et poussa un soupir de découragement. Puis il retourna dans son sac de couchage, sous l'aile.

Le manuel était tombé à l'envers dans l'herbe. Je le retournai avec soin et je lus :

Plaide en faveur
de tes propres limites,
et à coup sûr,
elles seront
à toi.

Décidément il y avait beaucoup de choses à propos des messies que je ne comprenais pas.

Un soir, à Hammond, Wisconsin, après avoir emmené en balade les rares passagers du lundi, nous allâmes dîner dans la petite ville. Nous étions sur le chemin du retour.

— Don, je t'accorde que cette vie peut être intéressante, ou idiote, ou tout ce qu'on décide d'en faire. Et pourtant, même dans mes jours les plus fastes, je n'ai jamais été capable d'imaginer pourquoi nous sommes ici, la vraie raison. Parle-moi un peu de ça.

Nous dépassâmes la quincaillerie (fermée) et le cinéma (ouvert : *Butch Cassidy et le Kid*) ; au lieu de me répondre, il s'arrêta et fit demi-tour sur le trottoir.

— Tu as de l'argent sur toi ?

— Un paquet. Qu'est-ce qu'il y a ?

— Allons voir le film, dit-il. D'accord ?

— Pas tellement, Don. Mais vas-y, toi. Je vais retourner aux avions. Je n'aime pas les laisser comme ça trop longtemps.

Qu'y avait-il soudain de si important dans cette histoire de cinéma ?

— Les avions ne risquent rien. Viens voir le film.

— La séance est commencée.

— On arrivera en retard, voilà tout.

Il était déjà en train de prendre son ticket. Je le suivis dans la salle obscure, et nous nous assîmes dans le fond. Autour de nous, dans la pénombre, une cinquantaine de personnes.

Au bout d'un moment, j'oubliai pourquoi nous étions entrés et je me laissai prendre par le récit ; de toute façon j'ai toujours pensé que *Butch Cassidy* est un classique du cinéma et c'était la troisième fois que je le voyais. Le temps se contractait et se dilatait sur l'écran, comme toujours dans un grand film, et pendant un moment je m'intéressai au côté technique : comment chaque séquence avait été construite, les enchaînements de plans, l'ordre choisi pour les différentes scènes. J'essayai de regarder le film sous cet angle, mais je me laissai bientôt entraîner par l'histoire et je n'y pensai plus.

Au moment où Butch et le Kid sont encerclés par toute l'armée bolivienne, presque à la fin, Shimoda me toucha l'épaule. Je me penchai vers lui, sans quitter l'écran des yeux, regrettant qu'il n'ait pas attendu la fin pour me parler.

— Richard ?

— Ouais.

— Pourquoi es-tu ici ?

— C'est un bon film, Don, *chut* !

Butch et le Kid, couverts de sang, parlaient de partir en Australie.

— Pourquoi bon ? dit-il.

— C'est drôle. *Chut*. On en discutera plus tard.

— Secoue-toi. Réveille-toi. Des illusions, rien de plus.

Je commençais à perdre patience.

— Écoute, Donald ! Il n'y en a plus que pour deux ou trois minutes. On parlera après tant que tu voudras. Mais laisse-moi regarder le film. D'accord ?

À voix basse, mais avec une sorte d'intensité dramatique :

— Richard, *pourquoi es-tu ici ?* répéta-t-il.

— Écoute, je suis ici parce que tu me l'as demandé.

Je me détournai et essayai de regarder la fin en paix.

— Tu n'étais pas obligé de venir. Tu aurais pu dire : « Non, merci. »

— J'AIME CE FILM...

Un homme assis devant nous se retourna vers moi et me regarda pendant un instant.

— J'aime ce film, Don. Y a-t-il du mal à ça ?

— Pas du tout, répondit-il.

Il n'ouvrit plus la bouche avant la fin. Nous étions déjà sur le chemin du retour, nous avions dépassé le grand stand des tracteurs d'occasion et nous nous enfoncions dans le noir, vers le champ où se trouvaient les avions. Il allait bientôt pleuvoir.

Je songeai à son comportement étrange dans le cinéma.

— Tu ne fais jamais rien sans raison, Don ?

— Ça m'arrive.

— Pourquoi le cinéma ? Pourquoi as-tu eu soudain envie de voir *Butch Cassidy* ?

— Tu avais posé une question.

— Oui. Tu as une réponse ?

— Mais c'est ça ma réponse : nous sommes allés au cinéma parce que tu avais posé une question.

Le film était la réponse à ta question.

Il se foutait de moi, pas d'erreur.

— Et quelle était donc ma question ?

Il y eut un long silence peiné.

— Ta question, Richard, était que, même dans tes jours les plus fastes, tu n'avais jamais été capable d'imaginer pourquoi nous sommes ici.

Je me souvins.

— Et le film était la réponse.

— Oui.

— Oh !

— Tu ne comprends pas, dit-il.

— Non.

— C'était un bon film, expliqua-t-il, mais le meilleur film du monde n'en demeure pas moins une illusion, pas vrai ? Les images ne bougent même pas. Elles paraissent bouger, c'est tout. Une lumière changeante qui paraît bouger sur un écran plat posé dans le noir, c'est bien ça ?

— Euh... oui.

Je commençais à comprendre.

— Les autres gens, tous les gens qui vont au cinéma, ici ou là, pourquoi y vont-ils puisque ce n'est qu'illusion ?

— C'est une façon comme une autre de se distraire.

— S'amuser, d'accord. Numéro un.

— Il y a des films éducatifs.

— Parfait. C'est toujours ça. Apprendre. Numéro deux.

— La fantaisie, l'évasion.

— C'est aussi s'amuser. Numéro un.

— Pour des raisons techniques. Pour voir comment un film est fait.

— Apprendre. Numéro deux.

— Éviter l'ennui...

— L'évasion, tu l'as déjà dit.

— Le côté social. Être avec des amis, dis-je.

— C'est une raison pour aller au cinéma mais pas pour voir le film. Et de toute façon c'est s'amuser. Numéro un.

Tout ce que je pus trouver correspondait à l'une de ces deux catégories ; les gens vont au cinéma soit pour s'amuser, soit pour apprendre, soit pour les deux.

— Et un film est comme le temps d'une vie, Don, c'est là où tu veux en venir.

— Oui.

— Alors pourquoi les gens choisiraient-ils une mauvaise vie, un film d'horreur ?

— Ils ne vont pas voir les films d'horreur seulement pour s'amuser, ils savent que cela va être un film d'horreur avant d'entrer dans la salle.

— Mais pourquoi ?...

— Tu aimes les films d'horreur ?

— Non.

— Tu en as déjà vu ?

— Non.

— Et pourtant il y a des gens qui dépensent un tas d'argent et qui perdent beaucoup de temps à voir des films d'horreur ou d'affreux mélos qui semblent idiots et ennuyeux à d'autres personnes ?

Il me laissa répondre à la question.

— Oui.

— Tu n'es pas obligé d'aller voir « leurs » films et ils ne sont pas obligés d'aller voir « tes » films. C'est ce qu'on appelle la « liberté ».

— Mais pourquoi quelqu'un aurait-il envie d'être terrifié ? Ou de s'ennuyer ?

— Parce qu'ils pensent qu'ils le méritent, pour avoir terrifié quelqu'un d'autre, ou bien ils aiment l'excitation de l'horreur, ou bien ils pensent que les films doivent forcément être ennuyeux pour être bons. Peux-tu croire que plein de gens, pour des raisons qui sont très valables à leurs yeux, prennent plaisir à se croire totalement réduits à l'impuissance dans « leurs » films ? Non, tu ne peux pas le croire.

— Exact, dis-je.

— Tant que tu ne comprendras pas ça, tu te demanderas pourquoi certaines personnes sont malheureuses. Elles sont malheureuses parce qu'elles ont choisi d'être malheureuses, Richard. Et c'est très bien ainsi.

— Hum !

— Nous sommes des créatures joueuses et rieuses comme des loutres. Nous sommes les loutres de l'univers. Nous ne pouvons pas mourir, nous ne pouvons pas nous blesser nous-mêmes – pas plus que les illusions sur l'écran ne peuvent être blessées. Mais nous pouvons croire que nous souffrons, et vivre n'importe quelle agonie dans ses moindres détails. Nous pouvons croire que nous sommes des victimes, des tués et des tueurs, ou bien des êtres ballottés par le sort, tantôt bon, tantôt mauvais.

— Plusieurs vies ? demandai-je.

— Combien as-tu vu de films ?

— Oh !

— Des films relatifs à la vie sur cette planète, à la vie sur d'autres planètes, tout ce qui comporte espace et temps est cinéma complet, illusion complète... Mais, entre-temps, on peut apprendre une énorme quantité de choses et on peut s'amuser pas mal avec nos illusions, pas vrai ?

— Jusqu'à quel point pousses-tu ce truc du cinéma, Don ?

— Jusqu'à quel point va ton désir ? Tu as vu le film de ce soir en partie parce que j'ai désiré le

voir. Bien des gens choisissent des vies parce qu'ils prennent plaisir à faire des choses ensemble. Les acteurs du film de ce soir ont joué ensemble dans d'autres films – avant ou après, ça dépend de l'ordre dans lequel tu les vois, et tu pourrais même les voir simultanément sur des écrans voisins. Nous prenons nos tickets pour ces films : nous payons notre entrée en acceptant de croire en la réalité de l'espace et en la réalité du temps... Ni l'un ni l'autre ne sont réels, mais nul ne peut apparaître sur cette planète – ou dans n'importe quel système spatio-temporel – s'il n'accepte pas de payer ce prix.

— Y a-t-il des gens qui n'ont jamais de vies dans l'espace-temps ?

— Y a-t-il des gens qui ne vont jamais au cinéma ?

— Je vois. Ils apprennent les choses par d'autres moyens ?

— Exact ! me dit-il, tout content. L'espace-temps est une école assez primaire. Mais des tas de gens s'enferment dans l'illusion, même s'ils s'y ennuiant, et ils ont envie que les lumières se rallument le plus tard possible.

— Qui écrit ces films, Don ?

— C'est étonnant de voir combien nous savons de choses quand nous posons les questions à nous-mêmes et non aux autres, tu ne trouves pas ? Qui écrit ces films, Richard ?

— C'est nous, dis-je.

— Qui joue ?

— Nous.

— Qui est l'opérateur, le projectionniste, l'exploitant, le caissier, l'ouvreuse, et le spectateur ? Qui est libre de partir au milieu de la séance, à n'importe quel moment, de modifier le scénario à sa guise, qui est libre de voir le même film des dizaines de fois ?

— Attends... : celui qui le désire ?

— Ça te suffit comme liberté ? demanda-t-il.

— Est-ce que c'est pour cela que le cinéma a eu tant de succès ? Parce que nous ressentons d'instinct qu'il constitue une image de nos vies ?

— Peut-être bien qu'oui, peut-être bien que non. Cela a-t-il une grande importance ? Non, n'est-ce pas ? Quel est le projecteur ?

— L'esprit, répondis-je. Non. L'imagination. C'est notre imagination, quoi que tu en dises.

— Et quel est le film ? demanda-t-il.

— Heu !...

— Tout ce que nous autorisons à pénétrer dans notre imagination ?

— Oui, peut-être, Don.

— Tu peux tenir une bobine de film entre tes mains, continua-t-il, et elle est complète et achevée : un commencement, un milieu et une fin, tout est là à la même seconde, au même millionième de seconde. Le film existe indépendamment du temps qu'il enregistre, et si tu sais de quel film il s'agit, tu sais ce qui va s'y passer avant de mettre le pied dans la salle : des batailles et de l'excitation, des gagnants et des perdants, de l'amour, des catastrophes ; tu sais que tout ça est là dans la bobine. Mais pour pouvoir être pris par le film, t'évader dedans, pour en profiter au maximum, il faut quand même que tu mettes la bobine dans un projecteur et que tu la fasses passer derrière l'objectif minute par minute... Toute illusion exige espace et temps pour être perçue. Alors tu sors tes ronds, tu prends ton ticket et tu t'installes. Tu oublies ce qui se passe en dehors de la salle et le film commence pour toi.

— Et personne n'est vraiment blessé ? Le sang, c'est de la sauce tomate ?

— Non, c'est du vrai sang, dit-il, mais ça pourrait aussi bien être de la sauce tomate, étant donné l'effet sur notre vie réelle...

— Et la réalité ?

— La réalité est divinement indifférente, Richard. Une mère ne se soucie pas du rôle que tient son enfant au cours de ses jeux ; un jour voleur, le lendemain gendarme. L'Être ne sait même rien de nos illusions et de nos amusettes. Il ne connaît que Lui-même, et nous à Son image, parfaits, achevés.

— Je ne suis pas sûr d'avoir envie d'être parfait et achevé. Tu parles d'un ennui...

— Regarde le ciel, dit-il.

C'était un tel coq-à-l'âne que je levai les yeux vers le ciel. Les cirrus s'effiloçaient, tout là-haut, et les premiers rayons de lune leur faisaient des auréoles d'argent.

— Un beau ciel, commentai-je.

— Un ciel achevé ?

— Ben... le ciel est toujours achevé, Don.

— Es-tu en train de me dire que tout en changeant à chaque seconde, le ciel est toujours un ciel achevé ?

— J'ai compris, Don. Je ne suis pas bouché.

— Et la mer est toujours une mer achevée, tout en changeant sans cesse, elle aussi. Si la perfection est stagnation, alors le ciel est un marécage ! Et l'Être est tout de même pas de la vase.

— *N'est* tout de même pas de la vase, repris-je en le corrigeant sans faire attention. Parfait, et toujours en train de changer. Je l'accepte.

— Tu l'as accepté il y a très longtemps – puisque le temps est si important à tes yeux.

Je me tournai vers lui, sans m'arrêter de marcher.

— Tu n'as jamais trouvé ça ennuyeux, Don, de te trouver dans cette seule dimension ?

— Oh ! Est-ce que je me trouve vraiment dans cette seule dimension ? rétorqua-t-il. Et toi ?

— Pourquoi tout ce que je dis est faux ?

— Tout ce que tu dis est faux ? répéta-t-il.

— Je crois que je me suis trompé de voie.

— Tu penses peut-être à l'immobilier ? rétorqua-t-il.

— L'immobilier ou les assurances.

— Il y a de l'avenir dans l'immobilier, si c'est un avenir que tu veux.

— D'accord. Je m'excuse, dis-je. Je ne veux pas d'avenir. Ni de passé. J'aimerais autant devenir un bon vieux Maître du monde de l'illusion. Dans une semaine peut-être ?

— Écoute, Richard, j'espère bien que ce ne sera pas si long !

Je le regardai attentivement, mais il ne souriait pas.

Les jours semblaient se confondre. Nous volions comme toujours, mais je ne marquais plus l'été en termes de noms de villes ou de sommes d'argent gagné. Je me mis, pour compter le temps, à aligner les choses que j'apprenais, nos conversations à la fin du travail, et les miracles qui survenaient ici et là sur notre passage – jusqu'au moment où je compris enfin qu'il ne s'agissait pas de miracles.

Imagine
l'univers : beau
et juste et
parfait,

me dit une fois le manuel.

Puis sois assuré d'une chose :
l'Être l'a imaginé
infiniment mieux
que toi.

Un après-midi tranquille... un client de temps en temps. Et entre deux, je m'entraînais à faire évaporer les nuages.

J'ai été moniteur de pilotage et je sais que les élèves compliquent toujours les choses faciles. Je le sais encore mieux maintenant, et pourtant me voici élève, à nouveau, en train de froncer féroce-ment les sourcils à l'adresse des cumulus que je prenais pour cible. J'avais besoin, pour une fois, de plus de théorie que de pratique. Shimoda était allongé sous l'aile de mon zinc, faisant semblant de dormir. Du bout du pied, je lui poussai doucement le bras ; il ouvrit les yeux.

— Je ne peux pas, dis-je.

— Mais si, tu peux, répondit-il en refermant les paupières.

— Écoute, Don, j'ai essayé ! Juste au moment où je pense que quelque chose va se produire, le nuage se reforme et continue de floconner plus fort que jamais.

Il se redressa en soupirant.

— Choisis-moi un nuage. Un facile, s'il te plaît.

Je choisis le nuage le plus énorme et le plus méchant du ciel, mille mètres de hauteur, bouillonnant de toutes les fumées de l'enfer.

— Celui-là, là-bas, au-dessus du silo, dis-je. Celui qui est en train de tourner au noir.

Il me regarda un instant sans mot dire.

— Tu me détestes vraiment ou quoi ?

— Mais c'est parce que je t'aime bien, Don, que je te demande ça, rétorquai-je le sourire aux lèvres. Tu as besoin d'un petit stimulant. Si tu préfères, je peux t'en choisir un plus petit...

Il poussa un second soupir et se tourna vers le ciel.

— Je vais essayer... Et maintenant, lequel ?

Je levai les yeux, et le nuage, le monstre contenant des millions de tonnes de pluie, avait disparu : l'endroit où il avait été, un simple trou de ciel bleu, disgracieux d'ailleurs.

— Ouah ! dis-je doucement.

— Du bon boulot... répliqua-t-il. Non, je n'ai pas fait ça pour que tu me couvres d'éloges. Je dois te l'avouer en toute honnêteté : c'est facile.

Il me montra du doigt un petit flocon de nuage au-dessus de nos têtes.

— Celui-là. À toi maintenant. Prêt ? Partez !

Je regardai cette chose infime et elle me regarda à son tour. Je l'imaginai disparue, j'imaginai une place vide là où elle était, je déversai des visions de rayons calorifiques sur elle, lui demandai de réapparaître quelque part ailleurs, et lentement, en une minute, en cinq, en sept, le nuage disparut enfin. D'autres nuages grossirent, le mien s'évanouit.

— Tu n'es pas rapide, on dirait ! me fit Shimoda.

— Mais c'est la première fois ! Je commence à peine ! Je m'attaque à l'impossible... euh ! à l'improbable, et tout ce que tu trouves à dire c'est : « Tu n'es pas rapide, on dirait ! » C'était formidable, et tu le sais bien !

— Stupéfiant ! Tu étais tellement attaché à lui, et il a quand même disparu pour toi.

— Attaché ! Attaché à ce nuage ! Mais je lui balançais tout ce que je pouvais ! Des boules de feu, des rayons laser, et même un aspirateur à poussière gros comme une maison...

— Attachements négatifs, Richard. Si tu veux vraiment ôter un nuage de ta vie, n'en fais pas tout un

plat, relaxe-toi un peu et ôte-le de tes pensées. C'est tout ce qu'il faut faire.

Un nuage ne sait pas
pourquoi il se déplace justement dans
telle direction et à telle
vitesse,

voilà ce que le manuel avait à dire.

Il ressent une impulsion... C'est
la place où il doit aller maintenant.

Mais le ciel connaît
les raisons et les modèles
derrière tous les nuages,
et tu les connaîtras, toi aussi, lorsque
tu t'élèveras assez haut
pour voir au-delà
des horizons.

Il ne t'est
jamais donné un désir
sans que te soit donné le
pouvoir de le rendre réalité.

Il se peut
néanmoins
que tu doives faire des efforts pour cela.

Nous nous étions posés sur un grand pâturage près d'une mare d'un hectare au moins, loin de tout village, quelque part à la limite de l'Illinois et de l'Indiana. Pas de clients ; c'est notre jour de congé, pensai-je.

— Écoute, commença-t-il. N'écoute pas. Reste simplement ici sans rien dire et observe. Ce que tu vas voir n'est pas un miracle. Lis ton bouquin de physique atomique... un enfant peut marcher sur les eaux.

Après ces paroles, exactement comme s'il n'avait même pas remarqué la présence de l'eau, il se mit à marcher, et dépassa bientôt de quelques mètres le rivage, sur la surface même de la mare. Et savez-vous de quoi cela avait l'air ? La mare semblait un mirage de canicule par-dessus un lac de pierre. Il se tenait debout sur la surface rigide et pas une vaguelette, pas la moindre éclaboussure ne venaient effleurer ses bottes de pilote.

— Voilà, dit-il. Tu viens ?

Je le voyais de mes yeux. C'était possible, évidemment, puisqu'il se tenait là devant moi, debout ! Alors je m'avançai vers lui. J'eus l'impression de marcher sur du linoléum bleu clair, et je ne pus me retenir de rire.

— Don ! Qu'est-ce que tu es en train de me faire ?

— Je te montre simplement ce que chacun apprend, tôt ou tard, expliqua-t-il. Tu te débrouilles bien, maintenant.

— Mais, je suis...

— Regarde. L'eau peut être solide (il tapa du pied : le son était sec comme s'il avait frappé un rocher) ou ne pas être solide (il tapa du pied de nouveau et l'eau jaillit sur nos jambes). Tu as vu ? Essaie !

Comme on met peu de temps à s'habituer aux miracles ! En moins d'une minute j'en étais venu à penser que marcher sur les eaux était possible, était naturel, était... Oui, et après ?

— Mais si l'eau est solide maintenant, comment faire pour la boire ?

— Tout comme nous faisons pour marcher dessus, Richard. Pas de solide et pas de liquide. Nous décidons, toi et moi, ce que ça va être pour nous. Si tu veux que l'eau soit liquide, pense-la liquide, fais comme si elle était liquide, bois-la. Si tu veux qu'elle soit air, fais comme si elle était de l'air, respire-la. Essaie.

Peut-être est-ce lié à la présence d'une âme évoluée, pensai-je. Peut-être est-il permis à ces choses de survenir dans un certain périmètre autour d'elles, dans un rayon d'une vingtaine de mètres par

exemple.

Je m'agenouillai sur la surface et je plongeai la main dans la mare. Liquide. Puis je me couchai à plat ventre, j'enfonçai mon visage dans le bleu, et je me mis à respirer, confiant. Je respirai quelque chose comme de l'oxygène liquide tiède, sans suffoquer, sans haleter. Je m'assis et je me tournai vers Don, une question dans les yeux, m'attendant à ce qu'il la devine.

— Parle, dit-il.

— Pourquoi me faut-il parler ?

— Pour ce que tu as à dire, il est plus précis de parler avec des mots. Parle.

— Si nous pouvons marcher sur l'eau, et respirer l'eau et la boire, pourquoi ne pouvons-nous faire la même chose avec la terre ?

— Oui. Bien. Regarde bien...

Il marcha jusqu'à la berge aussi facilement que sur un lac en toile peinte. Mais lorsque ses pieds touchèrent le sol, le sable et l'herbe de la rive, il commença à s'enfoncer et, après quelques pas, il sombra dans la terre et l'herbe jusqu'aux épaules. C'était comme si la mare était soudain devenue une île et la terre l'encerclant une mer. Il nagea un moment dans la prairie, la faisant éclabousser tout autour de lui en grosses gouttes noires et gluantes, puis il se mit à marcher dessus. Et soudain il était vraiment miraculeux de voir un homme *marcher sur le sol*.

Debout sur la mare, j'applaudis à sa performance. Il salua et applaudit à la mienne.

Je marchai jusqu'au bord de la mare, pensai la terre liquide et la touchai du bout de l'orteil. Des vaguelettes concentriques se propagèrent dans l'herbe. Est-ce qu'il y avait du fond ? J'avais failli poser la question à haute voix. La terre serait aussi profonde que je le penserais. Soixante centimètres de fond, pensai-je, elle aura soixante centimètres de fond et je vais patauger.

J'avançai en toute confiance dans la berge et je coulai instantanément à pic. C'était noir là-dessous, effrayant, et je luttais pour regagner la surface, en retenant mon souffle, battant des pieds et des mains à la recherche du bord de la mare, où je pourrais m'accrocher enfin à de l'eau solide.

Il était assis sur l'herbe, et il riait.

— Tu es un élève remarquable, on ne te l'a jamais dit ?

— Je ne suis pas un élève du tout ! Sors-moi de là !

— Sors-toi de là toi-même.

Je cessai de me débattre. Je vois le sol solide, je peux grimper dessus, je vois le sol solide... et je grimpai dessus, complètement enrobé d'une boue toute noire.

— Eh bien, dis donc, tu te mets dans un bel état !

Sa chemise bleue et ses jeans étaient impeccables, sans un grain de poussière.

— Beurk !

Je secouai la saleté de mes cheveux, la fis tomber de mes oreilles. Finalement je posai mon portefeuille sur l'herbe, et entrai dans l'eau liquide pour me laver de façon traditionnelle – en me mouillant.

— Je me doute qu'il y a un meilleur moyen de se nettoyer, lançai-je.

— Il y a un moyen plus rapide, oui.

— Ne me le dis surtout pas. Reste là, assis, à rigoler et laisse-moi me débrouiller tout seul !

— Si c'est ce que tu veux...

Il me fallut donc retourner jusqu'au zinc, dégoulinant de partout, me changer et mettre mes affaires trempées à sécher sur les haubans.

— Richard, n'oublie pas ce que tu as fait aujourd'hui. Il est facile d'oublier nos moments de connaissance, de penser qu'il s'agissait de rêves ou parfois même d'anciens miracles. Rien de bon

n'est un miracle. Rien de beau n'est un rêve.

— Le monde est un rêve, tu veux dire, et il est beau, parfois. Le coucher du soleil. Les nuages. Le ciel.

— Non. L'image est un rêve. La beauté est réelle. Peux-tu voir la différence ?

J'acquiesçai, je comprenais presque. Un peu plus tard, je jetai un œil furtif dans le manuel.

Le monde
est notre cahier d'écolier, sur ses
pages nous faisons nos exercices.

Il n'est pas réalité,
quoique tu puisses y exprimer de la réalité
si tu le désires.

Tu es également
libre d'écrire des inepties,
ou des mensonges, ou de déchirer
les pages.

Le
péché originel, c'est de
limiter l'Être.

Ne le fais pas.

C'était un après-midi agréable et chaud entre les averses. Les trottoirs étaient humides lorsque nous quittâmes le village.

— Tu peux passer à travers les murs, Don ?

— Non.

— Quand tu dis « non » à quelque chose, je sais que c'est « oui », cela veut seulement dire que tu n'aimes pas la façon dont j'ai posé la question.

— Nous sommes observateurs, maintenant ? dit-il.

— Qu'est-ce qui n'allait pas dans ma question : *passer* ou *mur* ?

— C'est ça. Et c'est pire que ça. Ta question suppose que j'existe en un espace-temps bien défini et que je me déplace vers un autre espace-temps. Je ne suis pas d'humeur à accepter tes suppositions à mon sujet, pas aujourd'hui en tout cas.

Je fronçai les sourcils. Il savait ce que je lui demandais. Pourquoi ne me répondait-il pas simplement d'un mot en me laissant découvrir comment il s'y prenait ?

— C'est ma petite manière à moi de t'aider à être précis dans ta façon de penser, me dit-il doucement.

— D'accord. Peux-tu donner l'apparence de pouvoir passer à travers les murs si tu le désires ?... La question est mieux posée ainsi ?

— Oui. Mieux. Mais si tu veux être vraiment précis...

— Tais-toi, je sais comment dire ce que je veux exprimer. Voici ma question : comment se fait-il que tu puisses faire passer l'illusion d'un sentiment d'identité bien défini, qui s'exprime dans notre prétendu continuum spatio-temporel par ton « corps », à travers l'illusion d'une limitation matérielle que l'on appelle un « mur » ?

— Pas mal ! apprécia-t-il. Quand tu poses la question correctement, tu ne trouves pas qu'elle contient la réponse ?

— Non, la question ne contient pas la réponse. Comment passes-tu à travers les murs ?

— RICHARD ! Tu y étais presque, et voilà que tu réduis tout en miettes ! Je ne peux pas passer à travers les murs... Quand tu dis ça, tu supposes des choses que je ne suppose absolument pas, mais si je les supposais, la réponse serait : « Non, je ne peux pas. »

— Mais c'est difficile, Don, d'exprimer toute chose avec la précision voulue. Tu sais bien ce que je veux dire, non ?

— Alors sous prétexte que quelque chose est difficile, tu n'essaies même pas ? Marcher était difficile au début, mais tu t'es entraîné et maintenant tu donnes une impression de facilité.

Je soupirai :

— D'accord, d'accord. Oublie ma question.

— J'oublie, j'oublie... Ma question à moi est la suivante : est-ce que toi tu peux ?

Il me regarda comme s'il n'avait pas l'ombre d'un souci au monde.

— Alors, répondis-je, tu dis que le corps est illusion et que le mur est illusion mais que l'identité est réelle et qu'elle ne peut pas être cernée par des illusions.

— Ce n'est pas moi qui le dis, c'est toi.

— Mais c'est vrai.

— Bien sûr, répondit-il.

— Comment fais-tu ?

— Richard, on ne fait rien. On le voit déjà fait, et ça y est.

— Hé ! Ça paraît facile.

— C'est comme de marcher. Tu te demandes comment cela a jamais pu te paraître difficile.

— Don, ce n'est pas *difficile* pour moi de passer à travers les murs en ce moment ; c'est impossible.

— Penses-tu vraiment qu'en disant *impossible* des milliers et des milliers de fois les choses difficiles deviendront plus faciles pour toi ?

— Excuse-moi. C'est possible, et je le ferai quand le moment sera venu pour moi.

— Écoutez-moi ça un peu, les gars ! Monsieur marche sur les eaux, mais Monsieur est découragé parce qu'il ne passe pas à travers les murs !

— Mais c'était facile de marcher sur les eaux, tandis que...

— Plaide en faveur de tes limites et tu ne risqueras pas de les dépasser, dit-il en chantonnant. N'as-tu pas, il y a une semaine, nagé dans la terre ferme ?

— Si.

— Eh bien, un *mur*, c'est de la terre verticale, non ? Rien d'autre. Tu crois que la position d'une illusion est si importante que ça ? Les illusions horizontales peuvent être dominées, mais pas les illusions verticales ?

— Je crois que ça y est, Don, je pige.

Il leva les yeux vers moi et sourit.

— Eh bien, puisque tu piges, je vais te laisser seul un moment...

Le dernier bâtiment du village était un entrepôt de grains, une énorme masse de briques rouges. Ce fut presque comme si Don avait décidé de prendre un chemin différent pour revenir près des avions ; il avait pris un raccourci invisible qui traversait le mur de briques. Il tourna brusquement sur la droite, dans le mur, et disparut. Je pense vraiment que si j'avais tourné en même temps que lui j'aurais pu traverser moi aussi. Mais je m'arrêtai sur le trottoir et fixai l'endroit où il venait de disparaître. Lorsque je posai la main sur la brique, c'était vraiment de la brique solide.

— Un de ces jours, Don, dis-je. Un de ces jours.

Et je regagnai les avions, seul, à pied, par le chemin habituel.

*

— Donald, dis-je en arrivant dans le champ, j'en suis arrivé à la conclusion suivante : tu ne vis pas dans ce monde, c'est tout.

Il me regarda, stupéfait, du haut de l'aile sur laquelle il était penché pour verser de l'essence dans le réservoir.

— Bien sûr que non. Peux-tu m'indiquer une personne qui vit dans ce monde ?

— Qu'est-ce que tu racontes ? Une personne qui vit dans ce monde ? MOI ! Je vis dans ce monde !

— Excellent, répondit-il, comme si j'avais découvert par mes propres forces un mystère caché, et il ajouta : Ah ! Je vais te payer à déjeuner aujourd'hui... C'est merveilleux la façon dont tu apprends sans arrêt.

J'étais perplexe. Il ne paraissait ni sarcastique ni ironique. Il pensait vraiment ce qu'il avait dit.

— Qu'est-ce que tu crois ? C'est évident que je vis dans ce monde. Moi et environ quatre milliards d'autres hommes. C'est *toi* qui...

— Bon Dieu, Richard ! Mais tu es sérieux ! Dans ce cas, pas de déjeuner, mon vieux ! Pas de hamburger, pas de bière, rien du tout ! Quand je pense que j'ai cru que tu avais atteint le degré de connaissance le plus...

Il s'arrêta soudain et abaissa son regard sur moi, plein de pitié et de colère.

— Tu es sûr de ce que tu affirmes, hein ? Tu vis dans le même monde que... qu'un agent de change, par exemple ? Ta vie vient d'être complètement bouleversée par la flambée du Deutsche Mark et par la nouvelle augmentation du prix du pétrole ? Tu vis dans le même monde qu'un champion de tennis, pas vrai ? La Coupe Davis commence cette semaine, mais toi, tu es là dans un champ de luzerne à Maitland, Ohio. Toi et ton vieux zinc posé au coin d'une ferme, et tes priorités, qui sont l'aimable autorisation du paysan, les clients à trois dollars les dix minutes de balade, l'entretien de ton moteur et la peur panique d'une tempête de grêle ? Mais combien crois-tu donc qu'il y a de personnes vivant dans TON monde ? Tu prétends que quatre *milliards* d'hommes vivent dans ton monde ? Tu es là debout dans la luzerne et tu voudrais me faire croire que quatre milliards d'hommes ne vivent pas dans quatre milliards de mondes différents ! Et tu voudrais peut-être me faire avaler ça ?

Il avait parlé tellement vite qu'il était à bout de souffle.

— Je pourrais presque sentir le goût de ce hamburger, dis-je, avec du fromage qui fond par-dessus...

— Je regrette. J'aurais vraiment été content de te l'offrir. Mais, bah ! c'est trop tard maintenant, il vaut mieux ne pas y penser.

Ce fut bien sûr la dernière fois que je l'accusai de ne pas vivre dans ce monde, mais je mis du temps à comprendre les mots sur lesquels je tombai en ouvrant le manuel.

Si
tu veux
t'exercer à être fictif
quelque temps, tu comprendras
que des personnages fictifs sont
parfois plus réels que
les gens possédant des corps
et des cœurs battants.

Ta
conscience est
la mesure de
l'honnêteté de ton égoïsme.

Écoute-la
avec grand soin.

— Nous sommes tous libres de faire ce que nous désirons faire, me dit-il ce soir-là. N'est-ce pas simple, clair et net ? N'est-ce pas un moyen formidable de faire tourner un univers ?

— Presque. Tu as oublié un détail assez énorme.

— Ah ?

— Nous sommes tous libres de faire ce que nous désirons faire, aussi longtemps que personne d'autre n'en souffre, grondai-je. Je sais que c'est ce que tu pensais, mais ça va mieux en le disant.

Il se fit soudain comme un bruit de pas traînants dans le noir, et je me tournai aussitôt vers lui.

— Tu as entendu ?

— Ouais. On dirait quelqu'un...

Il se leva et fit quelques pas dans l'obscurité. Il éclata de rire soudain et prononça un nom que je ne pus distinguer.

— Tout va bien, l'entendis-je dire. Non, nous sommes heureux de vous avoir avec nous... Pas besoin de rester à l'écart... Venez, vous êtes le bienvenu, sincèrement.

L'autre voix avait un accent prononcé, pas vraiment russe, ni tchèque, plutôt un accent de Transylvanie.

— Merci, répondit-elle. Je ne veux pas m'imposer. Vous passez la soirée tous les deux...

L'homme que Shimoda ramena avec lui près du feu était... enfin, il n'était pas le genre qu'on rencontre couramment la nuit dans le Middle West. C'était un petit type efflanqué, avec un air de loup, assez effrayant à voir, qui portait une tenue de soirée avec une cape noire doublée de satin rouge. La lumière semblait le gêner.

— Je passais, expliqua-t-il. Ce champ est un raccourci pour rentrer chez moi.

— Vraiment ?

Shimoda n'en croyait pas un mot. Il savait que l'autre mentait, mais en même temps on sentait qu'il devait faire un effort pour ne pas lui éclater de rire au nez. J'espérais comprendre sans trop tarder.

— Installez-vous, dis-je. Si on peut vous rendre service...

Je ne voyais vraiment pas comment, mais il était si craintif et tendu que je voulais sincèrement le mettre un peu à l'aise, dans la mesure du possible.

Il me fixa avec un sourire désespéré qui me glaça aussitôt.

— Oui, vous pouvez m'aider. Je n'oserais pas vous le demander si je n'en avais pas vraiment besoin : puis-je boire de votre sang ? Juste un peu ? C'est ce qui me nourrit, il me faut du sang d'homme.

C'était peut-être l'accent (il ne parlait pas bien notre langue) ou alors j'avais mal compris ses

paroles, en tout cas j'étais déjà sur mes pieds : je crois que je n'avais jamais de ma vie bondi aussi vite, et le foin sur lequel j'étais allongé vola dans le feu.

L'homme recula aussitôt. Je ne suis pas du tout agressif par nature, mais je suis assez costaud, et j'avais dû prendre un air menaçant. Il rentra la tête dans les épaules.

— Je suis désolé, cher monsieur ! Je regrette vraiment ! Oubliez ce que je vous ai dit, je vous prie, à propos du sang ! Mais vous comprenez...

— Qu'est-ce que vous dites ?

J'étais d'autant plus furieux que j'étais effrayé.

— Nom de nom, je ne sais pas ce que vous êtes, une sorte de VAM... ?

Shimoda me coupa avant que je n'aie pu finir le mot.

— Richard, voyons ! Notre hôte était en train de parler et tu l'as interrompu ! Continuez, cher monsieur, je vous en prie ; mon ami est un peu nerveux.

— Don, répliquai-je, ce type est un...

— Tais-toi !

J'étais trop stupéfait pour insister. Je posai un regard terrifié sur cet homme tiré de sa nuit originelle jusqu'à la lueur de notre feu de camp.

— Comprenez-moi, je vous en prie, continua-t-il. Je n'ai pas choisi de naître vampire. C'est une malchance terrible. Je n'ai pas beaucoup d'amis. Et pourtant j'ai besoin d'une certaine quantité de sang toutes les nuits (oh ! très petite !) sinon je suis torturé par des douleurs atroces, et au bout d'un certain temps je ne peux plus continuer de vivre ! Je vous en supplie, je souffrirai horriblement – je mourrai même – si vous ne me permettez pas de sucer un peu de votre sang... un tout petit peu, je n'ai pas besoin de plus d'une chopine.

Il fit un pas vers moi, en repassant la langue sur ses lèvres, songeant certainement que Shimoda était en quelque sorte mon maître et me forcerait à me soumettre.

— Un pas de plus, dis-je, et il va y avoir du sang, ça oui. Si vous me touchez, vous êtes mort...

Je ne l'aurais pas tué, mais je l'aurais sûrement maîtrisé avant qu'il n'ait prononcé deux mots de plus.

Il devait m'avoir pris au sérieux, car il s'arrêta et poussa un soupir. Il se tourna vers Shimoda :

— Vous avez établi votre thèse, maintenant ?

— Je crois, oui. Merci.

Le vampire me regarda, le sourire aux lèvres, parfaitement à l'aise, s'amusant énormément, comme un acteur de théâtre après la fin du spectacle.

— Je ne vais pas boire ton sang, Richard, me rassura-t-il, très aimable – et sans aucun accent.

Je le regardai, et il s'effaça, comme s'il éteignait sa propre lumière... cinq secondes plus tard, il n'était plus là.

Shimoda s'était rassis près du feu.

— Comme je suis content que tes paroles dépassent tes pensées !

Mes muscles continuaient à frémir, prêts pour mon combat contre le monstre : je devais être bourré d'adrénaline.

— Donald, je ne crois pas être de taille à supporter ce genre de choses. Tu ferais mieux de me dire ce qui se passe. Et d'abord qu'est-ce que c'était que... ça ?

— C'était un fampire de Tranchylfanie, m'expliqua-t-il avec un accent encore plus épais que celui de la créature. Ou, pour être plus préchis, c'était une *forme-pensée* de fampire de Tranchylfanie. Lorsque tu veux établir une thèse, et que tu t'aperçois qu'on ne t'écoute pas, tu donnes un petit coup de fouet à ton interlocuteur avec une petite *forme-pensée* qui démontre ce que tu veux

dire. Tu ne crois pas que j'y suis allé un peu fort, avec la cape doublée de rouge, les crocs pointus et l'acchent comme ça ? Tu n'as pas eu trop peur, au moins ?

— La cape était sensationnelle, Don. Mais l'ensemble faisait un peu conventionnel, trop baroque... Je n'ai pas eu peur du tout.

Il soupira.

— Bien sûr, bien sûr ! Mais tu as tout de même compris ma thèse et c'est ce qui compte.

— Quelle thèse ?

— Richard, en traitant mon vampire comme tu l'as fait, tu faisais ce que tu avais envie de faire, tout en sachant que quelqu'un d'autre en souffrirait. Il t'a même *dit* qu'il allait souffrir si...

— Mais il allait me sucer le sang !

— C'est ce que nous faisons aux autres, lorsque nous disons que nous souffrirons s'ils n'acceptent pas de vivre à notre manière : nous leur suçons le sang.

Je demeurai longtemps sans mot dire, réfléchissant à ses paroles. J'avais toujours pensé que nous étions libres de faire ce que nous voulions uniquement dans la mesure où les autres n'en souffraient pas, et voilà que ça ne collait pas. Quelque chose clochait.

— Ce qui t'étonne, reprit-il, c'est le fait qu'une idée reçue se révèle impossible. La formule en question est « dans la mesure où les autres n'en souffrent pas ». Nous choisissons nous-mêmes de souffrir ou de ne pas souffrir, peu importe. C'est nous qui décidons. Personne d'autre. Mon vampire t'a bien dit qu'il souffrirait si tu ne le laissais pas faire, non ? C'était sa décision de souffrir, c'était son choix. Ce que tu fais, toi, en fonction de cela, c'est ta décision à toi, ton propre choix : tu lui donnes ton sang, tu l'ignores, tu le maîtrises ou tu lui plantes dans le cœur une branche de houx... S'il ne veut pas de la branche de houx, il est libre de résister, et de choisir ses armes pour résister. Et ainsi de suite, des choix, des choix, des choix.

— Vu sous cet angle...

— Écoute, dit-il, c'est important. *Nous sommes tous. Libres. De faire. Ce que. Nous voulons. Faire.*

Chaque personne,
tous les événements de ta vie,
sont là parce que tu
les as attirés là.

Ce que tu choisis
de faire avec eux n'appartient
qu'à toi.

— Tu ne te sens pas seul, Don ?

C'est dans un café à Ryerson, Ohio, que je lui posai cette question.

— Je suis surpris que tu...

— Attends ! dis-je. Je n'ai pas terminé ma question. Ne te sens-tu jamais un petit peu seul ?

— Ce que tu crois être de la...

— Mais attends donc ! Tous ces gens, nous ne les voyons que quelques minutes. Une fois de temps en temps il y a un visage dans la foule, un beau visage de femme, clair comme une étoile, qui me donne envie de m'arrêter et de dire bonjour, de rester là comme ça, sans bouger, et de bavarder pendant un moment. Mais elle s'envole avec moi dans mon zinc pendant dix minutes – ou bien elle ne s'envole pas – puis elle s'en va et le lendemain je quitte cet endroit et je ne la revois plus jamais. C'est cela la solitude. Mais comment trouver des amis stables si je suis instable moi-même !

Il ne dit mot.

— Est-ce possible ?

— Je peux parler maintenant ?

— Je pense, oui.

Dans ce café-là, les hamburgers étaient à moitié enveloppés dans du papier sulfurisé et lorsqu'on le dépliait, on trouvait des grains de sésame partout – de petites choses inutiles, mais les hamburgers étaient bons. Il mangea en silence pendant un moment, et je l'imitai, curieux de ce qu'il allait répondre.

— Tu vois, Richard, nous sommes des aimants, pas vrai ? Pas des aimants. Nous sommes du fer, au milieu d'une bobine de fil de cuivre, et toutes les fois que nous désirons nous aimer, nous le pouvons. Si nous faisons passer notre courant intérieur à travers le fil de cuivre, nous attirons tout ce que nous voulons attirer. Un aimant ne se tracasse pas de la façon dont il fonctionne. Il est lui-même, et c'est dans sa nature d'attirer certaines choses et de laisser les autres inertes.

Je mangeai une frite et je le regardai, agacé.

— Tu n'as oublié qu'une chose : comment je fais ça ?

— Tu ne fais rien. C'est la loi cosmique, tu te souviens ? Qui se ressemble s'assemble. Sois ce que tu es, rien de plus : calme, clair et limpide. C'est automatique. Si nous paraissions ce que nous sommes, en nous demandant à nous-même à chaque instant : « Est-ce bien là ce que je désire vraiment faire ? » et en ne le faisant que si la réponse est « oui », cela détourne automatiquement ceux qui n'ont rien à apprendre de ce que nous sommes, et cela attire ceux qui sont en mesure d'apprendre – ainsi,

bien sûr, que ceux dont nous sommes en mesure d'apprendre quelque chose.

— Mais cela suppose une bonne dose de foi et en attendant, on se sent drôlement seul.

Il me regarda par-dessus son hamburger de façon très étrange.

— De foi ? Quelle blague ! Foi : zéro. Ce que cela suppose, c'est de l'imagination.

Il fit de la place sur la table entre nous, écartant la salière et le plat de frites, la sauce tomate, les fourchettes et les couteaux. Je me demandais ce qu'il manigançait. Qu'allait-il encore matérialiser sous mes yeux ?

— Si tu as une imagination grosse comme un grain de sésame (et il plaça un grain de sésame au milieu du terrain qu'il venait de dégager), toutes les choses te sont possibles.

Je regardai le grain de sésame puis levai les yeux vers lui.

— Vous devriez peut-être organiser une rencontre entre vous – les Messies, je veux dire – et vous mettre tous d'accord. Je pensais qu'il s'agissait d'avoir la foi quand les choses n'allaient pas comme je voulais.

— Non. C'est une chose que je voulais corriger, pendant la période où j'ai travaillé, mais c'était vraiment trop long et trop difficile. Il y a deux mille ans, ou cinq mille ans, ils n'avaient pas de mot pour désigner l'imagination et le mot « foi » est ce qu'ils trouvèrent de mieux à offrir à une bande de disciples, tous plus sérieux les uns que les autres. Ils n'avaient pas non plus de grains de sésame, d'ailleurs.

Je savais qu'ils avaient des grains de sésame, mais je laissai passer cette erreur.

— Je suis censé imaginer cette aimantation ? dis-je. J'imagine une belle femme sage et mystique apparaissant au milieu des clients sur un champ de luzerne à Tarragon, Illinois ? Je peux faire ça, mais ce n'est rien d'autre que ce que c'est, mon imagination, rien de plus.

Excédé, il leva les yeux au ciel – représenté provisoirement par le plafond en tôle ondulé et les tubes au néon du café Au Bon Coin.

— Ton imagination, rien de plus ? *Évidemment* que c'est ton imagination. Notre monde sort de ton imagination, tu ne te souviens pas ? *Où se trouve ta pensée, là se trouve ton expérience ; Un homme est ce qu'il pense ; Ce que j'ai redouté m'est tombé dessus ; Pense et deviens riche : Visualisation créatrice pour le plaisir et le profit ; Comment se faire des amis en étant qui tu es.* En imaginant, tu ne changes pas l'Être d'un poil, tu ne modifies en rien la réalité. Mais nous parlons de mondes bidon, de vies de cinéma, et chaque seconde de ces vies est illusion et imagination. Rêves chargés de symboles que, rêveurs éveillés, nous conjurons pour nous-mêmes.

Il mit sa fourchette et son couteau l'un à la suite de l'autre, comme pour construire un pont de sa place à la mienne.

— Tu te demandes ce que disent tes rêves ? Tu peux tout aussi bien regarder les choses de ta vie éveillée et te demander pourquoi elles sont là. Toi et les avions de ta vie, vous ne cessez jamais de tourner en rond.

— D'accord, Don, d'accord.

J'aurais voulu qu'il n'aille pas si vite, qu'il arrête de m'enfoncer tout ça dans la tête coup sur coup. Un kilomètre à la minute, c'est trop rapide pour des idées nouvelles.

— Si tu rêvais d'avions, qu'est-ce que cela voudrait dire pour toi ?

— Eh bien, la liberté. Les rêves d'avions sont évasion, envol, libération de moi-même.

— Ce n'est pas encore assez clair ? Le rêve éveillés, c'est pareil : tu veux être libre de toutes les choses qui te tirent en arrière – la routine, l'autorité, l'ennui, la gravité. Ce que tu n'as pas encore compris, c'est que tu es déjà libre, et que tu l'as toujours été. Si seulement tu pouvais ne rassembler que la moitié de ces grains de sésame, tu serais déjà le seigneur suprême de ta vie de magicien.

Imagination, *rien de plus*. Qu'est-ce que tu en dis ?

La serveuse le regardait de temps en temps avec un drôle d'air tout en essuyant la vaisselle. Elle écoutait, se demandant qui pouvait bien être ce type.

— Alors tu ne te sens jamais seul, Don ? dis-je.

— Sauf si j'en ai envie. J'ai des amis dans d'autres dimensions qui viennent m'entourer de temps en temps. Toi aussi.

— Non... Je veux dire dans cette dimension-ci, dans notre monde imaginaire. Montre-moi ce que tu veux dire, offre-moi un petit miracle sur l'aimantation... Je veux vraiment apprendre ça.

— C'est à toi de me montrer, dit-il. Pour faire entrer quoi que ce soit dans ta vie, imagine que c'est déjà là.

— Quelque chose comme quoi ? Comme ma jolie fille ?

— N'importe quoi. Pas ta jolie fille. Quelque chose de petit pour commencer.

— Je suis censé m'y mettre tout de suite ?

— Oui.

— D'accord... *Une plume bleue.*

Il me regarda, déconcerté.

— Richard ? une plume bleue ?

— Tu as dit quelque chose qui ne soit pas une femme et qui soit petit.

Il haussa les épaules.

— Parfait. Une plume bleue. Imagine la plume. Visualise-la, chaque ligne dans son détail, le bout, les rainures en V, l'endroit où elle se recourbe, le duvet autour du calamus. Pendant une minute. Puis tu la laisses partir.

Je fermai les yeux pendant une minute et je vis une image dans mon esprit, douze centimètres de long, bleue, irisée d'argent sur les bords. Une plume nette et précise qui flottait là dans le noir.

— Entoure-la d'une lumière dorée, si tu en as envie. C'est une chose utile qui contribue à la rendre réelle, ça marche pour l'aimantation également.

J'entourai ma plume d'une lueur d'or.

— Ça y est, dis-je.

— Et voilà. Tu peux ouvrir les yeux, maintenant.

J'ouvris les yeux.

— Où est ma plume ?

— Si tu l'as clairement dans ta pensée, elle est en ce moment en train de foncer sur toi comme un camion de dix tonnes.

— Ma plume ? Comme un dix-tonnes ?

— Au sens figuré, Richard !

Pendant tout l'après-midi je fus aux aguets pour voir apparaître la plume, et elle n'apparut pas. Je dus attendre le soir pour la voir, tandis que nous dînions de sandwiches chauds à la dinde. Dessinée sur un berlingot de lait, avec imprimé en dessous : LAITERIE COOPÉRATIVE DE LA PLUME BLEUE, BRYAN, OHIO.

— Don ! Ma plume !

Il regarda et haussa les épaules.

— Je croyais que tu voulais la vraie plume.

— Tu sais, pour un débutant, n'importe quelle plume fait l'affaire, pas vrai ?

— As-tu vu uniquement la plume isolée, ou bien est-ce que tu la tenais à la main ?

— Isolée.

— Tout s'explique. Si tu veux être avec ce que tu aimantes, tu dois te mettre dans le tableau toi aussi. Excuse-moi de ne pas te l'avoir dit.

Quel sentiment étrange et surnaturel ! Ça marchait ! J'avais consciemment aimé ma première chose !

— Aujourd'hui une plume, dis-je, demain le monde !

— Fais attention, Richard, dit-il – et ces mots allaient me hanter –, ou tu pourrais avoir à le regretter...

La
vérité que tu
formules n'a ni passé
ni futur.

Elle est,
et c'est tout ce
qu'il lui faut être.

J'étais allongé sur le dos sous mon zinc, en train d'essuyer de l'huile sous le fuselage. Il me semblait que le moteur faisait moins d'huile qu'avant. Shimoda prit un client puis revint s'asseoir dans l'herbe près de moi.

— Richard, comment peux-tu espérer faire impression sur le monde ? Tous les autres travaillent pour gagner leur vie et toi, en toute irresponsabilité, tu vas et tu viens jour après jour dans ton sacré biplan, avec des clients à trois dollars la balade. (Il me mettait à l'épreuve une fois de plus.) C'est une question que l'on te posera plus d'une fois.

— Écoute, Don. Primo : je n'existe pas pour faire impression sur le monde. J'existe pour vivre ma vie d'une manière qui me rende heureux.

— D'accord. Secundo ?

— Secundo : tous les autres sont libres de faire ce qu'ils veulent pour gagner leur vie. Tertio : responsable signifie « capable de répondre », c'est-à-dire capable de répondre de la manière dont on choisit de vivre. Or, il n'y a qu'une personne à qui nous soyons obligés de répondre, et c'est ?...

— Nous-mêmes ! dit Don, prenant la parole au nom de la foule imaginaire de chercheurs de vérité assis autour de nous.

— Et nous ne sommes pas obligés de nous répondre à nous-mêmes si nous n'en avons pas envie... il n'y a aucun mal à n'avoir pas de responsabilités. Mais la plupart d'entre nous trouvent plus intéressant de savoir pourquoi ils agissent comme ils le font, pourquoi ils font tel choix plutôt que tel autre – lorsqu'ils choisissent d'observer un oiseau, d'écraser une fourmi, ou bien de travailler pour de l'argent, dans un métier qu'ils préféreraient ne pas faire. (Je n'étais pas très sûr de moi.) Ma réponse est trop longue ?

Il hocha la tête.

— Beaucoup trop longue.

— D'accord... « Comment espères-tu faire impression sur le monde ?... »

Je sortis de dessous l'avion pour me reposer un instant dans l'ombre des ailes, puis je dis :

— Je permets au monde de vivre comme il choisit, et je me permets de vivre comme je choisis. Qu'est-ce que tu en penses ?

Il me sourit, heureux et fier.

— Ça, c'est parler comme un vrai messie ! Simple, direct, facile à retenir et à citer, et cela ne répond pas à la question, sauf si l'on prend le temps d'y réfléchir à deux fois.

— Mets-moi encore à l'épreuve, demandai-je.

C'était merveilleux de voir mon propre esprit fonctionner quand nous faisons ce genre d'exercice.

— Maître, dit-il, je désire être aimé, je suis gentil, je fais aux autres ce que j'aimerais que l'on me fit, et pourtant je n'ai pas d'amis et je suis tout seul. Comment vas-tu répondre à ça ?

— Ça me dépasse. Je n'ai pas la moindre idée de ce que je peux te répondre.

— QUOI ?

— Je plaisante, voyons, pour détendre un peu l'atmosphère, une petite récréation n'a jamais fait de mal à personne.

— Tu devrais faire très attention à ta façon de détendre un peu l'atmosphère, Richard. Les gens qui viennent à toi ne considèrent pas leurs problèmes comme un sujet de plaisanterie ou un jeu – sauf s'ils sont suffisamment évolués eux-mêmes, et dans ce cas ils savent déjà qu'ils sont leur propre messie. Les réponses t'ont été données, alors transmets-les. Essaie un peu de dire des trucs dans le genre de : « Ça me dépasse ! » et tu verras à quelle vitesse une meute de fanatiques peut faire griller un homme sans autre forme de procès.

Je me levai et pris un air hautain.

— Chercheur de vérité, n'est-ce point pour ouïr réponse que tu te présentas devant ma face ? Or donc vais-je entrouvrir mes lèvres. La Règle d'or ne marche pas... Et si tu tombes sur un masochiste ? Tu voudras vraiment qu'il fasse aux autres ce qu'il voudrait qu'on lui fit ? Ou alors un adorateur du dieu Crocodile qui réclame à cor et à cri l'honneur d'être jeté vivant dans la fosse divine ? Le Bon Samaritain lui-même, par qui tout ça a commencé... Qu'est-ce qui lui a fait croire que le type couché sur le bord de la route désirait avoir de l'huile sur ses plaies ? Et si justement ce type-là profitait de ces instants de tranquillité pour se guérir lui-même par l'esprit, en prenant un plaisir extrême à surmonter cette difficulté ?

J'avais l'air convaincant – en tout cas pour moi.

— Même si l'on modifiait la Règle, poursuivis-je, même si l'on disait : « Fais aux autres ce qu'ils voudraient qu'on leur fit », nul ne peut jamais savoir, sauf lui-même, ce qu'il désire qu'on lui fasse. Ce que signifie la Règle, son mode d'emploi honnête, le voici : « Fais aux autres ce que tu as sincèrement envie de leur faire. » Si tu tombes sur un masochiste, tu ne seras pas obligé de le fustiger sous prétexte que c'est ce qu'il désirerait que tu lui fasses. Et tu ne seras pas non plus obligé de jeter l'adorateur dans la gueule du crocodile.

Je le regardai, un peu inquiet :

— Verbeux, c'est ça ?

— Comme toujours. Richard, tu risques de perdre quatre-vingt-dix pour cent de ton public si tu n'apprends pas à *être bref* !

— Et alors ? Qu'est-ce qu'il y a de mal à perdre quatre-vingt-dix pour cent de mon public ? lui répliquai-je. Qu'est-ce qu'il y a de mal à perdre TOUT mon public ? Je sais ce que je sais et je dis ce que je dis ! Et si ça ne plaît pas, eh bien tant pis. Les balades en avion c'est trois dollars les dix minutes, et on paie comptant, voilà tout.

— Tu sais quoi ?

Shimoda se leva, chassant d'un revers de main les brins d'herbe de son pantalon.

— Quoi ? répondis-je, toujours aussi furieux.

— Tu as passé le concours, Richard. Te voilà devenu Maître. Tu te sens comment ?

— Brimé. Drôlement brimé.

Il me regarda avec un sourire ténu.

— On s'habitue, dit-il.

Voici
une épreuve pour découvrir
si ta mission sur la terre
est terminée :

Si tu es vivant,
c'est qu'elle ne l'est pas.

Les quincailleries sont toujours des endroits tout en longueur avec des étagères à l'infini.

Dans la quincaillerie d'Hayward, il me fallut fouiller en tous sens dans la pénombre avant de trouver les écrous, les boulons et les rondelles de blocage de dix millimètres dont j'avais besoin pour le longeron de la queue de mon zinc. Shimoda jetait un coup d'œil à droite et à gauche en m'attendant, puisqu'il n'avait évidemment aucun besoin de quincaillerie. L'économie mondiale s'effondrerait, pensai-je, si tout le monde était comme lui, à fabriquer ce qu'il lui faut avec des formes-pensées et de l'air pur, et à faire ses réparations sans pièces détachées ni main-d'œuvre.

Je finis par trouver la demi-douzaine de boulons dont j'avais besoin et je les portai jusqu'au comptoir, où le patron faisait jouer de la musique douce. C'était une mélodie que je connaissais, une de celles qui vous trottent dans la tête depuis l'enfance. Elle était jouée sur une sorte de luth, par un système sonore dissimulé... Étrange de trouver ce genre de chose dans un village de quatre cents âmes comme Hayward.

D'autant plus étrange qu'il n'y avait pas de système sonore du tout. Le patron, assis au comptoir, en train de se balancer sur son tabouret, écoutait le Messie jouer les notes sur une guitare à six cordes bon marché de l'étalage. Le son était très beau. Je payai en silence mes soixante-treize cents et la mélodie s'empara à nouveau de moi. Peut-être était-ce dû à la qualité médiocre de l'instrument bon marché, mais le timbre évoquait les brumes lointaines d'une Angleterre d'un autre âge.

— Don, c'est vraiment beau ! Je ne savais pas que tu jouais de la guitare !

— Non ? Alors tu penses que si quelqu'un s'était avancé vers Jésus-Christ et lui avait tendu une guitare, il aurait dit : « Je ne sais pas jouer de ce truc-là » ? Tu crois ça, toi ?

Shimoda reposa la guitare à sa place et sortit au grand air avec moi.

— Si quelqu'un parlait à un Maître en russe ou en persan, tu crois qu'il ne comprendrait pas ce qu'on lui aurait dit – je parle d'un Maître digne de son aura ? Et s'il voulait conduire un énorme bulldozer ou piloter un avion, tu crois qu'il ne pourrait pas le faire ?

— Alors tu sais vraiment tout ?

— Toi aussi, bien sûr. Seulement moi je sais que je sais tout.

— Je pourrais jouer de la guitare comme ça ?

— Non, tu aurais ton propre style, différent du mien.

— Et j'y arriverais comment ?

Je n'allais sûrement pas revenir sur mes pas et acheter la guitare, c'était simple curiosité de ma part.

— Débarrasse-toi de toutes tes inhibitions, c'est tout. Cesse de croire que tu ne sais pas jouer. Touche l'instrument comme s'il était une partie de ta vie ; il l'est d'ailleurs dans quelque autre existence. Sache que tout est prêt pour que tu en joues bien, et laisse ton moi non conscient s'emparer de tes doigts et jouer.

J'avais déjà lu quelque chose à ce sujet : l'apprentissage hypnotique ; on dit aux étudiants qu'ils sont de grands artistes, et ils se mettent à jouer, à peindre et à écrire comme de grands artistes.

— C'est difficile, Donald, de chasser de moi ma connaissance du fait que je ne sais pas jouer de la guitare.

— Alors ce sera difficile pour toi de jouer de la guitare. Il te faudra des années d'exercice avant que tu ne te donnes la permission de jouer bien, avant que ton esprit conscient ne te dise que tu as

assez souffert pour avoir gagné le droit de bien jouer.

— Pourquoi n'ai-je pas mis longtemps à apprendre à piloter ? C'est censé être difficile, mais j'ai pris le coup très vite.

— Tu désirais voler ?

— Il n'y avait que ça qui comptait pour moi ! C'était ça ou rien. Je regardais les nuages d'en haut, et les fumées des cheminées dans le petit matin, je montais tout droit au-dessus des turbulences et je regardais... Oh ! Je vois où tu veux en venir. Tu vas me dire maintenant : « Tu n'as jamais éprouvé ce sentiment pour la guitare, n'est-ce pas ? »

— Tu n'as jamais éprouvé ce sentiment pour la guitare, n'est-ce pas ?

— Et le sentiment terrible que j'éprouve en ce moment, Don, me dit la façon dont tu as appris à piloter. Tu es simplement monté dans le Travel Air un beau matin et tu l'as piloté. Sans jamais avoir mis les pieds dans un avion auparavant.

— Fichtre ! Ça c'est de l'intuition !

— Tu n'as pas passé l'examen pour ta licence ? Qu'est-ce que je raconte ! Tu n'as même pas de licence, pas vrai ? Même pas une licence de pilote en règle.

Il me regarda de façon étrange, avec l'ombre d'un sourire. Comme si je l'avais mis en demeure de me montrer cette licence, et qu'il sache qu'il pouvait le faire.

— Tu veux dire le morceau de papier, Richard, ce genre de licence-là ?

— Oui, le morceau de papier.

Il ne le prit pas dans sa poche, il ne le sortit pas de son portefeuille. Il ouvrit simplement la main droite et la licence de pilote s'y trouvait. Comme s'il l'avait gardée là en attendant que je la lui demande. Elle n'était pas froissée et ses couleurs n'étaient pas fanées, et je pensai que dix secondes plus tôt elle n'existait même pas.

Mais je la saisis et je l'examinai. C'était une licence officielle de pilotage, avec le cachet du ministère de l'Air, au nom de *Donald William Shimoda*, domicilié quelque part dans l'Indiana, pilote civil, autorisé pour appareils à un seul ou à plusieurs moteurs, pilotage aux instruments et vol à voile.

— Tu n'as pas les permis hydravion et hélicoptère ?

— Je les aurai si j'en ai besoin, dit-il.

Il avait l'air si mystérieux que j'éclatai de rire, et il en fit autant. L'homme qui balayait le trottoir devant le magasin de tracteurs agricoles leva les yeux vers nous et sourit, lui aussi.

— Et moi ? dis-je. Je veux ma qualification de pilote de ligne.

— Il faudra que tu te fasses tes licences toi-même, mon vieux ! me rétorqua-t-il.

Ce soir-là, à l'émission de radio de Jeff Sykes, je vis un Don Shimoda que je ne connaissais pas encore. L'émission durait de neuf heures à minuit, et le studio n'était pas plus grand qu'une boutique d'horloger – avec partout des cadrans, des boutons, et des rouleaux de bande magnétique contenant des annonces publicitaires.

Sykes commença l'émission en demandant s'il n'était pas illégal de voler d'un village à l'autre dans un avion de modèle ancien et d'emmener des gens en balade.

La réponse est non, il n'y a rien d'illégal à cela, les avions sont inspectés avec autant de soin que les gros jets des compagnies aériennes. Ils sont plus sûrs et plus solides que la plupart des avions modernes à carcasse métallique, et l'on n'a besoin que de deux choses : la licence de pilote et l'autorisation du fermier. Mais telle ne fut pas la réponse de Shimoda.

— Personne ne peut nous empêcher de faire ce qu'il nous plaît, Jeff, dit-il.

C'est vrai, bien sûr, mais lorsqu'on parle à un public de radio qui se pose des questions au sujet des balades en avion, on peut y mettre un peu plus de tact. Une minute plus tard une petite lumière s'alluma sur le téléphone d'appel du bureau de Sykes.

— Nous avons un auditeur sur la ligne numéro un, dit Sykes. Bonsoir, madame, c'est à vous.

— Je suis à l'antenne ?

— Oui, madame, vous êtes à l'antenne et notre invité de ce soir est M. Donald Shimoda, le pilote d'avion. Allez-y, madame, l'antenne est à vous.

— Bon. Eh bien, j'aimerais dire à ce type que c'est pas tout le monde qui peut faire ce qu'il lui plaît, et qu'il y a des personnes qui doivent travailler pour gagner leur bifteck, et qui prennent des responsabilités autrement plus importantes que d'aller faire le clown avec un avion de village en village.

— Les gens qui travaillent pour gagner leur vie font ce qu'ils désirent le plus, répondit Shimoda. Exactement comme les gens qui s'amusent pour gagner leur vie.

— L'Écriture dit : « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front et tu te nourriras dans la souffrance. »

— Nous sommes libres de faire cela aussi, si c'est ce que nous désirons.

— « Fais ce qu'il te plaît ! » J'en ai par-dessus la tête des gens comme vous qui disent : « Fais ce qu'il te plaît ! Fais ce qu'il te plaît ! » Vous lâchez la bride à n'importe qui et ils détruiront le monde. Ils sont déjà en train de détruire le monde. Regardez ce qui se passe avec les forêts, les rivières et les océans !

Elle lui donna cinquante occasions différentes de répondre, mais il n'en saisit aucune.

— Je n'ai rien contre la destruction du monde, dit-il. Il y a des milliers de millions d'autres mondes qu'il nous appartient de créer, et entre lesquels nous pouvons choisir. Aussi longtemps que des hommes désireront des planètes, il y aura des planètes pour vivre.

Ce n'était sûrement pas ça qui allait calmer l'auditrice. Stupéfait, j'observai Shimoda. Il parlait de son point de vue, dans la perspective de nombreuses vies, à un niveau que seul un Maître peut espérer comprendre. L'auditrice supposait naturellement que la discussion portait sur la réalité de ce monde-ci : la naissance d'un côté et la mort de l'autre. Il le savait... pourquoi n'en tenait-il pas compte ?

— Tout va bien, c'est ça ? dit l'auditrice dans son téléphone. Il n'y a aucun mal dans ce monde,

aucun péché rôdant autour de nous ? Ça ne vous tracasse pas, hein ?

— Il n’y a aucune raison de se tracasser, madame. Nous ne voyons qu’une petite parcelle du tout qui constitue la vie, et, isolée, cette parcelle est mensonge. Tout est en équilibre et nul ne souffre ni ne meurt sans son propre consentement. Nul ne fait ce qu’il ne désire pas faire. Il n’y a pas de bien et il n’y a pas de mal, hormis ce qui nous rend heureux et ce qui nous rend malheureux.

Rien de tout cela ne pouvait calmer la dame au téléphone, mais elle changea soudain d’attitude et dit simplement :

— Comment savez-vous tout ce que vous dites ? Comment savez-vous que ce que vous dites est vrai ?

— Je ne sais pas si c’est vrai, dit-il. Mais je le crois, parce que c’est amusant de le croire.

Je fermai à demi les paupières. Il aurait pu argumenter qu’il avait mis tout cela à l’épreuve, et que ça marchait... les guérisons, les miracles, les exercices par lesquels ses idées se vérifiaient et pouvaient être appliquées. Mais il ne dit rien à ce propos. Pourquoi ?

Il y avait une raison. Je demeurai ainsi, les yeux presque fermés. La plus grande partie de la pièce devenait grise, et l’image de Shimoda penché sur le microphone se troublait, de plus en plus floue. Il balançait toutes ces choses de manière directe, sans offrir aucune possibilité de choisir, sans faire aucun effort pour aider les pauvres auditeurs à comprendre.

— Tous les êtres qui ont compté dans le monde, tous ceux qui ont jamais été heureux, tous ceux qui ont fait don de quoi que ce soit au monde ont été des âmes divinement égoïstes, qui vivaient pour le meilleur de leur propre intérêt. Sans aucune exception.

L’appel suivant émanait d’un homme.

— Égoïste ! Monsieur, savez-vous ce qu’est l’antéchrist ?

Pendant une seconde Shimoda sourit, et il se détendit sur sa chaise. On aurait pu croire qu’il connaissait personnellement l’auditeur qui téléphonait.

— Peut-être pourriez-vous me l’expliquer.

— Le Christ a dit que nous devons vivre pour notre prochain. L’antéchrist dit : « Sois égoïste, vis pour toi-même et laisse les autres aller au diable. »

— Ou bien au ciel, ou bien à l’endroit où ils désirent aller, où que ce soit.

— Vous êtes dangereux, monsieur, je vous l’affirme. Que se passerait-il si tous les gens vous écoutaient et ne faisaient que ce qu’ils ont envie de faire ? Que pensez-vous qu’il arriverait ?

— Je pense que cette planète serait probablement la plus heureuse de cette partie de la galaxie, dit-il.

— Monsieur, je n’ai pas du tout envie que mes enfants entendent vos paroles.

— Et qu’est-ce que vos enfants ont envie d’entendre ?

— Si nous sommes tous libres de faire tout ce que nous voulons, alors je suis libre de sortir dans votre champ de luzerne avec mon fusil et de vous faire sauter votre cervelle de cinglé !

— Bien sûr, vous êtes libre de le faire.

Il y eut un dé clic brutal sur la ligne. Quelque part dans le village, il y avait au moins un homme en colère. Les autres (et les femmes en colère aussi) étaient suspendus au téléphone. Toutes les petites lumières du standard clignotaient en même temps.

Il n’était pas obligatoire que tout se passe ainsi ; Shimoda aurait pu dire les mêmes choses de manière différente, sans prendre tout le monde à rebrousse-poil.

Peu à peu s’infiltrait en moi le sentiment que j’avais éprouvé à Troy, lorsque la foule s’était élancée pour l’encercler. Il était temps, oui, il était grand temps pour nous de nous éloigner.

Là, dans le studio, le manuel ne m’était d’aucun secours.

Afin de
vivre libre et joyeux
tu dois sacrifier
l'ennui.

Ce n'est pas toujours un sacrifice
facile.

Jeff Sykes avait dit à tout le monde qui nous étions, que nos appareils étaient sur le champ de luzerne de John Thomas, près de la Nationale 41, et que nous passions les nuits couchés sous les ailes.

Je sentais des vagues de colère, venant de personnes effrayées pour la moralité de leurs enfants, pour l'avenir du mode de vie de leur pays, et tout cela ne me rendait guère heureux. L'émission devait durer encore une demi-heure, et tout allait de mal en pis.

— Vous savez ce que je crois, monsieur ? Vous êtes un imposteur, dit l'auditeur suivant.

— Bien sûr, je suis un imposteur ! Nous sommes tous des imposteurs dans l'ensemble de ce monde, nous prétendons tous être quelque chose que nous ne sommes pas. Nous ne sommes pas des corps qui vont et viennent, nous ne sommes pas des atomes et des molécules, nous sommes des idées de l'Être, indestructibles, impérissables, et peu importe que nous soyons fortement persuadés du contraire...

Il aurait été le premier à me rappeler que j'étais libre de partir si je n'aimais pas ce qu'il était en train de dire, et il aurait bien ri de me voir redouter qu'une meute en furie, prête à nous lyncher, ne nous attende avec des torches près de nos avions.

N'ayez point
de crainte au moment de l'au revoir.
Un adieu est nécessaire avant
de pouvoir se retrouver
à nouveau.

Et ceux qui sont
amis
sont assurés de se retrouver
à nouveau, après des instants ou
des vies entières.

Le lendemain à midi, avant l'arrivée des clients, il s'arrêta près de mon aile.

— Tu te souviens de ce que tu as dit quand tu t'es rendu compte de mon problème ?

— Quel problème ?

— Le fait que personne n'écoute, quel que soit le nombre de miracles que je fasse. Tu te souviens ?

— Non.

— Tu te souviens de ce moment-là, tout de même ?

— Ouais, je m'en souviens. Tu avais l'air terriblement seul tout à coup. Mais je ne me rappelle pas ce que j'ai dit.

— Tu as dit que dépendre de l'attention que prêtent les gens à mes paroles, c'était faire dépendre mon bonheur de quelqu'un d'autre. C'était ce que j'étais venu apprendre ici, Richard : *que je délivre mon message ou non n'a pas d'importance*. Tout au long de cette vie, j'ai choisi de faire connaître autour de moi la façon dont le monde est fait. J'aurais pu tout aussi bien avoir choisi de me taire. L'Être n'a pas besoin de moi pour dire aux gens comment ça marche.

— C'est évident, Don. J'aurais pu te le dire.

— Merci bien ! Je découvre l'idée unique pour laquelle j'ai vécu cette vie, je termine l'œuvre de toute une existence, et voilà tout ce qu'il trouve à répondre : « C'est évident, Don ! »

Il riait. Mais il était triste en même temps. Comment aurais-je pu savoir pourquoi à ce moment-là ?

Le signe
de ton ignorance, c'est la profondeur
de ta croyance en l'injustice
et en la tragédie.

Ce que la chenille
appelle la fin du monde,
le Maître l'appelle un
papillon.

Ces paroles, lues la veille dans le manuel, furent le seul avertissement que je reçus. À la seconde précédente, tout était normal : des gens en petits groupes, attendant leur tour de s'envoler, son avion en train de se garer près d'eux au milieu des tourbillons de vent de l'hélice – une scène tout à fait banale, que j'observais de l'aile de mon zinc, tout en mettant le plein d'essence. La seconde suivante, on entendit comme un bruit de pneu qui éclate et les gens se mirent à courir en tous sens. Les pneus du Travel Air étaient intacts, le moteur continuait de ronronner au ralenti comme si de rien n'était, mais il y avait un trou gros comme le bras dans l'entoilage au-dessous du cockpit, et Shimoda avait été projeté du côté opposé, la tête penchée en avant, le corps figé comme par une mort soudaine.

Il me fallut quelques millièmes de seconde pour comprendre que quelqu'un avait tiré sur Donald Shimoda, un autre millième pour laisser tomber le jerrycan d'essence et sauter de l'aile de mon zinc. Je courus. C'était comme un scénario de film, comme une pièce de théâtre amateur : un homme avec un fusil s'enfuyait au milieu des autres, passant si près de moi que j'aurais pu le pourfendre avec un sabre. Je me souviens maintenant que je ne pris pas garde à lui. Je n'étais ni fou de rage, ni bouleversé, ni horrifié. La seule chose qui m'importait, c'était d'arriver le plus vite possible dans le cockpit du Travel Air et de parler avec mon ami.

On aurait dit qu'une bombe l'avait touché : tout le côté gauche de son corps n'était qu'une bouillie de cuir, de tissu, de chair et de sang, une masse écarlate informe.

Sa tête était tombée en avant sur le bouton d'arrivée d'essence du réservoir de secours, à l'angle inférieur droit du tableau de bord, et je songeai que s'il avait eu sa ceinture de sécurité il n'aurait pas été projeté en avant de cette façon-là.

— Don ! Ça va ?

C'était idiot, mais que dire d'autre ?

Il ouvrit les yeux et sourit. Son visage était plein de sang.

— Richard, de quoi ça a l'air ?

J'étais extrêmement soulagé de l'entendre parler. S'il pouvait parler, s'il pouvait penser, tout allait pour le mieux.

— Eh bien, mon vieux, si je n'en avais pas appris un peu plus, je dirais que tu as un sacré problème.

Il ne bougea pas, sauf peut-être sa tête, un tout petit peu. Et soudain j'eus très peur, plus à cause de son immobilité qu'à cause de la blessure et du sang.

— Je ne croyais pas que tu avais des ennemis, dis-je.

— Je n'en ai pas. C'était... un ami. Mieux vaut ne pas avoir... une personne pleine de haine... attire toutes sortes d'ennuis... dans sa vie... en me tuant.

Le siège et la cloison du cockpit étaient couverts de sang – ce ne serait pas une mince affaire que de remettre le Travel Air en état, bien que l'avion lui-même ne fût pas gravement endommagé.

— Était-ce vraiment nécessaire, Don ?

— Non, dit-il faiblement, mais je crois que... j'aime le mélodrame...

Il avait de la peine à respirer.

— Bon, allons-y ! Guéris-toi, Don ! Il y a encore des tas de gens qui ont envie de faire des balades en avion. On a du pain sur la planche.

Mais tandis que je plaisantais, et en dépit de tout son savoir et de toute sa compréhension de la réalité, mon ami Donald Shimoda s'écroula sur le bouton du démarreur, et mourut.

Le tonnerre éclata dans mes oreilles, le monde chancela et je glissai le long du fuselage éventré jusque dans l'herbe humide et rouge. C'était comme si le poids du manuel dans ma poche m'avait entraîné sur le côté. Au moment de ma chute, il tomba et le vent se mit à en feuilleter lentement les pages.

Je le saisis distraitement. Est-ce comme ça que ça se finit ? pensai-je. Tout ce qu'un Maître dit, n'est-ce que belles paroles incapables de le sauver si le premier chien enragé venu décide de l'attaquer au coin d'un champ de luzerne ?

Il me fallut relire trois fois les mots imprimés sur la page avant d'en croire mes yeux.

Tout
dans ce livre
peut être
faux.

À l'automne je m'étais envolé vers le sud, avec l'air chaud. Les bons emplacements étaient rares, mais les gens venaient en foules de plus en plus nombreuses. Les gens ont toujours aimé voler en biplan, et beaucoup d'entre eux restaient à bavarder et à griller des châtaignes autour de mon feu de camp.

Une fois de temps en temps, l'un d'eux – qui d'ailleurs n'avait pas été vraiment très malade – disait qu'il s'était senti soulagé après avoir bavardé avec moi, et le lendemain les gens me regardaient de façon étrange, et s'approchaient davantage, poussés par la curiosité. Plus d'une fois je partis dès l'aurore.

Il n'y eut pas de miracles, mais mon zinc se mit à marcher mieux qu'il ne l'avait jamais fait, et en consommant moins d'essence. Il ne faisait plus d'huile, et je ne trouvais plus d'insectes morts sur l'hélice et le pare-brise. L'air plus froid, sans aucun doute, à moins que les petites bestioles ne fussent devenues assez futées pour les esquiver.

Et cependant, le fleuve du temps s'était arrêté de couler au milieu de ce jour d'été où Shimoda avait été tué. C'était une fin que je ne pouvais ni réaliser ni comprendre ; elle était fixée là, bloquée, et je la revivais des milliers de fois, souhaitant qu'elle change d'une manière ou d'une autre. Mais elle ne changeait pas. Qu'étais-je donc censé apprendre ce jour-là ?

Un soir, dans le Mississippi, vers la fin octobre, je pris peur d'une foule, et je m'enfuis. Je me posai sur un petit champ désert, tout juste assez grand pour que mon zinc puisse redécoller.

Une fois de plus, avant de m'endormir je pensai aux derniers moments de Shimoda : pourquoi était-il mort ? Il n'y avait pas de raison à cela. Si ce qu'il disait était vrai...

Je n'avais désormais plus personne avec qui parler comme nous avions parlé ensemble, personne qui puisse m'enseigner des choses, personne que je puisse suivre à la trace et attaquer avec mes mots, personne contre qui aiguïser mon esprit tout neuf. Moi-même ? Oui, bien sûr, mais c'était beaucoup moins drôle qu'avec Shimoda et sa façon de me déséquilibrer, toujours, avec son karaté spirituel. Je m'endormis en pensant à tout cela, et en dormant je fis un rêve.

*

Il était à genoux sur l'herbe d'une prairie. Il était de dos, en train de poser une pièce sur le fuselage du Travel Air, à l'endroit où le coup de fusil l'avait endommagé. Il y avait à côté de lui un rouleau de toile d'avion de première qualité et un pot d'enduit au butyrate.

Je savais que j'étais en train de rêver, et je savais aussi que c'était réel.

— DON !

Il se leva lentement et se tourna vers moi, souriant à ma peine et à ma joie.

— Salut, vieux ! lança-t-il.

J'avais des larmes plein les yeux. Il n'y a pas de mort. Mourir, ça ne veut rien dire. Et cet homme était mon ami.

— Don !... *Tu es vivant !* Qu'est-ce que tu essaies de faire ?

Je courus le prendre dans mes bras et il était réel. Je pouvais sentir le cuir de son blouson de pilote, étreindre ses bras à travers le cuir.

— Ça ne te ferait rien de..., dit-il. Tu vois, je suis en train de mettre une pièce sur ce trou, là.

J'étais si heureux de le voir, rien n'était impossible.

— Avec de la toile et de la colle ? dis-je. Tu es en train de réparer ton avion avec de la toile et de la colle ! Ne t'y prends pas comme ça : *vois-le parfait*, et c'est fait...

Tout en disant ces derniers mots je passai la main devant la déchirure pleine de sang, comme pour

faire écran, et à mesure que ma main passait, la déchirure disparaissait. Tout était impeccable, miroitant de peinture, le même entoilage du nez à la queue.

— Alors c'est comme ça que tu fais ! dit-il.

Ses yeux noirs semblaient fiers de voir le cancre que j'étais réussir enfin son petit devoir de mécanicien de l'esprit.

Je ne trouvais pas ça étrange : dans le rêve, c'était la façon de faire le boulot.

Il y avait un feu allumé près de l'aile et une poêle à frire en équilibre dessus.

— Tu fais cuire quelque chose, Don ? Mais je ne t'ai jamais vu faire la cuisine ! Qu'est-ce que c'est ?

— Une galette, répondit-il d'une voix neutre. La dernière chose que je veux faire dans ta vie, c'est te montrer comment on prépare une bonne galette.

Il coupa deux parts avec son couteau de poche et m'en donna une. J'en conserve encore le goût sur la langue au moment où j'écris... le goût de sciure et de colle de pâte rancie réchauffée dans du lard.

— Qu'est-ce que tu en penses ? demanda-t-il.

— Don...

— La revanche du fantôme ! dit-il avec le sourire. Je l'ai faite avec du plâtre.

Il remit sa part dans la poêle.

— C'est pour te rappeler : si jamais tu désires pousser quelqu'un à apprendre, sers-toi de tes connaissances, et pas de ta galette. D'accord ?

— NON ! Aime-moi, aime ma galette ! C'est la substance de la vie, Don !

— Si tu veux. Mais je te le garantis : ton premier souper sera le dernier si tu nourris tes invités avec ce truc-là !

Nous éclatâmes de rire, et dans le silence qui suivit je le regardai.

— Don, tu vas bien, n'est-ce pas ?

— Tu t'attends à ce que je sois mort ? Allons, allons, Richard...

— Et tout ceci n'est pas un rêve ? Je n'oublierai pas que je suis en train de te voir ?

— Non. Tout ceci est un rêve. C'est un espace-temps différent et tout espace-temps différent est un rêve pour toute brave créature terrestre qui a son bon sens – et c'est ce que tu vas être pendant quelque temps encore. Mais tu te souviendras, oui, et cela changera tes pensées et ta vie.

— Je te verrai encore ? Est-ce que tu reviendras ?

— Je ne crois pas. Je désire aller par-delà les temps et les espaces... J'y suis déjà, en fait. Mais il y a ce lien entre nous, entre toi et moi, et les autres membres de notre famille. Si tu es arrêté par quelque problème, garde-le dans ta tête et endors-toi, nous nous rencontrerons ici près de l'avion et nous en parlerons, si tu le désires.

— Don...

— Quoi ?

— Pourquoi ce coup de fusil ? Pourquoi est-ce arrivé ? Je ne vois ni puissance ni gloire dans le fait d'avoir ton cœur foudroyé par un coup de fusil.

Il s'assit dans l'herbe à côté de l'aile.

— Je n'étais pas un messie-vedette, Richard, je n'avais donc rien à prouver à qui que ce soit. Et comme tu as besoin de t'exercer à ne pas te laisser décontenancer par les apparences, *et à ne pas te laisser attrister par elles*, ajouta-t-il en insistant sur ces mots, cela te donne l'occasion d'utiliser quelques apparences sanglantes pour t'entraîner. Et j'y ai pris du plaisir aussi. Mourir, c'est comme plonger dans un lac profond par une chaude journée. On ressent un choc dû au changement brusque de température, et on en souffre pendant un instant, puis on l'accepte et c'est un bain dans la réalité.

Mais après un certain nombre de fois, on ne ressent même plus le choc.

Un long moment plus tard il se leva.

— Le nombre des personnes intéressées par ce que tu as à dire est très faible, mais c'est bien ainsi. On ne mesure pas la qualité d'un Maître à l'étendue de son audience, souviens-toi de cela.

— Don, je vais essayer, je te le promets. Mais je quitterai le boulot à tout jamais dès qu'il cessera de m'amuser.

Nul ne toucha le Travel Air, mais son hélice se mit à tourner ; de son moteur jaillirent quelques bouffées de fumée bleue, et le bruit des cylindres emplît la prairie.

— Promesse reçue, mais...

Il me regarda et sourit comme s'il ne me comprenait pas.

— Promesse reçue, mais quoi ? Parle. Avec des mots. Dis-moi. Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Tu n'aimes pas les foules, dit-il.

— Pas lorsqu'elles me sautent dessus, non. J'aime parler, échanger des idées, mais cette espèce de culte par lequel tu es passé, et cet esclavage... J'espère que tu ne me demandes pas... J'ai déjà fui plusieurs fois...

— Peut-être suis-je simplement un peu bouché, Richard, peut-être ne puis-je voir une chose évidente que tu vois très bien, toi, et si je ne la vois pas, dis-le-moi s'il te plaît – mais qu'y aurait-il de mal à écrire tout ça sur du papier ? Existe-t-il une règle qui interdise à un messie d'écrire ce qu'il pense être vrai, les choses qui l'ont amusé, celles qui ont bien marché pour lui ? De cette façon, si des gens n'aiment pas ce qu'il dit, au lieu de lui tirer dessus à coups de fusil, peut-être pourront-ils simplement brûler ses paroles et frapper les cendres à coups de bâton ? Et s'il y en a qui les apprécient, ils pourront les lire une seconde fois, ou les écrire sur la porte de leur réfrigérateur, ou jouer avec les idées qui ont un sens pour eux. Serait-ce mal d'écrire ? Mais peut-être suis-je simplement un peu bouché.

— Dans un livre ?

— Pourquoi pas ?

— Tu te rends compte du *travail* que ça va être ? Et puis j'ai promis de ne plus écrire un seul mot de toute ma vie !

— Oh, excuse-moi, dit-il. C'est une bonne raison. Je ne savais pas.

Il mit le pied sur l'aile inférieure de son appareil puis s'installa dans la cabine.

— Bon... Eh bien, à un de ces jours. Ici ou là. Tiens bon, vieux. Ne te laisse pas prendre par les foules. Tu es bien sûr de ne pas vouloir écrire tout ça ?

— Jamais, dis-je. Pas un mot de plus.

Il haussa les épaules et enfila ses gants de vol, poussa la manette des gaz, et le bruit du moteur s'amplifia soudain et tournoya autour de moi jusqu'à ce que je m'éveille, sous l'aile de mon zinc, les échos du rêve encore dans mes oreilles.

J'étais seul. Autour de moi tout était silencieux comme le vert de l'automne neigeant doucement sur l'aurore et sur le monde.

Alors, pour le plaisir, avant de me réveiller tout à fait, je pris mon journal de bord et commençai à écrire, moi, messie dans un monde d'autres messies, parlant de mon ami :

1. Il y eut un Maître venu sur la Terre, né dans le pays sacré d'Indiana,

Illusions II

Les Aventures d'un étudiant récalcitrant

Ce que la chenille
appelle la fin du monde,
le Maître l'appelle un
papillon.

Illusions. Un livre dont je savais qu'il n'aurait jamais de suite. Y ajouter un mot ? Écrire une histoire différente ? Impossible.

Je l'ai cru pendant les trente-cinq années qui ont suivi sa publication, jusqu'au 31 août 2012.

Ce jour-là, pour la première fois de ma vie, après cinquante-huit ans à voler sans la moindre trace de la moindre blessure, j'ai eu un petit problème. Qui m'a tué pendant quelques jours et a démolé mon avion.

J'ai rêvé béatement, pendant qu'ils me transportaient en hélicoptère vers un hôpital. Ils pensaient que j'allais mourir et ont fait toutes sortes de choses à mon corps presque sans vie.

Je me suis réveillé une semaine plus tard au milieu de cette scène étonnante : j'étais dans un hôpital ! Il est tellement facile de mourir, quand on est passé de l'autre côté, sachant que la « mort » est une partie merveilleusement belle de la vie. Sans douleur, sans détresse, en parfaite santé.

Quand je suis sorti du coma, on m'a dit qu'il me faudrait un an pour récupérer, pour réapprendre à parler, à me tenir debout, à marcher, à courir, à lire, à conduire, à faire voler mon avion. L'avion était une épave.

Je ne savais pas pourquoi je vivais encore, quelque chose que j'avais promis de l'autre côté de la mort ? Il était exclu que Puff, mon hydravion, puisse encore voler.

Ma vie aujourd'hui, le fait de pouvoir raconter cette histoire, je le dois à cette petite collision, une expérience de mort imminente, la certitude de Sabryna quant au fait que je guérirais de la moindre de mes blessures, mes rencontres avec le Messie récalcitrant, Donald Shimoda, avec mes autres professeurs, et la reconstruction de Puff.

Il n'est pas de bénédiction qui ne soit un désastre et pas de désastre qui ne soit une bénédiction.

Les violents désastres deviennent-ils toujours des bénédictions ? Je l'espère. J'espère pouvoir vivre mes petites aventures paisibles et les écrire, sans avoir besoin de mourir.

Richard Bach,
décembre 2013

34. Le Maître, ayant terminé avec les épreuves qu'il avait choisies, les laissa pour vivre toute une vie hors de la Terre. Il avait découvert, avec le temps, qu'il pouvait faire mieux que mener la vie d'un messie en devenant non pas un Maître pour des milliers, mais plutôt un ange gardien pour un seul.
35. Ce qu'il ne pouvait faire pour les foules sur la Terre, le Maître l'a fait pour son ami qui faisait confiance à son ange et l'écoutait.
36. Son ami aimait imaginer un ami immortel qui suggérerait des idées au croisement des mondes de l'espace-temps.
37. Quand son ami mortel cherchait à comprendre, le Maître offrait des idées, parlait par le biais de la coïncidence, dans le langage des événements et des aventures de la vie.
38. Le Maître murmurait des histoires, des épreuves que son ami mortel pensait construites à partir de sa propre imagination, des contes enfouis dans les illusions de la croyance humaine, qu'il écrivait en toute clairvoyance.
39. À partir des histoires, les croyances de son ami mortel changeaient. Il n'était plus un pion à la merci des pouvoirs des autres, il commença à tracer son propre destin, il devint un miroir de son moi supérieur.
40. N'étant plus désormais un sauveur distant dans un espace-temps éloigné, le Maître devint avec la pratique un professeur, offrit des leçons inattendues, des idées toujours plus parfaites pour sa compréhension mortelle de la vie même.
41. Chaque épreuve, la plupart d'entre elles, le Maître les a conçues pour être un défi plus avancé pour son cher mortel, chaq...

L'AUTEUR RICHARD BACH A ÉTÉ ADMIS DANS UN ÉTAT CRITIQUE, SAMEDI, AU CENTRE HOSPITALIER D'HARBOR VIEW, ATTEINT D'UNE FRACTURE DE LA COLONNE VERTÉBRALE ET D'UN TRAUMATISME CÉRÉBRAL APRÈS UN ACCIDENT D'ATTERRISSAGE À BORD DE SON HYDRAVION EXPÉRIMENTAL . L'AVION DE

BACH A PERCUTÉ DES LIGNES À HAUTE TENSION, S'EST ÉCRASÉ AU SOL, À L'ENVERS, LAISSANT LE PILOTE INCONSCIENT DANS LE COCKPIT, AU MILIEU DE L'INCENDIE DÉCLENCHÉ PAR LES LIGNES ÉLECTRIQUES BRISÉES. L'AUTEUR EST, À CE JOUR, TOUJOURS DANS LE COMA.

Dieu ne protège personne.
Chacun est déjà indestructible.

L'atterrissage était parfait, un mot que j'utilise rarement pour mes vols. Quelques secondes avant que les roues ne touchent le sol, elles frôlèrent la pointe des brins d'herbe, l'or souple murmura. Je n'entends pas très souvent le son délicieux des roues encore en l'air frôler l'herbe. C'était parfait.

À l'instant où les roues touchèrent le champ du fermier, cependant, je fus incapable de voir. Pas un aveuglement inconscient, mais comme si quelqu'un m'avait plaqué une visière en plastique noir sur les yeux.

Il n'y avait pas le moindre son. L'herbe, les roues, le sifflement du vent... Tout était silencieux.

Je ne vole pas, me dis-je. C'est bizarre. Je pensais que je volais. C'est un rêve !

Je ne me réveillai pas, je ne m'arrachai pas au sommeil. J'attendis, patient, que la visière se soulève et je continuai la Deuxième Partie de mon rêve.

Il fallut longtemps, me sembla-t-il, avant que l'obscurité ne se lève.

Loin, dans le fond, le plus délicat des sons, le chant des colibris, qui vrombissait bas, vrombissait haut, soulevant le rêveur et l'emportant dans la musique.

Quand le vrombissement se tut, le rêve continua.

La visière disparue, je me retrouvai dans une chambre, très haut dans le ciel, colorée comme un après-midi d'été. Il y avait là une fenêtre et je regardai le sol cinq cents mètres plus bas. Une scène délicate : des arbres, vert émeraude éclatant, des fontaines de feuilles sous le soleil, une rivière des abysses, bleue et calme, un pont au-dessus d'elle, une petite ville plus bas.

Un cercle d'enfants, que j'avais vus dans un champ près de la ville, certains courant autour du cercle, jouant à un jeu dont je n'arrivais pas à me souvenir.

L'endroit qui m'entourait était la nacelle d'un dirigeable vieux d'une centaine d'années, même si je n'arrivais pas à voir le ballon en lui-même. Pas de pilotes, pas de commandes, personne à qui parler. Pas une nacelle. Un truc flottant ?

Sur le côté gauche de la paroi se trouvait une grande porte, une porte verrouillée d'avion de ligne, et une affiche indiquant : NE PAS OUVRIR CETTE PORTE.

Je n'avais probablement pas besoin du conseil, dans la mesure où derrière, c'était la chute libre. On ne bougeait pas. Pas un dirigeable. Qu'est-ce qui maintenait la pièce dans les airs ?

Une question tout à coup surgit dans mon esprit.

« Voulez-vous rester ou bien y retourner ? »

Curieux que je puisse rêver une telle question. Je veux continuer à vivre, pensai-je. L'idée de vivre au-delà de la mort est certainement intéressante, mais il y a une raison pour laquelle je dois revenir.

Quelle raison ? Je savais, je ne sais comment, que mon amie la plus chère priait pour ma vie. Était-elle ma femme ? Pourquoi priait-elle ?

Je vais bien, je ne suis pas blessé, je rêve ! Mourir est un voyage pour plus tard, pas pour maintenant. J'aimerais rester ici, mais j'ai besoin de retourner vers elle, pour son bien.

La deuxième fois j'entendis : « Votre choix. Vous préféreriez rester, ou revenir à votre croyance

d'être en vie ? »

Cette fois, je réfléchis prudemment. J'avais été fasciné par la mort pendant longtemps. C'était ma chance d'explorer ce que cet endroit avait à me dire. Et cet endroit n'était pas le monde que je connaissais. C'était un au-delà, je le savais. Peut-être fallait-il que je reste un peu ici. Non. Je l'aime. J'ai besoin de la revoir.

« Tenez-vous à rester ? »

Je ne voulais pas quitter ma vie brusquement, sans lui avoir dit au revoir. C'était tentant de rester, mais ce n'était pas mourir, c'était un rêve. Je vais me réveiller, s'il vous plaît, oui. J'en suis sûr.

À cet instant, la pièce ou la nacelle disparut et, pendant une demi-seconde, je vis au-dessous de moi un millier de dossiers, chacun contenant une possibilité de vie différente, et toutes s'évanouirent au moment où je plongeai dans une.

J'ouvris les yeux, me réveillai dans une chambre d'hôpital. Un autre rêve. La fois suivante, je me réveillerai pour de bon.

Je n'avais jamais rêvé d'hôpital, je n'aimais pas tellement les hôpitaux. Pas moyen de découvrir ce que j'y faisais, mais il était temps de partir. J'étais dans un lit à l'hôpital, entouré de lianes en plastique venues d'on ne sait où, entrant dans mon corps. Ça ne me donnait pas l'impression d'être un bon endroit où se trouver. Un moniteur montrait quelque chose. Mes poignets étaient attachés aux rambardes du lit.

Qu'est-ce que c'est que cet endroit ? Hé, je suis réveillé ! Faites disparaître ce rêve, s'il vous plaît !

Pas de changement. Cela me paraissait, pardonnez-moi, réel.

Là, près du lit, se trouvait la femme que je connaissais, était-ce mon épouse ? Non. Je l'aimais, je le savais. Elle tendit le bras vers moi, elle était terriblement fatiguée, mais chaleureuse, heureuse, aimante. Quel était son nom ?

— Richard ! Tu es revenu !

Rien ne me faisait mal. Pourquoi étais-je attaché à tout ce matériel ?

— Salut, chérie, dis-je.

Ma voix... mes mots me firent l'effet d'une langue étrangère, de syllabes écorchées.

— Oh, merci beaucoup, mon chéri. Hé ! Tu es revenu !

Elle avait les larmes aux yeux.

— Tu es revenu...

Elle détacha les liens sur mes poignets.

Je n'avais aucune idée de la raison pour laquelle j'étais ici, pour laquelle elle pleurait. Mon rêve était-il d'une façon ou d'une autre lié à cet endroit étrange ? Tant de choses à découvrir sur ce qui se passait ici.

Mais il fallait que je dorme, une évasion loin de cet horrible hôpital. Le temps d'un sourire pour elle, l'espace d'une minute et je fus de nouveau parti. Pas de rêves, pas d'explications, je me sentais bien, épuisé, dérivant loin du réveil, de nouveau en plein coma.

Avant de croire, nous choisissons
ce que nous voulons croire.
Puis nous le testons pour savoir si c'est vrai.

Lorsque je me réveillai une nouvelle fois, l'hôpital encore !

Elle était toujours là.

— Tu te sens bien ?

C'est ma femme, pensai-je. Ne peux pas me souvenir de son nom. Pas ma femme. Je l'aimais.

— Je me sens bien. Où sommes-nous ? À part tous ces fils, ces tubes. Que se passe-t-il ? À quoi servent-ils ? Est-ce qu'il est temps de partir ?

Ma voix me fit l'effet d'un nuage effiloché, c'était à peine de l'anglais.

Elle n'avait pas dormi.

— Tu étais blessé. Tu avais presque atterri quand les lignes...

Pas possible, me dis-je. Je n'ai jamais vu de lignes à haute tension. Un accident ? Je n'ai jamais eu le moindre accident. En quelque cinquante années passées à voler, je n'ai jamais approché une ligne à haute tension. Je me souvenais du son des roues sur l'herbe.

— Des lignes à haute tension sur le sol ?

— Ils disent que tu as percuté les lignes en vol.

— Pas possible. Ils se trompent. J'étais à quelques centimètres du sol.

— OK, ils se sont trompés. Tu es en vie, mon chéri.

Elle essuya ses yeux pleins de larmes.

— Je rêvais, c'est tout. Je suis parti quinze minutes, une demi-heure tout au plus.

Elle secoua la tête.

— Cela fait sept jours. J'ai attendu ici. Ils disaient que tu n'allais pas t'en sortir, ou que tu pourrais... mourir de...

— Bon Dieu ! Je vais bien !

— Tu as absorbé quelques-unes de leurs drogues les plus puissantes. Tu étais sous respirateur pendant des jours, toutes sortes de moniteurs, de scanners pour le cerveau. Ton rythme cardiaque était trop élevé. Ils pensaient qu'il pourrait s'arrêter.

— Impossible ! Je suis en parfaite santé !

Elle sourit à travers les larmes. Comme si elle avait prononcé ces mots pour la millième fois, elle déclara :

— Tu es une parfaite expression de l'Amour parfait, ici et maintenant. Tu vas guérir parfaitement. Il n'y aura aucune lésion permanente.

C'était la première fois que j'entendais ce qu'elle avait asséné aux docteurs, aux infirmières, à moi, pendant une semaine. Elle me le répéterait encore pendant un an. Elle me le répéterait inlassablement. Ce serait vrai.

Elle dit que j'allais récupérer parfaitement. L'équipe médicale pensait que c'était hautement improbable.

Je savais que c'était vrai. Si j'avais été blessé, j'allais récupérer parfaitement. Mais je n'avais pas

été blessé !

J'avais une question.

— Tu as une voiture ?

Elle secoua la tête, comme pour répondre par la négative.

— Oui.

— Pouvons-nous partir, maintenant ?

— Tu n'es pas tout à fait prêt à partir, pas encore.

Long silence. Question suivante.

— Puis-je appeler un taxi ?

— Attends un peu.

Les questions se posaient sur moi comme des papillons. Que s'était-il passé ? J'ai toujours été béni des dieux. Pourquoi suis-je dans un hôpital ?

Certains de mes amis s'étaient écrasés en avion, pas moi. Avais-je eu un accident ? Pourquoi ? Je n'avais aucune raison de faire du mal à Puff, mon petit hydravion, tout comme lui n'avait aucune raison de m'en faire. Ce n'était pas ma vie. J'avais fait un atterrissage parfait, pas le moindre dommage. Que se passait-il ?

Je me demandais qui elle était. Très proche, mais pas ma femme !

Je cherchai à comprendre, pas de réponse. Je disparus dans le coma une fois encore. Mais elle savait que je reviendrais. Elle savait que je récupérerais. Complètement.

Alors que je dérivais, elle dit : « *Tu es une parfaite expression de l'Amour parfait, ici et maintenant. Il n'y aura aucune lésion permanente.* »

Si nous voulons finir cette vie plus haut
que nous l'avons commencée, il faut s'attendre
à devoir gravir une pente raide.

Le lendemain, mon ami Geoff, pilote et mécanicien, passa à l'hôpital.

— Salut, Richard. Tu as l'air d'aller bien.

— Je vais bien, à part tous ces tubes branchés sur moi.

Ma voix était meilleure à présent, bien que toujours un peu cassée.

— Il faut que je m'en débarrasse aujourd'hui, ajoutai-je.

— J'espère bien.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire d'accident ? Tu as récupéré Puff ? Tu l'as ramené à la maison ?

— C'est fait.

— Il n'avait pas une égratignure, après l'atterrissage ?

Il réfléchit et se mit à rire.

— Une égratignure ou deux.

— Qu'est-ce qui a pu produire ça ?

Je me souvenais de mon atterrissage. Tellement parfait.

Il me regarda.

— Je dirais que tu as heurté des lignes à haute tension, bien au-dessus du sol. La roue droite a accroché les lignes. Les choses ont mal tourné après ça.

— Pas possible. Je n'ai jamais vu de lignes à haute tension, jamais eu le moindre accident. Je me souviens, avant le noir complet. J'ai juste frôlé l'herbe, avant d'atterrir...

— Un autre atterrissage, peut-être. Pas celui-là, Richard. Tu as perdu le contrôle de Puff à douze mètres du sol.

— Tu plaisantes.

— Comme j'aimerais. J'ai pris des photos, après. Quand la roue a accroché les lignes, Puff a basculé en avant, arraché deux pylônes électriques, des incendies ont démarré à cause des étincelles, des petits incendies dans l'herbe sèche. Il a touché le sol avec l'aile droite, puis la queue, et s'est retourné. Puff a encaissé l'essentiel de l'impact de l'accident, en deux secondes. Il t'a épargné une grande partie du choc.

— Je crois me souvenir...

— Je suis surpris que tu puisses te souvenir de quoi que ce soit. C'était un accident incroyable.

— Rien de cassé, Geoff. Je rêvais, je ne volais pas. Je ne pouvais plus voir pendant un moment, et puis je me suis retrouvé... quelque part ailleurs.

— J'espère pour toi. Ce n'était pas drôle d'être là où tu étais, après l'accident. Un type t'a extrait du cockpit. Et puis un hélicoptère est arrivé, t'a emmené à l'hôpital. Tu étais ici trente minutes après l'accident.

— Est-ce que... – son nom soudain – Sabryna est au courant de ça ?

— Ouais. Nous sommes venus en avion tout de suite à Seattle. Tu étais dans les vapes et tu y es

resté pendant un bon moment. Les types pensaient que tu allais mourir.

— J'ai décidé que non.

— Bonne décision. Tu as vu des petits anges, non ?

— Pas un seul dont je puisse me souvenir.

— Ils ont probablement pensé que tu allais bien.

— J'aurais bien aimé les entendre dire quelque chose comme : « Bonne journée à vous... »

— Ils ont dû dire quelque chose. Tu es resté inconscient pendant une semaine.

— Je m'en souviendrai plus tard.

Avant qu'il ne reparte, je lui dis adieu. Et tout s'évanouit de nouveau.

À chaque désastre, à chaque bénédiction,
demande-toi : « Pourquoi moi ? »
Il y a une raison, bien sûr, et il y a une réponse.

Le problème avec les petites chambres dans les hôpitaux, c'est qu'ils ne s'attendent pas vraiment à ce que vous puissiez voyager. J'avais un lit étroit, sans aucune place pour bouger, simplement pour rester coucher sur le dos, éveillé, ou bien couché sur le dos, endormi.

Je fermais les yeux pendant la journée, le gris de la pièce se fondant de façon parfaitement homogène avec le gris du sommeil. De temps en temps, le noir derrière mes paupières était pailleté de couleurs et d'action.

Un rêve ? C'était brumeux. Un endroit loin de l'hôpital ? Peu importe, dans les deux cas, être très loin d'ici me convenait.

La brume se leva. Un champ de luzerne séchée, coupée au beau milieu d'un été doré.

Il y avait le biplan Travel Air de Donald Shimoda, d'un blanc et or purs, tranquille dans la matinée, et mon petit zinc. Quand je fis le tour, il était là, assis dans le foin, calé contre la roue de l'avion, et m'attendait. On n'avait pas l'impression que quarante ans s'étaient écoulés... Rien n'avait changé. Il était arrivé quelque chose au temps.

Le même jeune maître de karaté qu'il avait toujours été dans mon esprit, cheveux noirs, yeux sombres, un sourire d'un éclair d'une fraction de seconde, vieux souvenirs, ici et maintenant.

— Salut, Don. Qu'est-ce que tu fais ici ? Je pensais... que tu serais très loin.

— Tu pensais qu'il y avait un « lointain » ? Ta croyance en l'espace et au temps, elle nous sépare, n'est-ce pas ?

— Et pas la tienne ? Ne s'est-il pas passé des années depuis...

Il rit.

— Séparé, moi ? J'espère que nous ne sommes pas séparés. Partager tes croyances, c'est mon travail.

Puis :

— Tu n'as pas idée du nombre d'anges qu'il y a, qui prennent soin de toi.

Je souris.

— Une centaine.

Il haussa les épaules. J'avais fait une estimation trop haute.

— Tu en aurais autant si tu avais des ennuis, pour t'empêcher d'être indifférent à cette vie, si tu ne savais pas qu'il y a des épreuves auxquelles tu dois faire face.

— Comme pour quelqu'un en difficulté, un gamin en prison par exemple ?

— Des dizaines d'anges pour les enfants, essayant juste de les aider à s'en sortir, leur disant qu'ils sont aimés, en ce moment même.

— Pas pour moi.

— Tu comprends. De temps en temps.

— Ils ne me parlent pas.

— Ils le font.

— Pas que je m'en souviennne.

Il rit, comme si quelqu'un qu'il avait connu était soudain derrière moi.

— Ne te retourne pas.

Je ne me retournai pas.

— Jonathan Livingston le goéland, prononça une voix douce, gentille.

La même voix que celle que j'avais entendue, seul pendant que je marchais au milieu de la nuit, il y a des décennies, je ne savais pas ce qu'elle voulait dire alors.

— C'était toi ?

J'entendis la voix à nouveau :

— Commence tôt à te détacher.

Je fermai les yeux et je fis volte-face en riant.

— Tu étais dans mon avion, à Ingolstadt, en Allemagne, en 1962. Pas de place pour toi dans l'appareil, mais ta voix derrière moi. Je me suis dégagé du défilé et j'ai évité les arbres de justesse.

Je pouvais le dire à présent. C'était une voix de femme.

— Déplace-toi sur la droite, murmura-t-elle.

— Été 1968, dis-je. Je peux ouvrir les yeux ?

— Non, s'il te plaît.

— Il y avait un autre avion qui atterrissait en face de moi. Nous nous sommes évités de justesse quand j'ai tourné.

— La main de Dieu.

— Dans le désert en 1958. J'allais toucher la terre. Il y a eu...

— ... un courant ascendant. Qui a porté ton avion...

— Porté ? Des rivets arrachés, une pression de neuf g et quelque, qui m'a plongé dans un trou noir jusqu'à ce que je sois de nouveau en l'air, sain et sauf.

— Tu m'as entendu, quand j'ai parlé.

— Je n'ai jamais compris. Le désert était glacial, c'était tôt le matin, je volais à trois cent cinquante nœuds dans un stand de tir, j'ai tiré sur le manche beaucoup trop tard, je savais que j'allais me fracasser au sol et puis, ce trou noir, cette explosion qui a soulevé le F-86 comme un jouet. Je savais que ça ne pouvait pas être un courant ascendant. Jamais su ce qui s'était passé. Jamais entendu personne donner une explication.

— Je t'ai expliqué.

— Et je te l'ai dit à ce moment-là ! Oui, je comprends, la main de Dieu ! Mais comment ça s'est...

J'étais certain qu'elle secouait la tête.

— Tu ne piges toujours pas, hein ?

J'ouvris les yeux, je vis l'image d'une brume adorable se vaporiser.

— Quand tu as eu des ennuis, nous t'avons donné une seconde ou deux pour faire quelque chose lorsque tu le pouvais, expliqua-t-elle. Une fois, tu ne pouvais plus rien faire, alors nous avons changé l'espace-temps. Cette fois-là, appelle-la un courant ascendant.

— Mais je piquais à trente degrés, lançai-je en direction de l'endroit où elle s'était tenue. Sept tonnes descendant à trois cent cinquante nœuds, un courant ascendant ne peut pas...

Un rire retentit.

— La main de Dieu.

— Où étiez-vous quand Puff et moi nous sommes écrasés ?

— Tu avais besoin d'apprendre des choses sur la guérison. Il y a encore à apprendre. Puff va bien. Son esprit est intact.

— Et moi ?

— Tu es une parfaite expression de l'Amour parfait, de la Vie parfaite, ici et maintenant.

— Tu dois vraiment être invisible ?

Il n'y eut pas de réponse.

Je me retournai vers Shimoda.

— Elle t'a dit de ne pas ouvrir les yeux, me rappela-t-il.

— Qu'est-ce qui est si important avec cette histoire de fermer les yeux ?

— Qu'est-ce qui est si important avec cette histoire de les ouvrir ? Ils te disent ce qui est vrai ?

Même quand elle ne vit pas dans ton monde d'espace-temps ?

— Euh...

— Tu la reverras. Tu te souviens d'avoir écrit sur un équipage d'anges à bord du navire de ta vie ?

— Oui. Un navigateur, un bateau de sauvetage, un type qui fait des voiles et un charpentier qui font voguer le navire, des marins dans les vergues, bordant les voiles, les ferlant pendant les tempêtes...

— Elle y est aussi. Tu es le maître à bord, elle est le second du capitaine. Tu la reverras.

Le second du capitaine, pensai-je. Comme elle va me manquer maintenant !

Dans le silence de la prairie, j'avais le temps de penser.

— Tu n'aimais pas le boulot de messie. Tu me l'as dit. Trop de gens, trop de gens attendant de la magie, personne ne se souciant du pourquoi. Et le drame : quelqu'un devait te tuer.

— Oui, absolument.

— Alors qu'est-ce que tu fais maintenant ?

— À la place des foules, je me charge d'une personne. À la place de la magie, il y a peut-être de la compréhension. À la place du drame, il y a... eh bien, un peu de drame. Ton accident d'avion était dramatique, tu ne diras pas le contraire ?

Silence encore. L'accident de nouveau. Pourquoi dit-il une chose pareille ?

— Certains d'entre nous ont essayé de faire le Messie, continua-t-il. Personne n'a eu beaucoup de succès. Les foules, la magie, le suicide, les meurtres. La plupart d'entre nous ont cessé de faire ce travail. Nous tous, je pense. Nous n'aurions jamais su qu'il y aurait une telle résistance à quelques idées simples.

— Résistance à quoi ? Quelles idées ?

— Tu te souviens de ce qu'elle t'a dit « *Tu es une parfaite expression de l'Amour parfait* » ?

Tout comme Sabryna.

Je hochai la tête.

— C'en est une, expliqua-t-il.

— Oui. Je me suis senti guéri, ici, comme elle a dit. Pas de douleur, pas de lésion, la pensée claire. Mais de retour à l'hôpital... quelque chose s'est passé. L'accident d'avion ?

Il n'y avait pas de clients pour nos vols, tôt dans la matinée.

— Pourquoi toi, Richard ? Tu crois qu'un accident « s'est produit » parce que tu as perdu le contrôle des événements ?

Pas un mot sur sa vie, sur ce qui s'était passé pour lui, sur qui il était maintenant.

— Dis-moi, poursuivit-il, je suis curieux. Pourquoi crois-tu avoir écrasé ton avion ?

— Je n'ai rien écrasé du tout ! Ils ont dit que j'avais accroché des lignes à haute tension, Don ! Je ne les ai pas vues !

— C'est une explication. Tu es un maître quand les choses vont bien, tu es une victime quand elles dérapent.

Je le faisais rire.

— Je n'ai rien vu...

N'importe qui d'autre aurait dit qu'il était fou, pas moi.

— Pourquoi, je me demande, as-tu convaincu tout le monde que tu avais eu un accident ?

J'étais déterminé à ne pas passer pour une victime, même si je l'étais.

— Pour la... pour la première fois, Don, j'ai dû... dû me battre pour ma vie. Je n'avais jamais eu à faire ça.

— Tu vas le faire à présent. Tu sais que tu vas gagner.

Je souris de sa certitude.

— Ici même, je dirais que oui. Dans ce rêve, j'ai déjà gagné. De l'autre côté, il s'est passé quelque chose. Je ne suis pas sûr.

Est-ce un monde fait de côtés ? me demandai-je. De ce côté, je suis parfait. Du côté mortel, je peux mourir ?

— Il n'y a pas de côtés. Tu as raison. L'un est un rêve, donc l'autre l'est aussi. Ce sont des croyances. Ici, tu crois que tu vas bien, là-bas, tu vas croire que tu dois te battre pour ta vie. Et si tu ne pouvais pas ?

— Bien sûr que je peux. Je suis... je suis déjà parfait ici et maintenant.

— Bien dit.

— Rien ne peut nous blesser, jamais, n'est-ce pas ?

Il sourit.

— Les gens meurent tout le temps.

— Mais ils ne sont pas blessés. Ils viennent ici, un endroit comme celui-ci, ils sont parfaits de nouveau.

— Bien sûr. S'ils le veulent. Mourir, la fin de la vie, c'est une croyance. (Il fronça les sourcils.) Les hôpitaux, tu t'en fiches. Les médecins sont des étrangers pour toi. Et pourtant, tout à coup, ils sont dans ta vie. Alors qu'est-ce que tu fais avec eux, à leur sujet ? Vis, jour après jour, retrouve ton chemin loin des illusions du mal jusqu'à la croyance en la personne que tu pensais être. Une autre fausse croyance. Mais c'est ta croyance.

— Tu es une forme-pensée, n'est-ce pas, Don ? Tu n'es pas une image véritable. C'est un rêve, la prairie, les avions, le soleil éclatant ?

Il cligna les yeux dans ma direction, en changeant de sujet.

— Pas une image réelle. Il n'y a rien qui soit une image réelle. Le seul réel, c'est l'Amour. Je suis une forme-pensée, comme toi.

J'eus droit à un petit sourire de sa part.

— Nous vivons nos propres histoires, toi et moi, ne crois-tu pas ? Nous nous donnons une histoire que nous imaginons difficile, nous la finirons maintenant ou plus tard. Peu importe ce que les autres pensent de nous, n'est-ce pas ? Ce qui importe, c'est ce que nous, nous pensons de nous.

Je fus saisi par ses mots.

— Rien qui soit une image réelle ? Pas de réalité des formes-pensées non plus ?

— Tout est croyance, ici aussi. Je peux en changer, tu peux en changer, quand tu veux. Cette prairie, les avions, tu peux les faire se déplacer comme tu veux. La Terre, c'est plus difficile pour toi. La Terre, tu en es convaincu, prend du temps.

Il prit un brin de foin, le laissa flotter dans l'air. Je savais que je pouvais faire ça, aussi, en ce lieu.

— Qu'est-ce qui est vrai pour toi, Richard ? Quelles sont les plus hautes croyances que tu connais ?

Dans cet endroit, revenant d'un état de quasi-mort, il était facile de trouver ce que je voulais

croire. Pas parfait, mais un pas en avant pour moi.

— Chaque fois que nous pensons que nous souffrons, c'est d'abord par l'esprit que se fait la guérison.

» Nous gardons des idées en tête, ce qui nous confronte à certains événements, à des épreuves, entraîne des récompenses.

» Ce qui semble être un événement horrible contribue à notre apprentissage.

» Les autres nous inspirent avec leurs propres aventures et nous les inspirons.

» Nous ne sommes jamais séparés, jamais abandonnés par l'Amour.

» Une chose que j'ai apprise de toi, Don : aucune vie mortelle n'est vraie. Il y a l'imagination, les faux-semblants, les illusions. Nous sommes les écrivains, les réalisateurs et les stars de nos propres histoires. Fiction.

Cette dernière remarque m'inspira une fois encore – je vis un tableau brumeux, mon corps inconscient sur son lit d'hôpital sur Terre, le monde des chers mortels là sur ma droite, le monde de l'au-delà et sa prairie sur ma gauche ; la seule réalité était l'Amour, pas d'images, pas de rêve, juste en Lui-même.

Je ne pensais pas que c'était un rêve quand ça s'était produit. Je volais. Quelque chose était arrivé, avant l'obscurité et la pièce dans les airs, et maintenant la rencontre avec Shimoda. Comment cela avait-il pu se produire, comment pouvais-je me retrouver dans un hôpital quand Puff avait été en sûreté, à quelques centimètres de la terre ?

J'avais un souvenir clair, limpide, des événements. Les souvenirs, ma vie entière, n'étaient-ils pas vrais ? Mon avion était déjà sur le sol. Pas de lignes à haute tension sur le sol. Rien ne pouvait arriver. Cependant, comment pouvais-je me réveiller dans cet endroit ou dans un hôpital, si rien ne s'était passé ? Mais cela ne pouvait s'être passé, j'en avais une image tellement claire. Flottant juste au-dessus de l'herbe.

— Tu te souviens de ce que tu m'as dit ? me demanda Shimoda. Les illusions sont des faux-semblants. Elles ne sont pas réelles. Tu penses que tes souvenirs sont réels, mais *rien dans ce monde n'est réel !*

— Comment puis-je savoir si c'est réel ?

Je me souvenais du temps où nous volions ensemble. Ce n'était pas quarante ans plus tôt, c'était maintenant. La lumière du soleil nous réchauffant, les avions, la prairie fauchée.

— Es-tu en train de dire que ce monde, nous et notre projet de transporter des passagers, quel que soit l'endroit où nous atterrissons, n'est pas réel ?

— En rien.

L'hôpital était mon dernier rêve. Maintenant que je n'avais plus de tubes fixés sur moi, je me sentais bien et j'étais heureux d'être avec mes amis, son Travel Air, mon zinc. L'hôpital, était-il réel ?

— L'hôpital... dit-il. C'est un rêve aussi. Nous, projetant de transporter des passagers, c'était un rêve. S'il grandit, se déplace, s'il est sujet au temps et à l'espace, même ici, c'est un rêve. Tu n'es pas d'accord, n'est-ce pas ? Tu penses que c'est vrai, la vérité des avions, n'est-ce pas ?

— Don, il y a une minute, je pensais que j'étais dans un hôpital. Puis j'ai cligné les yeux et me voici réveillé avec toi et les avions !

Il sourit.

— Tellement de rêves.

Le sourire me transforma. Quelque chose n'allait pas.

— Mon avion. Il est ici. Mais je ne suis plus propriétaire de mon zinc. Je l'ai vendu. Il y a des

années.

Il m'adressa un regard interrogateur.

— Prêt à voler ?

— Non.

Il hocha la tête.

— Bien. Pourquoi pas ?

— Ça aussi c'est un rêve.

— Bien sûr que oui. Rien de tout cela n'est vrai, seulement des rêves de leçons, jusqu'à ce que tu laisses tomber l'école.

— L'École du Rêve ?

Un rapide sourire, il acquiesça.

Les avions se mirent à trembler, un vent soudain effaçant leurs contours. Dès que nous voyons quelque chose comme une image, elle commence à changer, me dis-je. Quand j'étais avec lui avant, l'image du sol et de l'eau, des clés anglaises et des vampires, tout changeait. Des croyances ? Des croyances.

— Ton souvenir, demanda-t-il. Tu as une image claire de ton atterrissage ?

— Aussi claire que possible ! Le son ! J'ai entendu l'herbe frôler les roues...

— Et à aucun moment tu ne t'es dit que l'accident a été trop violent pour que tu puisses le voir ? Penses-tu que tu aies pu créer une image de ce qui ne s'est jamais produit et dont tu puisses te souvenir ?

Peut-être. Cela ne m'est jamais arrivé auparavant, pensai-je.

Il sortit un petit livre de la poche de sa chemise, l'ouvrit. Il me regarda moi, pas la page, et il me récita ce que les mots disaient :

— « *Personne ne vient sur terre pour esquiver les problèmes. Nous venons ici pour les affronter.* »

Pas en ce qui me concerne, j'espère, me dis-je. J'esquiverai volontiers ce problème, s'il vous plaît.

— Je dois tenir mes souvenirs pour vrais. Ce n'est pas une image, c'est mon souvenir ! J'étais à quelques centimètres du...

Je clignai des yeux.

— Ton *Manuel du Messie* ! Tu l'as toujours avec toi ?

— Tu as promis de croire ce dont tu te souviens, même quand ce n'est pas vrai ? Ce n'est pas le *Manuel*. C'est...

Il ferma le livre, lus le titre :

— ... *Moindres maximes et brefs silences.*

— Moindres maximes ? Pas aussi puissant que le *Manuel* ?

Il me tendit le petit livre :

Pourquoi toi et pourquoi maintenant ?

Parce que tu as demandé qu'il en soit ainsi.

Ce désastre est la chance pour laquelle tu as prié,
ton vœu exaucé.

J'ai prié pour ça ? Pour frôler la mort ? Je ne me souviens pas d'avoir prié pour que mon avion s'écrase. Pourquoi aurai-je prié pour cet événement ? *Pourquoi moi ?*

Parce que c'était exactement à la limite de l'impossible, voilà pourquoi. Parce que cela exigerait une détermination absolue, semaine après semaine, mois après mois, et puis cela pouvait présenter toute une série de difficultés. J'avais besoin de savoir si mes croyances pourraient surmonter chacun des problèmes.

Les docteurs devaient exposer ce qui pourrait se passer, la façon dont ma vie ne serait plus jamais la même. Il me faudrait étouffer chacune de leurs croyances avec les miennes, croyances que je disais vraies.

Ils pourraient faire appel à toute la connaissance de la médecine occidentale matérialiste, je pourrais faire appel à ce que je pensais être l'esprit, m'y accrocher même s'il n'apparaissait à aucun de mes sens.

Je suis une parfaite expression de l'Amour parfait, ici et maintenant.

Cela m'importait plus que de vivre dans ce monde, dans ce corps. Je ne savais pas ça, auparavant.

Je secouai la tête, tournai la page.

Inventions animales ratées : Des loups sur des échasses

— *Des loups sur des échasses ?* Comment est-ce que ça affecte ma vie, Don ?

— C'est une moindre maxime. Elle peut ne pas du tout affecter ta vie.

— Oh. Qui a écrit ce livre bizarre ? Tu le gardes dans ta poche.

— Toi.

— ...

— Tu ne me crois pas, n'est-ce pas ?

— ...

— Va à la dernière page.

Je m'exécutai. J'avais écrit une introduction, mes idées jamais publiées pour la protection des moutons, et signé de mon nom.

— *Des loups sur des échasses ?*

— Tu es gentil, dit-il. Combien de moutons aimeraient voir les loups à l'entraînement ?

Je souris.

— Quelques-uns. Jamais publié ? J'ai oublié.

— Peut-être que tu changeras à propos des souvenirs oubliés. Peut-être pas.

— Je veux me souvenir de ce qui est arrivé à Puff et moi, Don, pas de ce que mon esprit met à la place !

— Intéressant, remarqua-t-il. Tu veux le revoir, l'atterrissage tel qu'il s'est passé dans la croyance appelée de tes vœux, pas tel que tu t'en souviens ?

— Oui !

— Sauras-tu alors que ce qui t'apparaît n'est pas réel ?

—

Il sourit, hocha la tête, une fois.

Et tout à coup, la matinée disparut, j'étais dans les airs au cours d'un clair après-midi ensoleillé.

Je ne le rêvais pas, je volais, Puff virant vers la prairie de la ferme. Je ne pensais à rien d'autre qu'à l'atterrissage. Le train était sorti, les volets de courbure aussi. J'étais à quatre cents mètres du sol, je n'avais pas besoin de regarder les instruments.

Le toit était entrouvert, j'entendais l'air défiler. Ça me semblait aller un peu vite, je réduisis les gaz, quelques révolutions du moteur. Un peu haut, je veux un bel atterrissage en douceur dans l'herbe, quelle belle journée, nous vivons dans un tableau, n'est-ce pas, Puff ?

Il ne répondit pas. Il se contenta d'écouter, me raconta tout grâce au son du vent, au son du moteur, à l'image de la cime des arbres à gauche et à droite, à l'espace dégagé droit devant pendant l'approche.

À vingt mètres du sol, la cime des arbres à gauche et à droite était à notre hauteur et nous plongeâmes doucement vers le sol. L'herbe avait été coupée sur la piste devant nous, encore haute sur les parties sauvages alentour. De l'herbe sèche, de la couleur du soleil couchant.

J'entendis un petit bruit métallique en provenance de la roue droite et l'instant d'après, au ralenti, les manettes de contrôle cessèrent de fonctionner. Puff était soudain incontrôlable. Jamais produit au cours de toute ma vie. Je n'étais plus un pilote, j'étais un passager et Puff tomba.

Est-ce que je veux vraiment revivre ça ? Je pense que je ferais mieux d'oublier...

Les lignes à haute tension éraflèrent le métal du train d'atterrissage du côté droit, projetant une cascade d'intenses étincelles colorées, une neige incandescente d'un voltage élevé, pulvérisant le côté droit du fuselage, coulant à flots un instant, puis se déversant lentement, chauffée à blanc, sur la prairie, émettant le son d'une lampe à souder.

Puff bascula, comme si quelqu'un lui avait fait un croche-pied dans sa course vers le sol. Je valdinguai moi aussi, des g négatifs élevés, un coup du lapin qui troubla ma vision, puis je fus aveuglé – tout ce que je pouvais voir avait la couleur du sang. L'avion était pratiquement cul par-dessus tête. En un cinquantième de seconde, le poids de Puff le libéra des lignes à haute tension. Deux pylônes électriques tombèrent derrière nous, les lignes et les étincelles serpentant sur le sol.

L'instant d'après, Puff libéré culbuta. S'il avait pu disposer de quelques centaines de pieds, il aurait repris un vol normal. Un peu roussi, mais en vol.

Mais il fut libéré à trente pieds au-dessus du sol. Il culbuta sur la droite aussi brutalement qu'il put, espérant me garder en vie.

Puis l'aile droite toucha terre. Comme si le sol avait été une énorme meule en rotation, la partie externe de l'aile disparut.

Ma ceinture de sécurité et le harnais serré sur ma poitrine, brisant des côtes au passage, empêchèrent mon corps d'être éjecté du cockpit.

Nous avons la tête en bas à présent, la meule se rapprocha de trois mètres, elle nous projeta de travers à un mètre cinquante au-dessus du sol, arrêta l'hélice à un mètre, puis fracassa le moteur derrière ma tête au moment de l'impact, toujours à l'envers, et le harnais brisa quelque chose dans mon dos.

L'essence coulait à flots, maintenant que le réservoir se trouvait au-dessus de moi ? Le réservoir pulvérisant de l'essence sur le moteur brûlant, puis l'explosion, cela aurait fait un éclair d'une couleur magnifique.

Mais le feu ne prit pas dans le cockpit. Brusquement, tout s'arrêta. Tout était mortellement immobile dans cette scène. Personne ne bougeait, ni Puff ni moi, la tête en bas dans le cockpit.

Merci, cher Puff...

C'est alors que tomba devant mes yeux la visière en plastique noir. C'était ce qui s'était passé. Semblait s'être passé. Rien dans l'espace-temps n'est vrai.

Un peu plus tard, je n'étais plus avec Shimoda, mais dans les airs dans un dirigeable volant au-dessus d'un monde différent. Ce n'était pas vrai non plus.

Tout, dans l'espace-temps, est un rêve.

— Allons-y, dit Shimoda, sachant qu'une fois le rêve terminé, il était temps de passer au suivant.

Pas de démarrage du moteur, pas de décollage, nous étions immédiatement en vol, j'étais son ailier, sur sa droite.

Il regarda l'espace qui séparait nos avions, pas un mot sur le rêve de l'accident, et il m'observa.

— Rapproche-toi un peu.

Ayant volé ma vie entière, je volais sans penser à aucun souvenir de rêves, rien d'autre ne comptait. Je volais. Je pensai que j'étais un peu près dans la formation, il y avait un mètre cinquante entre les avions. Je rapprochai mon aile à soixante centimètres de la sienne, je pouvais le faire, l'air était aussi doux que du miel. C'était ma limite. Je n'ai jamais touché un autre avion en vol.

— Un peu plus.

J'eus un choc. Plus près ?

— Tu veux que je touche ton aile ?

— Affirmatif. Touche-la, s'il te plaît.

Je me dis, un instant, que c'était un monde différent de celui de l'espace-temps sur Terre. Je pariais qu'ici deux places pouvaient occuper un seul espace, je pensais que c'était possible. Il ne m'aurait jamais demandé de toucher son avion si cela avait eu pour conséquence de le détruire.

Je hochai la tête. On y va. Si je me trompais, je laisserais dans mon sillage des pièces tombant en chute libre.

Mes ailes avancèrent lentement, le bord d'attaque à quelques centimètres de son aileron.

La ruée de l'air sur les surfaces portantes quand je touchai pratiquement ses ailes se transforma en une aspiration qui attira soudain mes ailes dans celles du Travel Air. Elles volèrent ensemble et se fondirent tout à coup l'une dans l'autre, tramées, leurs couleurs vibrantes.

— Joli, apprécia-t-il. Dans ce monde, la collision en plein vol n'existe pas, tu as remarqué ? Tu peux y aller, ce sont les lois de l'âme et de l'esprit, pas celles de l'espace et du temps ici. Rien que tu puisses transgresser. (Il sourit.) Tu ne feras pas ça sur Terre, d'accord ?

Téméraire, je me rapprochai, sans échanger un mot. Mon hélice tourna dans ses ailes. Aucune explosion colorée de tissu et de bois dans les airs. Aucune perte de contrôle de mon avion dans le sien. Deux avions distincts, la moitié des deux dans un seul.

Quand je glissai pour m'éloigner de nouveau, mes ailes et les siennes étaient intactes. Il ne s'agissait pas de deux avions, mais de l'idée de deux avions, chacun parfait, indemne de la destruction assurée par les mortels quand deux avions se percutaient ou s'écrasaient contre des bâtiments ou sur le sol. Vous pouviez voler à travers une montagne dans le monde de l'au-delà, si vous en aviez envie.

Était-ce la même chose pour nous aussi ? Si nous sommes l'idée des expressions parfaites de l'amour, sortons-nous intacts des collisions, des accidents, de la maladie ?

— Oh, dis-je. Pas d'hôpitaux ici.

Il aurait pu répondre « non ». Il ne le fit pas.

— Nous avons des hôpitaux. Les hôpitaux sont des formes-pensées, des rêves, pour les gens qui croient à la mort-par-maladie.

Quelle étrange idée, pensai-je. J'avais l'impression que quiconque, mourant des suites d'une maladie, se serait immédiatement senti guéri en quittant le monde des mortels. Ç'avait été mon cas,

dans mon coma.

Les deux avions étaient saufs. J'étais tellement habitué à cette sensation, si j'avais osé toucher une autre machine dans les airs, nous serions morts ! Pas du tout. Nous nous étions un peu mélangés, pas de dégâts.

Il tourna, un virage sur l'aile gauche, et je mis les gaz et virai sur le même angle.

— Une idée, une expression de l'amour, ne peut être détruite. Pourquoi Puff est resté intact ? Tu verras. Son esprit n'est pas touché, même si son corps, en temps terrestre, est une épave.

Je le verrai ? Mon avenir ? Bonne nouvelle ! Je réfléchis à cela tout en le suivant avec mon zinc, atténuant l'inclinaison de l'appareil pour perdre de l'altitude et réduisant les gaz, tout comme lui. Quel plaisir c'est de voler avec lui !

— *Tu es une parfaite expression de l'Amour parfait, ici et maintenant.* Crois-le d'abord, comprends-le ensuite, et ton corps matériel est guéri.

— Et les docteurs qui disent que la raison de la guérison, c'est leur métier, leur chirurgie, leur médecine !

— Parfois, ils guérissent. Parfois, ils comprennent que leur propre amour, leurs propres croyances, accomplissent leurs guérisons.

Mon corps était attaché à un lit dans cet endroit de béton gris dans ma croyance de toute une vie à l'espace et au temps. Et pourtant nous volions à présent au-dessus d'une terre aussi belle que la Terre.

Quel Maître était Shimoda ! Change mon esprit, apprend-moi à faire voler mon moi spirituel au-dessus des terres magnifiques de l'esprit... Je suis déjà guéri.

— Je ne suis pas ton seul Maître, dit-il.

— Oh ? Parle-moi d'un autre.

Son avion plongea au-dessus des prairies, remonta en flèche sur les pentes colorées.

— À toi de m'en parler. Chaque vie que tu as imaginée, chaque personne que tu as écrite, ce n'est pas de la fiction. Tu as vu leur esprit, en écrivant, et quand tu les as vues, elles ont pris vie dans ton monde. Et ces Maîtres seront toujours avec toi.

— Tous mes personnages ?

— Tous les tiens et tous ceux que tu as aimés.

— Béthanie Furet, Boa, Cheyenne, Stormy¹ ?

— Et plus encore.

— Jonathan le goéland ? demandai-je. Tink, ma petite Idée Fée² ?

— Bien sûr. Et Fletcher³, et Connie Shak Lin⁴ et le Petit Prince, Nevil Shute et Antoine de Saint-Exupéry, Ray Bradbury. Pense à eux, appelle-les et la croyance en une image t'apparaîtra. Et ils te surprendront. Tu le sais.

Oui. Secrètement, je parle avec mes auteurs bien-aimés.

— Nevil Shute et Antoine de Saint-Exupéry, mon ami Ray Bradbury, ils ne sont pas fictifs.

— Laisse-moi deviner. Ils vivent en toi, n'est-ce pas ? De même que tu vis en quelques-uns de tes propres lecteurs. Penses-tu que tu n'as qu'une seule vie, liée à ton idée d'un corps ?

— Oh, arrête. Tu te moques de moi.

— Vraiment ? Tu es fictif aussi, Richard, même si tu fais un rêve de vie qui ressemble à de la non-fiction, dit-il en riant. De même, pardonne-moi, de même que ma propre vie fictive.

Je regardai le Travel Air, flottant dans les airs, à dix mètres de là. C'était mon Maître, autrefois le Sauveur, maintenant mon ami.

— Donald Shimoda, m'écriai-je, tu es fictif, mais tu sembles réel !

— Toi aussi.

Juste au-dessous de nous, il y avait une large piste en herbe. Sur un côté, un hangar en bois et un biplan J-1 Standard. J'avais déjà décollé de cet endroit !

— Je descends, dis-je. Je connais ce coin !

— Amuse-toi bien. Tu peux atterrir ici, disent-ils, seulement après la fin de ta vie sur la Terre. Je ne sais pas si c'est vrai ou pas.

Bien sûr qu'il le savait.

— Est-ce que je peux m'y glisser discrètement ?

— Essaie si tu veux. Le temps est différent ici. Tu verras ton chien Lucky quand tu atterriras et retrouveras de vieux amis.

Il nous embarqua dans un grand virage au-dessus de la piste d'atterrissage.

— Les esprits des mortels sont déjà ici, ils ne quittent pas cet endroit quand une personne décide de naître, d'être un mortel.

Une si jolie contrée. Il savait tout d'un moi que je ne pouvais imaginer et de mon chien. Lucky me manquait tellement. Il avait raison. J'y resterais si je pouvais revoir Lucky.

Le temps est différent ? *Nous n'apportons qu'une partie de nous-mêmes sur la Terre quand nous naissons ?* Que fait l'autre partie pendant que nous sommes mortels ? Elle nous suggère des idées à propos desquelles nous pouvons réfléchir, écrire, des manières de vivre ? Une part de nous-mêmes est notre propre guide spirituel ?

— Es-tu, Donald, es-tu... ?

Trop compliqué pour le moment. Je ne veux pas savoir.

— Laisse tomber.

— Des questions pour plus tard.

— Je ne vais pas me poser. Il faut que je revoie Sabryna, que je finisse mon temps sur la Terre. Je le lui dois. Elle n'a pas donné son consentement pour que je meure dans un accident. Elle a fait de son affirmation une prière : *Tu es une parfaite expression de l'Amour parfait, ici et maintenant.*

— Nos plus hautes prières sont des affirmations, dit-il. Elles sont Amour. Tu le sais.

Son avion disparut dans la brume ou bien c'est moi qui partis, pensant à la vie terrestre.

Les manettes de contrôle de mon zinc scintillèrent avant de se dissoudre, le monde tourna à la grisaille d'une soirée, à une couleur d'hôpital. Je pensai à ce qu'il avait dit, à la créativité de notre vie, aux fictions devenues vraies, à la part de nous qui nous attend dans l'au-delà, au ciel. Des loups sur des échasses.

Une infirmière entra, me vit sourire.

— Vous êtes réveillé ? demanda-t-elle.

Un peu de temps, un peu de perspective,
et nous verrons ce pour quoi l'aplanissement
de ce chantier a fait de la place dans nos vies.

Je ne souffrais pas tant que ça, à l'hôpital, pas grand-chose à signaler.

Beaucoup de temps pour penser, pour imaginer.

Pourquoi un hôpital installe-t-il une télévision stérile dans les chambres des patients, quand nous avons besoin de rencontrer des vies fictives liées à la nôtre ? Des amis-esprits s'éveillent dans notre tête, pour une fois nos murs d'incrédulité s'abaissent, quand nous avons tellement besoin de les rencontrer !

Les personnages que j'avais créés, avait dit Shimoda, n'avaient pas disparu quand mes mots avaient pris fin. Leur vie se prolongeait. Je pourrais les rencontrer à n'importe quel moment, dans leurs vies-pour-toujours, dans la brume de leurs aventures non écrites. Ils sont, tous autant qu'ils sont, mes Maîtres.

Béthanie Furet se glissa dans ma vie à ce moment-là, des couleurs éclatant dans mon demi-sommeil, le citron-cerise du drapeau de son bateau de sauvetage en mer et du foulard assorti de l'équipage.

Quelle délectation, quelle célébration était-ce de la revoir !

Elle portait son couvre-chef de rigueur, elle toucha sa casquette avec sa patte.

— Permission de monter à bord ?

Généralement solennelle, cette requête, et pourtant je décelai un petit sourire du fait de me revoir.

Je ris, silencieusement.

— Permission accordée, capitaine.

Le lit, les images, prirent la couleur de neige brillante de son bateau de sauvetage en mer, le *J-101 Résolu*, qui quitta la jetée vers le large, se lançant gentiment dans les vagues de la mer, vers l'ouest.

Je clignai des yeux vers elle.

— Je suis l'invité à bord ! C'est moi qui aurais dû te demander la permission, avant de monter.

— Tu ne pouvais pas savoir, arrivant de l'hôpital. Permission accordée.

Je regardai le sillage couleur de sel, formant un large et haut éventail à l'arrière.

— C'est une sortie d'entraînement ?

— Non. Un couple d'écureuils à un demi-mille au large. Ils sont à la dérive sur leur voilier, une drisse sectionnée dans la mâture. Ils ont appelé à l'aide. Nous allons les remorquer jusqu'au rivage, près de la forêt.

— Beaucoup d'écureuils en mer ?

Elle sourit.

— Pas beaucoup.

— Plutôt des souris et des rats, dis-je, quand le bateau d'un humain sombre.

Je le savais puisque j'avais écrit sur le sujet.

Elle hocha la tête.

— Des tas et quelques furets. Les plus aventureux. Des nouveau-nés pour la plupart. Nous n'avons

jamais... Nous avons rarement dû secourir un animal adulte.

Une voix résonna dans le haut-parleur de l'interphone sur sa passerelle.

— Tribord supérieur, bateau de l'écureuil en vue, capitaine, position zéro un quatre.

Elle accusa réception du message de Kimiko.

— Zéro un quatre.

Elle tourna la barre de quelques degrés sur tribord.

— Excuse-moi, dit Béthanie avant de se tourner vers l'interphone : Boa, un quart en avant.

— Un quart, reçu.

Les moteurs ralentirent, *Résolu* réduisit l'allure, ses couleurs diagonales dansant doucement à petite vitesse.

— Vigie avant, prêt pour l'échelle à bâbord.

— Échelle bâbord, reçu.

Le petit voilier se trouvait là, la grand-voile ferlée du mieux qu'avaient pu le faire les deux écureuils. Ils étaient grandement soulagés qu'un bateau de sauvetage en mer Furet les ait trouvés.

— Bâbord supérieur, bateau arrimé pour remorquage.

— Bâbord supérieur, reçu.

Un furet gracile fit descendre l'échelle depuis son poste, attendit pendant que Béthanie alignait son bateau le long du voilier.

— Moteurs au ralenti, Boa.

— Moteurs au ralenti, reçu.

La pulsation des deux hélices cessa.

Béthanie manœuvra pour s'aligner le long du voilier. Vincent tendit la main aux écureuils pour qu'ils grimpent à l'échelle, Harley attrapa un cordage arrimé au taquet avant du voilier, marchant comme si elle flottait sur le côté bâbord, et assura le cordage sur le taquet de remorquage.

— Cordage dégagé des hélices, cria Harley.

— Boa, un quart en avant toute.

— Quart en avant, reçu.

Les moteurs ralentirent de quelques révolutions au moment où les hélices furent engagées, et accélérèrent à un quart.

— Et voilà, dis-je. Tu continues à faire ça bien après la publication du livre sur toi.

— Le livre n'était pas sur moi, rétorqua-t-elle. Il était sur le service Furet de sauvetage en mer. Les histoires à son sujet n'existaient pas auparavant, mais tu as écrit, et tout est apparu alors, les années de service, notre histoire tout entière imaginée et complète.

— Des années entières sont devenues vraies quand j'ai écrit ? Le livre a changé votre passé ?

— Oui. Tes mots, ton imagination, l'ont fait. Le temps des histoires inventées, notre temps est devenu vrai. Puis-je te dire merci ?

— Je ne savais pas.

— Le livre a fait le tour du monde. Les gens qui l'ont lu connaissent l'histoire maintenant. Pas seulement la nôtre, mais toutes les chroniques des furets, ils ont entre les mains une gentille petite histoire qui peut changer beaucoup d'entre nous, les furets de fiction aussi bien que les mortels. Tu ne savais pas ça, n'est-ce pas ?

— J'adore les histoires. Je vous aime, tous.

— Nous t'aimons aussi, Richard. Tes histoires ont raconté le Code des Furets, qu'il n'y avait jamais eu de furet maléfique, que nous vivions toujours en notre âme et conscience. Peut-être que ça n'a jamais été fait, jamais été écrit, mais maintenant c'est fait, et rien ne peut effacer le pouvoir de

notre bonté, les uns envers les autres, et envers les humains aussi.

Elle appuya sur l'interphone.

— Bâbord supérieur, le *Résolu* est à vous. Emmenez-la à dix pieds de la plage près de la forêt, relâchez le voilier et l'équipage à terre.

— Reçu.

Dévalant les marches à la vitesse de l'éclair, Kimiko arriva sur la passerelle.

— Commandement pris, à vos ordres, madame.

— Reçu, répondit Béthanie et Kimiko prit la barre, me lançant un rapide coup d'œil.

Le capitaine m'entraîna vers le pont inférieur.

— Ces histoires, c'est de l'amour en mots, tu le sais ça, n'est-ce pas ?

— Bien sûr.

— Et l'amour est le seul pouvoir dans l'univers. Tu nous as rendus réels quand personne ne l'avait fait auparavant. Tu sais quelle influence tu as eue ?

— Non. J'écris des aventures. (Je souris à l'intention du capitaine.) Et un peu sur l'amour aussi.

— Retourne à ta vie mortelle, Richard. Nos vies sont entremêlées. Nous sommes tes étudiants, nous sommes tes Maîtres aussi. Nous ne mourrons jamais. Toi non plus.

Elle prit son foulard, aux couleurs de son bateau et de son équipage, tendit les bras vers moi et me l'enroula autour du cou.

— Béthanie...

— De la part de l'équipage. De la part de chacun de nous. Nous porterons ton amour aussi longtemps que nous vivrons.

Je saluai le pavillon du navire et le capitaine, une coutume de furet, en descendant du bateau.

— Merci, chère Béthanie.

Et elle disparut. Ce moment, le *Résolu*, Harley, Kimiko, Boa, Vincent, Béthanie, tout disparut. Un livre. Pour moi, toutefois, le monde des furets et leur noble code sont bien vivants.

Comment pourrais-je oublier leurs histoires ?

Oh, la conscience distincte du mourant
 et de celui qui le pleure !
 Le second voit minuit, et le premier le joyeux lever du soleil.
 Le second voit la mort, l'autre la Vie,
 comme jamais auparavant.

C'était la prison, l'hôpital.

Comment s'échapper ? Nos yeux, lorsqu'ils sont fermés, voient différemment, entendent différemment.

Le hangar était dans la pénombre, ombres et silence. Il y avait l'épave de Puff, mon petit hydravion. Soigneusement déposé sur le sol en béton. Cela ressemblait à la mort : l'épave de l'aile droite, les entretoises pliées et sectionnées, tout le haut du fuselage, en totalité, de la gouverne de direction au nez, tordu, brisé, écrasé d'avoir atterri à l'envers. Cela ressemblait à la mort.

— Oh Puff ! m'écriai-je.

— Richard ? répondit une voix ensommeillée.

— Tu vas bien ?

Ma voix et la sienne, les mêmes mots.

— Je vais bien, Puff. À peine une égratignure ou deux. Mais on dirait... que tu as tout pris, dans l'accident.

— Non. Tu regardes mon corps mortel. J'imagine que je dirais « oh » si je pouvais voir ton corps à présent.

Je ris.

— Je ne suis pas mon corps, Puff. Toi non plus.

— Tu vas bien.

— Je ne me souviens pas de l'accident. Certains ont dit qu'il aurait dû me tuer, si tu n'avais pas fait ce que tu as fait dans les deux dernières secondes.

— J'ai fait du mieux que j'ai pu, Richard. Je vais bien. Indestructible.

Elle apparut, l'image de sa forme parfaite perchée très haut dans le hangar, au sommet d'un rail de transport. La chaîne du monde mortel passait à travers son fuselage, aucun dommage, bien sûr. Quel beau symbole pour lui, pas une seule égratignure sur ses couleurs.

— Je suis content que ça ait marché. J'aimais avoir un corps. Cette sensation de danger toutefois, je ne suis pas sûr d'aimer l'idée que ma vie dépende d'un corps aussi délicat, frêle, ici sur Terre. Vents, collision, lignes à haute tension. Mais il y a une raison à ça.

Souriait-il ?

— Je ne sais pas ce que c'est, mais il y a une raison.

Quelle pensée ! Si nous sommes des esprits, indestructibles, pourquoi nous soucier d'avoir des corps ?

— Nous n'avons pas de corps, Puff. Nous les imaginons, pour rire, pour les histoires, pour le drame. Tu l'as fait, toi aussi. Ton histoire, c'était que tu devrais mourir pour protéger ton pilote dans un accident sur la Terre.

Un long silence. Puis sa voix douce, dans le silence :

— J'ai fait de mon mieux. Plutôt moi que toi. Mon aile a vraiment souffert de l'impact.

Il resta sans rien dire pendant une minute, revivant l'accident.

— Voler, c'est fini pour toi aussi ?

— Peu probable ! J'ai volé la plus grande partie de cette vie et peut-être que sur Terre, ça va prendre du temps, un peu de temps, mais je vais voler à nouveau. Dans quelques mois, peut-être. Si je ne le fais pas, je vais mourir, Puff. Aucune raison de vivre ici-bas, si je ne peux pas voler.

Il n'était pour rien dans l'accident. Ce n'était pas un problème pour lui. Ça l'était pour moi, ne pas avoir vu les lignes à haute tension, et quelque part d'avoir eu besoin d'un défi pour vivre.

— Je suis désolé, Puff. C'est ma faute. Je n'ai pas vu les lignes à haute tension.

— Non. C'est ma faute aussi. Je les ai vues, une fraction de seconde, j'ai cru que nous allions passer. Erreur. Tu vas te reconstruire. Tu ne veux pas quitter la Terre si vite, n'est-ce pas ?

— J'ai une mission, je crois. Je ferai ce que je dois faire, je reconstruirai mon vieux moi. Je ne vivrai pas pour rester à terre !

Les mots suivants, je les dis comme si je les avais prononcés dans les endroits perdus de ma mémoire :

— Toi aussi, Puff. Tu m'as sauvé la vie ! Nous allons nous reconstruire tous les deux.

— Moi aussi ?

Une lueur d'espoir.

— Tu es encore à l'hôpital et tu penses à me reconstruire ? ajouta-t-il.

— Nous reconstruire. N'est-ce pas ce que l'esprit exige, quand nous surmontons la dévastation de nos vies, parfois, nous avançons afin de faire de nos vies l'affirmation de nous-mêmes ? *Nous sommes de parfaites expressions de l'Amour parfait, ici et maintenant. Il n'y a pas de lésion permanente.*

— Vraiment ? Tu vas me reconstruire aussi ?

L'idée que je puisse ne pas le faire était impensable. Quoi que j'aie à faire, je le ferais, et je savais que je l'avais déjà dit, lors d'une rencontre pendant le coma. Je ne me souvenais pas de ce qui s'était passé, mais j'avais promis. Si quelqu'un aujourd'hui me disait que c'était impossible, c'est qu'il n'arrivait pas à se détacher de notre accident. Nous allons voler à nouveau.

— Oui, je le ferai. Je ne suis pas mécanicien, Puff, mais je connais l'homme qui...

— En Floride.

— En Floride. Valkaria, l'aéroport où tu es né dans l'espace-temps.

— Comment...

— Je me débrouillerai pour aller le voir. Nous allons transporter ton corps en camion, tes ailes, ton moteur, cinq mille kilomètres jusqu'à son hangar.

— J'aurais... le privilège... de voler de nouveau avec toi.

J'avais sa promesse, il avait la mienne.

Il y avait encore de la lumière et de la vie dans le hangar, même si l'heure précédente avait été sombre. La lumière projeta sur les entretoises brisées de Puff la couleur du soleil. Il volerait de nouveau.

— Merci, Richard.

— Tu savais, n'est-ce pas ? Tu écoutais, lors de la rencontre. Tu te demandais si je m'en souviendrais.

— Tu n'étais pas censé te souvenir.

— Non. La certitude, toutefois, que je vive et que tu vives aussi, ce n'est pas une remémoration

intellectuelle, c'est un souvenir émotionnel. Je ne me souviens pas des mots, si même des mots ont été employés, mais il était important pour moi que nous revolvions un jour ensemble.

— Seulement la pensée, pas les mots. Une partie de cette pensée était... impressionnante.

Je ris de ses mots solennels.

— Elle me fera tenir jusqu'à ce que je sois guéri, Puff. Avant ça, tu seras... Ton corps sera transporté en Floride. Puis trois ou quatre mois, et tu voleras. À moins que tu ne préfères disparaître du ciel de la Terre pour rejoindre le tien.

— Pas mon ciel, Richard, le nôtre. Le ciel de la Terre est la mortalité, les leçons des illusions. Le ciel suivant est... une étape supérieure. Mais je préfère voler avec toi, ici. Nous avons une histoire à terminer, non ?

— Bien sûr. L'accident n'était qu'un paragraphe de notre histoire. Un paragraphe important, c'est certain. Toute histoire est friande d'une épreuve, d'un défi qui peut la détruire. De l'autre côté cependant, nous y serons bel et bien dans quelque temps. Mon corps guéri, le tien aussi. Volant tous les deux.

— Comme tu voudras. Je serai endormi pour les mortels, je serai simplement des pièces brisées. Mon vrai moi, je le ferai voler dans le ciel de l'esprit. Mais lorsque tu me diras de revenir ici, je reviendrai. À tes ordres, dit-il en souriant.

Il réfléchit une minute.

— Je serai peut-être un peu différent avec mon nouveau corps. Vas-y doucement jusqu'à ce que je m'en souviene, jusqu'à ce que je sache qui tu es. Je pourrais avoir peur. Nous mortels, que nous soyons avions ou humains, nous sommes lents à nous souvenir de l'esprit.

— Toi en tant que mortel, répondis-je avec un sourire. Absolument. On va y aller doucement pendant quelque temps.

— En attendant mieux.

— Tu veux un nom différent, Puff ? Quelque chose qui parle de détermination, à travers cette épreuve ?

— J'aime mon nom. Si j'étais un avion de transport, quadrimoteur, et que tu me faisais voler autour du monde... Je serais toujours Puff. Tu sais ce que mon nom veut dire. Si fragile et pourtant éternel, une expression parfaite de l'amour.

Il sourit.

— Est-ce que tu veux un nom différent, toi ?

— Non, merci, rétorquai-je en riant. Nous garderons les mêmes noms. À bientôt, Puff.

— À bientôt, Richard.

Les couleurs s'effacèrent, le hangar se fit sombre, les pièces brisées de Puff immobiles.

Sa vie, comme la mienne, continuera après la mort. Que disait Shimoda ?

À chaque désastre, à chaque bénédiction,
demande-toi : « Pourquoi moi ? »

Il y a une raison, bien sûr, et il y a une réponse.

Le monde de l'espace, du temps et des apparences
peut être d'une beauté merveilleuse.
Ne faites juste pas l'erreur de les croire réels.

Il était minuit, près d'un millier de minuits depuis la mort de Lucky et, tout à coup, je sentis son poids sur mon lit d'hôpital. J'avais entendu parler de ce phénomène bien des fois, dans des récits à propos d'animaux bien-aimés disparus qui entrent à nouveau en contact avec nous.

Il n'y avait pas le moindre corps, simplement la croyance en son poids, mais je savais qui c'était.

— Salut, cher Lucky !

Pas un aboiement, pas un son, mais je sentis son poids familier, je l'imaginai dans l'obscurité, le doux mélange de gris anthracite et de bronze de son pelage, la neige immaculée de ses pattes et son écharpe d'un blanc éclatant, toujours tellement soigné.

Combien de fois avons-nous couru à travers le champ et la prairie près de chez nous, moi et Lucky le berger d'Écosse, une seconde à moitié caché dans les hautes herbes, celle d'après, dans la foulée suivante, volant d'un bond au-dessus du vert, courant pour me rejoindre ? Tout était si beau maintenant dans la nuit, ses yeux sombres m'observant, des pensées remplaçant les mots.

— Salut, Richard. Tu veux courir ?

— J'ai un petit problème...

Il prit ça en considération.

— J'en avais un, moi aussi, sur Terre. Plus maintenant. Et tu peux courir aussi, tout de suite.

Le paysage dans lequel je me réveillai alors était semblable à chez moi, mais pas tout à fait. Il était devenu impeccablement soigné, pas du tout comme l'endroit sauvage que je connaissais. Ainsi que l'avait dit Lucky, je pouvais courir.

Il trotta près de ma jambe gauche, comme nous l'avions fait tant de fois auparavant.

Je ralentis pour qu'il puisse marcher. Le soleil tachetait le chemin, lumières d'été et ombres dans la forêt. Un après-midi tranquille.

— Que t'est-il arrivé, Lucky ? Tout ce temps, tu avais disparu.

— Pas disparu, dit-il. Écoute-moi bien : *pas disparu* !

Mourir est une croyance d'enfant au lieu, à l'espace et au temps. Un ami est réel pour nous quand il est proche, quand nous pouvons le voir, entendre sa voix. Quand il se déplace vers un endroit différent et reste silencieux, il disparaît, il est mort.

Facile pour lui, il était avec moi quand il en avait envie, se demandant pourquoi je ne le voyais pas, ne le caressais pas. Puis, il comprit que c'était ma croyance. Un jour, elle changerait.

Pour l'instant, les limites de ma compréhension ne l'attristaient pas. La plupart des mortels ont ce problème.

— J'ai toujours été avec toi, dit-il. Un jour, tu comprendras.

— Quelle impression ça t'a fait de mourir, Lucky ?

— Une impression très différente de la tienne. Tu étais tellement triste. Sabryna et toi, vous m'avez tenu dans vos bras, et je me suis dégagé de mon corps. Pas de chagrin, pas de tristesse. Je suis devenu de plus en plus gros... Je faisais partie du tout. Je fais partie de l'air que tu respirez, avec toi

toujours.

— Oh, Lucky. Comme tu me manques.

— Je te manque quand tu ne peux pas me voir, mais je suis ici ! Je suis ici ! Je suis tout ce que tu aimes chez moi, je suis l'esprit, le seul Lucky que tu aies aimé ! Je n'ai pas disparu, je ne suis pas mort, je ne l'ai jamais été ! Tu marches tous les jours avec Maya, avec Zsa-Zsa, à travers les prairies et avec moi aussi !

— Est-ce qu'elles te voient, cher Lucky ?

— Parfois, Maya me voit. Elle aboie dans ma direction, quand Zsa-Zsa ne voit qu'une pièce vide et que tu ne remarques rien.

— Pourquoi aboie-t-elle ?

— Je suis peut-être en partie invisible pour elle.

Je ris.

Il me regardait en marchant.

— Le temps pour moi est différent de ce qu'il est pour toi sur la Terre. Nous sommes déjà ensemble à n'importe quel moment, quand nous le voulons, comme maintenant.

— Le temps sur la Terre ne fonctionne pas comme ça. Nous appelons cela des souvenirs.

Je me souvins.

— Tu nous regardais parfois, je savais que tu pensais à nous tous.

— Je vous aime toujours.

— Quand tu es mort, j'ai déniché deux personnes qui communiquent avec les animaux. Un sur la côte ouest, l'autre sur la côte est. Je leur ai envoyé ta photo. Je les ai appelés.

— Qu'ont-ils dit ?

— Que tu étais pensif. Solennel.

— Pas solennel !

Il regarda vers le bas du chemin.

— J'étais solennel ?

— Non. Tu souriais beaucoup, pendant ta dernière année. Je ne pense pas que tu étais solennel, sauf sur cette photo.

— Je souriais quand tu essayais de te cacher de moi. Tu te souviens ? Je courais devant, hors de ton champ de vision, tu t'arrêtais, te cachais derrière un arbre et je ne pouvais pas te voir.

— Oui. Je fermais les yeux. Je ne respirais plus.

— Bien sûr, je te trouvais. Tu m'entendais près de toi. Tu m'entendais respirer.

— C'était tellement drôle, Lucky !

Je ris de tout mon cœur, dans la forêt.

— Je savais toujours où tu étais. Tu ne le comprenais pas ?

Les humains, pensait-il, pas les animaux les plus intelligents, mais ils sont gentils avec les chiens.

— Ils se trompaient à propos de la solennité. T'ont-ils rapporté quoi que ce soit que j'ai pu dire ?

— Tu parlais du moment où tu es mort. Tu nous as quittés, disais-tu, et tu es devenu de plus en plus gros.

— Je faisais la taille de l'univers. Je savais que j'étais tout. Est-ce qu'elle a dit ça ?

— Ils ont dit que tu étais toujours avec nous. Dans chaque inspiration que nous prenions tu faisais partie de nous.

— C'est presque ça. Tu faisais partie de moi. C'était comme si tu étais avec moi, j'en avais l'impression. Je pensais beaucoup à toi.

— Ils ont dit pourquoi tu étais mort.

— Le fait que je ne voulais pas être fatigué et malade ?

— Oui.

— De bons communicants.

— Ils ont dit que tu n'étais pas triste. Qu'on ne te manquait pas.

— Je n'avais pas à être triste. Je savais que nous étions toujours ensemble. Je n'avais pas le sentiment de perte que tu ressentais.

Il leva les yeux vers moi.

— Que tu ressens.

— Lucky, c'était tellement difficile de te voir mourir, de ne pas entendre un mot de ta part depuis.

— J'en suis désolé. C'était une perception de la vie limitée de mortel. Une perception de chien mortel aussi. Peut-être que j'aurais ressenti la perte si tu étais mort et que j'étais resté sur la Terre.

Il regarda vers la forêt, vers moi de nouveau.

— Je suis revenu un nombre incalculable de fois. Tu ne pouvais jamais me voir. Mais je savais que tu me verrais le jour où tu mourrais. Une affaire de croyances. Je n'ai plus à attendre puisque ça se produit à cet instant même.

Une affaire de croyances. Que s'était-il passé ? Lucky était-il devenu un Maître pour moi ?

— La fin d'une vie entière, continue-t-il. Nous ne pouvons qu'apprendre quand nous traversons le *Rainbow Bridge*¹.

— C'est une histoire humaine, le *Rainbow Bridge*.

— C'est une pensée pleine d'amour, par conséquent vraie. Il y a d'autres façons de se retrouver, mais aussi le *Rainbow Bridge*.

— J'ai demandé si tu reviendrais. Ils ont dit que tu ne savais pas. Si tu revenais, quelqu'un nous parlerait d'un petit chiot, venu d'un endroit au sud de chez nous.

— Je ne sais toujours pas. Tu vas déménager bientôt. Il faudra que je voie ton nouvel endroit. J'ai besoin de beaucoup d'espace pour courir. J'ai été gâté ici.

Il leva les yeux, pour voir si je souriais.

— Je doute que je vais déménager, Lucky.

— Nous verrons.

— Cet endroit, c'est chez toi. Chez moi aussi.

— Pas un seul endroit sur Terre n'est ton foyer. Tu sais ça.

Nous parcourûmes le chemin en silence, jusqu'à la maison au sommet. Lucky se coucha dans la véranda. Je m'assis tout près, appuyé contre la structure qui soutenait le toit. Il posa son museau sur mon genou.

— Nous sommes ensemble à présent.

Il ne bougea pas, ne changea pas d'expression, mais ses yeux, tellement sérieux, me jetèrent un regard oblique.

Cela me fit rire, comme toujours.

Je caressai la fourrure de son cou d'un blanc éclatant comme la neige, une brève marque d'amour.

Si Lucky dit qu'il est toujours avec nous, pensai-je, qu'est-ce que cela dit de sa conscience ? Il n'y a ni temps ni espace. L'amour est partout. Il est heureux. Il apprend. On ne peut pas lui faire de mal. Il nous voit et nous connaît. Il voit les futurs possibles. Il peut choisir de vivre avec nous.

Si c'est facile pour un berger d'Écosse, pourquoi est-ce aussi difficile pour moi ?

L'infirmière alluma la lumière, me déplaça d'un côté puis de l'autre, et commença à changer les draps.

— Dieu merci ! Vous êtes venue, lui dis-je. J'étais presque endormi !

— Il est deux heures du matin, répondit-elle d'une voix douce. Nous changeons les draps à deux heures du matin.

Il fallait que je quitte cet endroit. Si je restais, j'allais mourir. Mon chien me manquait. Je voulais mourir.

Un jour, je vais rencontrer une personne
qui n'a jamais affronté d'épreuve.

Je lui demanderai : « Qu'est-ce que vous faites ici ? »

C'était censé être un temps consacré à la guérison, l'hôpital. Trop lent. Je fermai les yeux, je dérivai.

Je les ouvris en vol. Shimoda était à présent mon ailier, flottant sur ma gauche. Il y avait quelque chose de différent avec leur notion du temps, pensai-je.

— Ça ne va pas assez vite, dit-il.

— Le temps ?

— La guérison.

— Non. Pas assez vite.

Je fis grimper un peu mon zinc, contournai le sommet d'une colline superbe.

— Je me débrouille très bien, ici, Don. Je suis guéri instantanément dans cet endroit. Une partie de moi est de retour sur la Terre, à l'hôpital. Peux-tu me trouver là-bas, me soigner, faire en sorte que ma vie reprenne ?

Il resta silencieux un moment.

— Je suppose donc que tu sais ce que les gens voulaient quand j'étais le Sauveur.

Oh, mon Dieu. Bien sûr que je savais : *Guéris-moi. Nourris-moi. Donne-moi de l'argent.*

— Désolé.

Pas de réponse.

Je tournai vers l'endroit où tout avait commencé : la prairie.

— Tu pourrais peut-être simplement me donner un cours accéléré sur la façon dont tu guéris les gens ? Je ne t'ai jamais demandé de cours, mais en suivant ma voie, c'est tellement lent.

— Ta voie, c'est la façon dont tu veux guérir.

Il se rapprocha, en formation serrée.

— Tu veux que je le fasse pour toi, que je te guérisse instantanément sur Terre ? Tu n'as rien à apprendre. Tu me laisserais le faire ?

Ce serait si facile : laisse-le faire. On me dirait : Comment vous êtes vous remis de votre accident ? Vous allez bien ! Immédiatement ! Et je leur répondrais que je ne sais pas, que j'ai eu un Sauveur pour me guérir.

— Euh, non. Simplement quelques indications, afin que ça aille plus vite pour moi, tout seul.

— Si je te donne des indications, est-ce que la guérison est ton travail ou le mien ? Tu n'as pas besoin d'être guéri maintenant, tu auras besoin d'en savoir plus quand tu seras de retour sur Terre. Tu attendras un sauveur pour te sentir bien, au lieu d'écouter ta propre compréhension des choses ? Ta compréhension ne fonctionne pas ?

— Non, je le ferai moi-même, merci.

Je sais comment faire. J'ai seulement besoin d'entraînement.

— Tu as besoin d'entraînement, dit-il.

Je fronçai les sourcils, en le regardant à travers les quelques mètres qui séparaient les cockpits. Il

sourit innocemment.

Une chose qu'il sait sur la guérison que j'ignore.

Que sais-je du vol, pensai-je, que ne saurait pas quelqu'un qui ne vole pas ? Est-ce la même chose ?

Je sais qu'il y a un principe d'aérodynamique qui fonctionne dans l'espace-temps. Ce principe d'aérodynamique est utile aux avions. Apprendre comment les avions volent, comment les manettes de contrôle fonctionnent, quelques règles simples, faire voler un avion, c'est facile.

Je sais qu'il y a un principe de l'esprit. Qui fonctionne en dehors de l'espace-temps. Je suis soumis à ce principe, en esprit et dans ma croyance au corps. Apprendre comment l'esprit fonctionne, quelques règles simples, vivre une vie spirituelle parfaite, c'est facile.

— Lignes à haute tension droit devant, lança mon ailier.

Pourquoi utilisent-ils des lignes à haute tension ici ? Les lignes à haute tension ne sont pas nécessaires, les téléphones ne sont pas nécessaires, dans une contrée de l'esprit.

— Lignes à haute tension, reçu cinq sur cinq, répondis-je.

Je vais m'entraîner à passer à travers. Elles ne poseront aucun problème.

Quelques secondes après, nos avions heurtèrent les lignes à haute tension, et volèrent à travers. Sans qu'il se passe quoi que ce soit.

Tout va bien, me dis-je. Pas de désastres ici. De quoi ai-je besoin, sur Terre, pour une guérison instantanée ?

D'entraînement.

Quelle sera ta biographie ?

« À ce point, la vie semblait plutôt sombre.

Alors [insérez votre nom] fit une chose surprenante... »

Quand j'étais un petit garçon, je me couchais dans l'herbe et je m'imaginai sur le bord d'un nuage. C'étaient des endroits chauds et duveteux. Comme mon esprit était plus léger que l'air d'été, je pouvais rester là aussi longtemps que je le voulais, dériver où bon leur semblait, observer cet endroit qui s'appelait la Terre. Je me demandais quelles aventures j'allais rencontrer, je savais que j'allais vivre ici jusqu'au moment où il serait temps de découvrir des endroits et des temps différents.

— Est-ce que c'est ce qui s'est passé, après l'accident ? Est-ce que je flottais sur un nuage ?

— Cela y ressemblait, dit Shimoda. Quelque chose comme ça.

— Que s'est-il passé ?

— Tu as oublié. Tu veux que je devine ?

— Oui.

— Tu voulais que ta vie finisse dans le chaos. Tu voulais qu'elle ne fasse aucun sens, une belle vie jusqu'à ce qu'un paquet de lignes à haute tension t'accroche et te tue, et détruise ton avion. C'était la fin de ton histoire, et ça...

— *Détruise mon avion ? Finisse dans le chaos, peut-être, ne fasse aucun sens, ça ne me ressemble pas, mais que les lignes à haute tension détruisent mon petit Puff ?* Ce n'est pas possible !

— Je suppose que je me trompe. Pourquoi penses-tu avoir heurté les lignes à haute tension après avoir passé cinquante ans à les éviter, à éviter d'autres avions, à éviter le sol, à éviter tout un monde de canards, d'aigles, de vautours, d'orages, d'éclairs, de tempêtes de neige, de pannes de moteur, de nuit, de gel, de brouillard, d'incendies...

— J'ai eu de la chance ?

— Tu as eu de la chance pendant cinquante ans, et puis ta chance t'a abandonné ?

— Tu veux que j'apprenne, n'est-ce pas ? Tu penses que le « manque de chance » n'est pas la réponse. Tu penses que je ne vivrais pas heureux avec cette histoire de « manque de chance ».

— Quantité de gens vivent avec le manque de chance. Pas toi ! Dis-moi pourquoi tu as heurté les lignes à haute tension et failli te tuer. Tes blessures peuvent encore te tuer, tout le monde le dit. Tu as tué Puff...

Ce qu'il avait dit réveilla mon esprit silencieux, secret.

— Non, Donald. Je ne me suis pas tué, *je n'ai pas tué Puff*.

Il a haussé les épaules.

— Tu ne comprends pas ? J'ai vécu une vie merveilleuse, expliquai-je. Rien ne m'arrive sans une bonne raison. Je n'ai jamais vécu quoi que ce soit qui mette ma vie et la vie de Puff en danger. Je n'ai jamais eu à lutter contre quelque chose qui pourrait me tuer.

— Tu as donc pensé que tu allais toucher les lignes à haute tension, Richard, et que tu cesserais peut-être de vivre ?

— Je savais exactement ce qui allait se passer. J'irais discuter avec mes amis-esprits pendant que

mon corps se débattrait avec la mort. Pas question de mourir, même si je savais que je pourrais changer d'avis si je me sentais fatigué et voulais abandonner. Je voulais livrer un long combat difficile, en sortir vainqueur un an plus tard. Je voulais aussi que Puff en réchappe. Il a tout fait pour me garder en vie et ce qu'il a fait, ça a marché. Son aile a encaissé le choc...

— Un long combat difficile, ce n'est pas exactement ce qui est en train de se passer ?

— Euh, oui.

— Et si, un jour, tu voles encore, ton histoire va prendre fin ?

— Une partie de l'histoire, c'est certain.

Voler à nouveau serait une jolie fin pour cette histoire, au cours de laquelle nous avons lutté contre la mort, avons rencontré des esprits qui nous guident, des personnages de nos livres, nous sommes évertués à vivre encore.

— C'est ce qui explique l'accident. C'est ce qui explique pourquoi j'ai heurté les lignes électriques, les grosses lignes à haute tension invisibles. J'ai frôlé la mort pour vivre à nouveau.

— Et tu vas écrire ce qui s'est passé ?

— Peut-être. Puff a encaissé le choc, étape après étape, dans les dernières secondes, afin que je puisse vivre, jusqu'à ce que nous puissions revoler, tu ne comprends pas ? Mon défi, c'est de ne pas mourir avant que l'histoire ne parvienne à sa fin.

— Beaucoup de drames dans ta vie. As-tu envisagé de devenir un Sauveur ?

— Non. Écoute.

Pour la première fois, le chaos prit du sens.

— Mon boulot, Don, c'est de me reconstruire, de reconstruire Puff, de revenir sur nos croyances, de tout reconstruire alors que nous sommes confrontés à nos pires moments, à ses pires peurs, et aux miennes.

— C'est pour cela que tu es écrivain ? Pour vivre ces aventures ?

— C'est pour cela que je pourrais peut-être survivre à toute cette histoire : vie et mort, et vivre à nouveau. C'est ce qui fait de moi ce que je suis, au cours de cette vie.

— Un récit dramatique qui finit bien. Tu aurais pu en faire une fiction.

— Oh, j'aurais pu en faire une fiction !

J'y réfléchis.

— Non. Avec une fiction, aucun lecteur n'aurait cru que ça s'était vraiment passé. Dans un récit, toutefois, il pourrait se dire : « Histoire intéressante. »

— Tu as fait tout ça pour une histoire intéressante, Richard ?

— C'est ce que font les mortels. Nous adorons nos histoires.

Si nous convenons que le monde n'est pas ce qu'il semble, alors nous sommes confrontés à une question importante : qu'allons-nous faire à ce sujet ?

Quand je me réveillai à l'hôpital, j'étais seul. L'endroit était sinistre. Une petite pièce en béton, une fenêtre pour voir la ville de Seattle. Du béton partout, à l'exception d'un vague aperçu du Puget Sound, de quelques arbres et, au loin, de l'aéroport.

Tout cela faisait-il partie de mon histoire ? C'était une telle lutte, cet endroit. Dans un an, ce serait un souvenir, mais maintenant, c'était maintenant. Je voulais me reconstruire, mais pas avec ces problèmes de docteurs et d'infirmières.

Jamais je n'avais vécu dans un petit terrier comme celui-ci, pas de place pour marcher, si tant est que je sache encore comment faire. Heure après heure, jour après jour, une horloge murale vrombissait, donnant l'heure que Sabryna m'avait appris à lire.

Je ressemblais à un extraterrestre intelligent, je ne savais rien de ce monde, mais je pigeais rapidement. Je ne pouvais pas me tenir debout, je n'en avais pas la force. N'avais pas la force, grâce à Dieu, de manger la nourriture de l'hôpital.

Mon corps avait perdu beaucoup de poids. Je mourais de faim sans m'en apercevoir. Les muscles étaient inexistantes... Comment avais-je perdu autant de mon corps si rapidement ?

Il fallait que je me reconstruise entièrement, sans pouvoir marcher, si je savais encore comment faire, sans nourriture, sans désir d'apprendre ce que l'hôpital voulait que je fasse.

Pourtant, quelque part, un guide spirituel me soufflait que la situation ne pouvait pas être pire. Il ne mentionnait pas que je pouvais mourir à tout moment, à cause des médicaments ou de leur absence. Il me disait que tout dépendait de moi à présent. Il fallait que je rassemble ma volonté de vivre et que j'en fasse quelque chose.

Le lit était ma pierre tombale. Plus j'y restais couché, plus je m'affaiblissais, jusqu'à ce que mes dernières forces finissent par m'abandonner et que je meure.

Cela ne paraissait pas juste, le fait que je sois couché sur un lit qu'ils pouvaient faire rouler jusqu'à la morgue, et déclarer que mon cas était réglé.

« A survécu à l'accident, mais le reste, les complications, les médicaments l'ont tué. »

M'en serais-je mieux sorti simplement couché dans la prairie à côté de Puff ? Si c'était mieux ici, qu'est-ce qui aurait pu être pire ?

Mourir, c'est la paix et la joie. Mourir, c'est vivre ! J'aurais pu rester couché avec mon avion pendant quelques heures et gagner le délice de la mort. Les mortels ont tant à apprendre, ils pensent que la mort est une ennemie, la pire des fins ! Pas du tout, les pauvres. C'est une amie, qui nous ramène à nouveau à la vie.

Je luttais pourtant, comme si j'étais un simple mortel. Je ne serais pas un mortel brisé. Je devais apprendre à manger, apprendre à marcher, apprendre à penser et à parler. Comment courir, comment faire des opérations dans ma tête, comment faire décoller Puff de nouveau, voler n'importe où, atterrir si délicatement que je pourrais entendre l'herbe effleurer les pneus. Avant ça, il fallait que je

réapprenne à conduire, épouvantablement plus difficile, plus dangereux que de réapprendre à voler.

Toutes ces tâches essentielles étaient entravées dans ma petite cellule d'hôpital. Les médecins, les infirmières, ils pensaient que c'était un endroit tranquille pour les blessés. C'étaient des gens gentils, ceux que j'ai connus.

Il fallait que je sorte de là !

Sabryna loua une chambre près de l'hôpital pour pouvoir prendre soin de moi. Chaque jour, elle parlait avec moi, écoutait mon souhait de rentrer à la maison, me disait la seule et unique réalité, flottant librement, détachée du rêve : « Tu es une parfaite expression de l'Amour parfait, ici et maintenant. Il n'y a pas de dommage permanent. »

Sans sa conscience inébranlable d'une voie alternative à la médecine, serais-je mort ? Oui.

Comment pouvais-je y arriver, épuisé, brisé, incapable de m'asseoir à un angle de plus de trente degrés sans un corset pour mon dos, un corset plus douloureux que la position assise ?

Je découvris que j'avais des maladies qu'on ne peut contracter qu'à l'hôpital. Il fallut huit lignes pour en faire la liste. Je les écrivis et les effaçai.

Cette personne qui avait détesté la physiologie et la biologie à tel point qu'elle avait séché les cours de ces matières au lycée était soudain bouillie dans les ragoûts d'un hôpital.

Ne me parlez pas des médicaments, je n'en veux aucun. Et cependant j'étais là, prié de prendre tout un éventail de médicaments par ceux qui croient aux hôpitaux plutôt qu'à l'esprit et, humblement, je fis ce qu'on me dit de faire.

Trois mois dans un hôpital ! Je le supportai, j'appris à le supporter, je pensais à marcher, jusqu'à ce que, finalement, ma volonté de mener des grèves de la faim, mon absence de volonté d'obéir à leurs désirs, ma constante requête pour qu'on me laisse, s'il vous plaît, rentrer chez moi, aient été honorées. Je me fichais de savoir si me laisser rentrer chez moi signifiait la mort ou la vie. Laissez-moi simplement *partir* !

Ils m'accordèrent un laissez-passer pour me transférer dans un hospice, dans la mesure où j'allais mourir. Ils appelèrent ça : « Sans espoir de rétablissement. »

Sabryna était scandalisée.

— Il ne va pas mourir ! Il va récupérer parfaitement ! Il rentre chez lui !

Un des docteurs modifia avec réticence la feuille de sortie : « Retour au domicile. »

Enfin ! Plus de désir de mourir. Lucky savait que je ne voulais pas... Nous allions bientôt nous retrouver.

Soudain, je pus voir à travers des fenêtres familières, les îles autour de moi, les oiseaux, le ciel, les nuages et les étoiles. Un lit loué à l'hôpital dans ma salle de séjour, mais pas les rues, pas le béton. Autour de moi, les livres, deux assistants ici à la maison, faisant la cuisine, prenant soin de moi.

Comment Donald Shimoda m'aurait-il soigné, si j'avais demandé de l'aide ? Pour bien le connaître, cela n'aurait pris qu'un instant, une guérison complète instantanée.

Que dois-je faire à présent ? Aucune aide de mon ami, aucune aide, mais mon sens supérieur du droit à la vie.

Je pensais à la mort. Comme n'importe qui, j'avais évité des collisions de justesse, à la fraction de seconde près, mais je n'avais jamais connu une mise à l'épreuve à long terme de mon droit suprême à la vie, ni de suggestions qui fassent pression sur moi jour après jour :

« Vous ne pouvez pas vous asseoir, vous ne pouvez pas vous tenir debout, vous ne pouvez pas marcher, vous ne pouvez pas manger (OK, vous ne voulez pas manger), vous ne pouvez pas parler, vous ne pouvez pas penser, ne savez-vous pas que vous êtes impuissant ? La mort est si douce, aucun

effort, vous pouvez vous laisser aller, laissez-la vous emmener dans un autre monde. Écoutez-moi. La mort n'est pas un sommeil, c'est un nouveau commencement. »

Ce sont des suggestions tout à fait acceptables quand vous êtes désespérément fatigué. Quand tout semble impossible, il est très facile de laisser partir la vie.

Pourtant, nous les chassons d'un haussement d'épaules quand nous voulons poursuivre une vie qui n'est pas tout à fait finie.

Que dois-je faire pour vivre encore ?

M'entraîner.

Entraînement : je me vois parfait, à chaque seconde, une nouvelle image de perfection, encore et encore et encore, seconde après seconde.

Entraînement : ma vie spirituelle est parfaite à présent. Toute la journée, chaque jour, la perfection toujours à l'esprit, sachant à quel point je suis parfait en esprit. Je suis une parfaite expression de l'Amour parfait, ici et maintenant.

Entraînement : opter pour le délice, le fait que je sois déjà parfait, maintenant, un portrait parfait de mon moi spirituel. Toujours, à jamais, parfait. L'amour me connaît de cette façon, et moi aussi.

Entraînement : je ne suis pas un être humain matériel. Je suis la parfaite expression de l'Amour parfait.

Entraînement : sachant cela, la perfection de mon esprit affectera ma croyance au corps, le changera en un miroir de l'esprit, affranchi des limites du monde.

Entraînement : le corps est déjà parfait en esprit. La Terre est un monde qui offre des croyances à la maladie. Je les refuse. Je suis une parfaite expression de l'Amour parfait.

Entraînement : ce ne sont pas les fausses croyances qui nous troublent, c'est le fait de les accepter qui leur donne du pouvoir. Je nie ce pouvoir, je le refuse. Je suis une parfaite expression de l'Amour parfait.

Entraînement, inlassablement, ne jamais dévier de la reconnaissance de la perfection. Quand dois-je cesser de m'entraîner ? Jamais.

Au début, je fis six pas, épuisé lors des trois derniers. Je suis une parfaite expression de l'Amour parfait.

Le lendemain, vingt pas : je suis une parfaite expression de l'Amour parfait.

Le lendemain, cent vingt : je suis une parfaite expression de l'Amour parfait.

Au début, j'avais la tête qui tournait quand j'étais debout. Ça se dissipa avec l'entraînement, avec la répétition constante de ce que je savais être la vérité.

Je suis une parfaite expression de l'Amour parfait, ici et maintenant. Il n'y a pas de dommage permanent.

Entraînement à l'équilibre, la petite plateforme pivotante, et un oreiller moelleux en mousse dans un coin jusqu'à ce que je puisse me tenir droit, je suis une parfaite expression de l'Amour parfait, sans tomber.

J'échangeai mon pyjama contre des vêtements ordinaires, quand le moment fut venu. Je suis une parfaite expression, j'ajustai mes pas sur un tapis de course électrique.

Deux cents pas un jour, trois cents le suivant.

Quatre cents mètres.

Je me mis à aller promener les bergers d'Écosse, Maya et Zsa-Zsa, huit cents mètres sur un chemin de terre difficile, descendant, puis ascendant. Je suis une parfaite expression de l'Amour parfait.

Un kilomètre... une parfaite expression de l'Amour parfait.

Deux kilomètres. Je ne suis pas séparé de l'Amour.

Trois kilomètres. Je commençai à courir. Je suis une parfaite expression.

Les affirmations sont réelles. Rien d'autre dans le monde, sauf mon amour pour Sabryna, l'amour pour les bergers d'Écosse.

L'amour est réel. Tout le reste, des rêves.

Les uns après les autres, les médicaments furent abandonnés, jusqu'à ce que, à la fin, il n'y en ait plus du tout.

Je suis une parfaite expression de l'Amour parfait, ici et maintenant. Il n'y aura pas de dommage permanent.

Ce n'étaient pas les mots, c'était leur effet sur mon esprit. Chaque fois que je les prononçais, ou que Sabryna le faisait, je me voyais comme un être parfait, et mon esprit l'acceptait comme vrai.

Je ne me souciais pas de l'apparence de mon corps physique. Je voyais un moi différent, spirituel et parfait, inlassablement.

Le voyant, le sentant, je devins mon esprit parfait, et l'esprit produisit quelque chose, un dérivé de ma croyance à un corps, qui réfléchissait mon moi spirituel.

Est-ce que je sais comment ça marche ? Pas la moindre idée. L'esprit vit au-delà des illusions, guérit notre croyance en elles.

Mon travail consiste à laisser passer sa vérité, à ne pas me mettre en travers du chemin de l'esprit. Est-ce vraiment si difficile ?

Le mieux que nous puissions faire
est d'exercer notre droit suprême à la vie,
aussi gracieusement que possible,
puis de laisser le Principe de Coïncidence prendre le relais.

Pendant sept mois, Puff s'était reposé dans le hangar, ailes et entretoises tordues à côté de lui, l'épave de sa queue et de son fuselage exposées comme sur la photo type d'un accident.

J'allai dans notre hangar, non pour voir Puff, mais pour voir son corps, de la même manière que certains avaient vu le mien.

C'était comme si un monstre, avec des mains géantes de quinze mètres de large, l'avait attrapé dans l'air, écrasé et jeté au sol. Quand il avait cessé de bouger, des incendies s'étaient allumés, la bête avait perdu tout intérêt, s'était éloignée à pas raides.

Il n'était pas blessé, son esprit. Il était endormi, rêvant de voler.

Puff avait fait tout ce qu'il avait pu, en deux secondes, et il m'avait sauvé la vie. C'était à mon tour, à présent, de le sauver.

Un homme qui avait construit et retapé de petits hydravions, un expert du nom de Jim Ratte, arriva dans le coin peu de temps après. Une coïncidence. Son affaire n'est pas dans le Nord-Ouest, elle est à des milliers de kilomètres dans le Sud-Est, en Floride.

J'étais content qu'il soit là, mais je n'étais pas très optimiste. Vraisemblablement, avait-il dit, ç'avait été un accident assez compliqué, beaucoup de choses avaient été brisées. Mieux valait acheter un nouvel avion.

Pas un mot pendant qu'il regardait son corps dans le hangar : il voyait les trous dans sa coque, le pont avant coupé, le fuselage à l'arrière écrasé, l'hélice et le moteur cassés, le radiateur aplati, le pylône broyé, toute une pluie de pièces perdues à l'impact.

Je regardai dans le cockpit. À travers le plexiglas brisé, les instruments de Puff avaient volé en éclats, le tableau de bord était tordu, les manettes de contrôle bloquées. Les tubes d'aluminium de la structure étaient recourbés, une lourde pièce était cisailée en deux morceaux, à deux centimètres de l'endroit où se trouvait ma jambe gauche.

L'entoilage d'une aile et la queue étaient en boule, une page de mots inutiles qu'un écrivain avait froissée et jetée à la poubelle. Le toit était fracassé à deux centimètres au-dessus de ma tête.

Pourquoi n'avais-je pas été tué ?

Jim finit par parler dans le silence du hangar. Je m'étais préparé pour ce qu'il allait dire.

— J'ai vu bien pire que ça.

Je ne pouvais pas prononcer un mot. Il avait reconstruit des avions accidentés *bien pires que ça ?*

Il posa la main, délicatement, sur le pont cassé.

— Je peux le reconstruire si vous voulez. Il faudra que vous mettiez tout dans un camion fermé, les ailes et la queue brisées, bien sûr, et que vous l'emmeniez à mon atelier. Il n'est pas aussi mal en point que vous le pensez. Nous allons le refaire voler, dans quelques mois, il sera en pleine forme.

C'était la première fois, depuis les lignes à haute tension, depuis l'accident, que j'étais content pour Puff. Quand j'aurais repassé le test pour obtenir ma licence de pilote, quand j'aurais fait l'aller

et retour en Floride, il serait prêt à voler, mon Puff !

C'était simple. Au lieu d'une impasse pour Puff, Jim Ratte était soudain apparu dans le hangar.
« Je peux le reconstruire. »

En quelques secondes, aussi rapides que l'accident, un poids avait été soulevé de mon cœur.

Puff et moi, comme nous nous l'étions promis, nous allions voler !

Si ce monde est une fiction,
alors aussitôt que nous saisissons ce qu'est un fait,
nous découvrons notre pouvoir sur les apparences.

— Quoi de neuf, Don ? Les dernières secondes de l'accident... m'apparaissent comme un atterrissage parfait. Mais je sais à présent ce qui s'est passé... mon propre souvenir était une fiction !

— Toutes les vies sont des fictions, Richard.

— Tu es une fiction, toi aussi ?

Il rit.

— Le moi que tu vois, le toi que je vois, nous sommes tous des fictions.

— Je n'en suis pas si sûr.

— Laisse-moi te raconter une petite histoire. Autrefois, avant que qui que ce soit n'ait pensé au temps, il y avait une force unique dans tout l'univers. L'amour. C'était, c'est et ce sera toujours le seul Réel, le seul principe de toute vie. Il ne change pas, il n'écoute personne. Tu peux l'appeler Dieu ou Démon, non existant, cruel ou aimant, il n'entend pas, il s'en fiche. Il est Tout. Point final. Quand nous en sommes venus à être, poursuivis, nos mondes de forme et d'imaginaire, notre univers d'images chimériques en mouvement constant, tout cela n'a rien changé. L'amour est le seul Être, au-delà de l'espace, au-delà du temps, n'importe où, partout.

Il s'interrompt.

J'écoutai le silence.

— Et ? Qu'est-ce qu'il a fait ?

— Rien.

— Continue ton histoire. Je veux entendre ce qui s'est passé.

— Tu l'as fait. L'histoire est terminée.

— Et nous ?

— Rien. Nous sommes une fiction. Est-ce que la réalité a à voir avec les rêves ?

— Que pouvons-nous faire pour être réels ?

— Rien. Nous le sommes déjà. La vie la plus profonde en nous est amour. Il n'y a rien d'autre. En reflétant cette réalité, nous ne pouvons pas mourir. Nous ne vivons pas ici dans le monde de l'espace-temps. Rien n'y vit. Rien ne vit, nulle part, sauf l'amour.

— Quel est le but de la vie ici ?

— Où ?

— Dans l'espace-temps. Il y a bien une raison à ça.

— Non. La réalité ne parle pas avec les croyances, ne les écoute pas. La réalité ne prend pas forme, car les formes sont des limites, et le réel est Tout, illimité.

— Peu importe, dis-je, que nous soyons bons ou mauvais ?

— Non. Ce qui est bon pour l'un est mauvais pour l'autre. Les mots ne signifient rien pour le Tout. Il est indestructible, il est éternel, il est pur Amour.

— Nous ne sommes rien pour le... le Tout ?

— Notre vie est seulement l'expression de l'Être, de l'Amour. Pas dans ce que nous faisons, mais

dans l'amour en lui-même. Nous n'avons aucun moyen de comprendre ça pendant que nous vivons dans le monde de l'espace-temps, sur la terre des croyances au mal et à la mort.

— Tu es en train de me dire que je peux mourir à tout moment ?

Il rit.

— L'amour que tu connais, il ne peut pas mourir. Les mécontentements, les haines, le désir que les choses puissent être différentes, tout cela disparaît à la minute où tu abandonnes le monde qui te semble être. Disparus. Ce qui est réel, ce qui ne se dissout pas, c'est à toi pour toujours. Dès que tu comprends que tu es immortel, continuait-il, que tu declares le pouvoir de l'Amour même quand il semble invisible, tu te déplaceras bien au-delà de l'espace et du temps. Dans toute l'histoire, le seul pouvoir que tu ne perds jamais est le pouvoir d'abandonner l'espace et le temps, la joie de mourir qui n'est pas une mauvaise chose, elle survient avec l'amour, pour chacun d'entre nous.

— Alors qui es-tu ? Es-tu une image, un ami qui n'est qu'une forme-pensée, qui vient quand je suis prêt à mourir ?

— Nous sommes tous en mouvement constant loin de la croyance des mortels, répondit-il. Je suis en mouvement aussi.

— À quoi ressembles-tu ? Quand tu ne revêts pas ta forme-pensée pour moi ?

— Je ne ressemble à rien. Pas de forme. Peut-être une vague petite étincelle de lumière, peut-être pas.

— Un jour, ce sera mon tour ? Je serai un ami à toi, qui n'as pas de forme ?

— Un jour ? Pourquoi pas maintenant ?

Je ne prie pas pour que l'Être me reconnaisse.
 Je prie pour moi afin de Le reconnaître,
 Amour parfait à jamais présent,
 bien au-delà de mes croyances ridicules.

Après onze mois de croyance au pouvoir de l'Amour, je pensais que j'étais quasiment invulnérable à l'échec. Je pouvais marcher, courir, je me sentais léger et en bonne santé, je ne voulais pas être ce que j'avais été auparavant.

Mes assistants, ces chères âmes qui m'avaient aidé chaque jour, étaient partis vers d'autres patients, l'histoire de mon succès faisant partie du leur.

Je cuisinais mes petits repas, faisais de l'exercice tout seul, m'occupais de mes bergers d'Écosse.

En repensant à tout cela, ce que je faisais tous les jours, je me questionnais. Je comprends qu'une chose comme la mort, la fin absolue de la conscience, n'existe pas. Je comprends que nous puissions nous déplacer d'une conscience à une autre, une permutation souple et facile, aussi facile à garder, aussi facile à perdre qu'un rêve.

Pourquoi toutefois avais-je vécu cet épisode dans la pièce-dirigeable où personne ne disait un mot à mon intention ? N'importe qui d'autre, mourant, a droit aux égards des gens qui sont autour de lui. Oui, quelqu'un avait imprimé l'affiche NE PAS OUVRIR CETTE PORTE, S'IL VOUS PLAÎT, RISQUE DE CHUTE. Honnêtement, je n'avais pas besoin de l'affiche. J'aurais volontiers accueilli le guide qui m'aurait expliqué ce que je voyais :

« Bienvenu dans votre rêve de vie après la mort. Je suis votre pilote pour ce voyage. Nous aurions aimé vous fournir un avion, mais compte tenu de la précipitation de votre départ, mon idée d'une machine volante a dû faire l'affaire, nous espérons donc que vous êtes à votre aise. Vous aurez à trois reprises l'occasion de rester ici ou de retourner sur Terre... » On le corrigea : « ... ou de retourner sur la Terre que vous connaissez. S'il vous plaît, parlez distinctement pour formuler vos trois réponses.

« Vous ne vous souviendrez pas de certaines parties de votre circuit touristique, dans la mesure où elles pourraient suggérer des choix sortant du cadre de votre vie telle qu'elle a été conçue. Nous espérons que vous avez apprécié votre circuit et que vous ne le partagerez avec personne. Votre circuit a été exclusivement conçu pour vous et ne saurait être un voyage pour d'autres. »

Rêves accomplis, de retour à présent à mes décisions de mortel.

Je vis mon ami Dan Nickens après avoir récupéré de l'accident. Il m'offrit une chambre en Floride, dans la maison qu'il partageait avec Ann. Je ne fais pas ça souvent. Jamais. Cependant, ayant affronté avec lui les épreuves et les obstacles d'il y a deux ans, tous deux volant dans nos petits hydravions d'un océan à l'autre... le pire avait été les requins dans le golfe du Mexique, les sables de la Vallée de la Mort... C'est une autre histoire, mais nous sommes amis.

Notre aventure à présent était de découvrir si je savais toujours comment voler.

Dan et Jenn, son avion, un jumeau de Puff, comme ils comptent pour nous ! Après l'accident, Dan avait volé en suivant le même parcours que Puff. Quasiment le même puisque depuis les lignes à haute tension avaient été reconnectées.

— Impossible que tu aies pu les voir, dit-il. Elles étaient cachées par le soleil, elles étaient en travers de l'approche finale. Ton seul choix aurait été de faire ton approche dans l'autre direction, avec un vent arrière.

— Ça ne change rien, répondis-je. J'étais responsable. Je pilotais l'avion.

— Je sais. Tu n'aurais tout simplement pas pu voir les lignes à haute tension.

Dan mentionna en passant que Jenn avait une paire d'ailes et un empennage de queue de rechange... Est-ce que Puff aimerait les récupérer ? Si c'était le cas, il ne fallait pas hésiter.

Incroyable, me dis-je. L'aile droite de Puff était pratiquement une épave, sa queue était écrasée, un accordéon broyé contre le sol. Les deux avions avaient volé ensemble à travers le pays, ils partageaient tous ces kilomètres, ces lacs, ces rivières et ces déserts. Puff était démoli à présent. Jenn, son frère, lui offrait sa vie à sa façon.

Au nom de l'esprit de Puff, j'acceptai le don.

Le lendemain, je me glissai dans le cockpit de Jenn, Dan dans le siège du copilote et, après dix mois à terre, je fis démarrer le moteur et roulai sur la rampe jusqu'à l'eau. Je relevai le train d'atterrissage dès qu'il se mit à flotter, nous avançâmes lentement pendant que le moteur chauffait. Train relevé, suralimentation enclenchée, volets de courbure baissés, altitude à zéro. Quelques secondes pour le point fixe. Jenn serait prêt dès que je voudrais y aller.

— OK, Dan ?

— C'est ton avion. Quand tu veux.

Gaz ouverts à fond, en quelques secondes, Jenn voguait à pleine vitesse, des plumetis d'écume s'envolant comme des sortes de flocons d'été derrière lui. Nous avions décollé.

Dix mois à terre, l'esprit rempli de souvenirs déchus, inquiet alors de savoir si je pourrais remarquer, revoler, et à présent le sol s'évanouissait au-dessous de nous, faisant s'évanouir avec lui les inquiétudes.

En dépit de toutes mes appréhensions, voler demeurerait pour moi ce qu'il y avait de plus familier, comme cela l'avait toujours été.

Ce n'était pas comme si voler était une chose difficile ou que les pilotes aimaient le défi de mille épreuves infligées.

Les pilotes aiment le défi du vol aux instruments, du vol acrobatique, du vol ascensionnel, du vol en hydravion, du vol en multi-moteurs, du vol d'affaires, du vol à travers le continent, du vol commercial, du vol d'instruction, la course, les avions construits soi-même, les avions de collection, les ultralégers, les avions de guerre. Derrière chacun de ces défis, il y a la sensation de ne faire qu'un dans l'art qui a trait à la beauté de voler.

En dépit de toutes mes inquiétudes, voler demeurerait pour moi ce qu'il y avait de plus familier, comme cela l'avait toujours été. J'essayai quelques atterrissages en mer, toujours aussi simples. Quelques atterrissages sur des pistes en herbe, toujours aussi habituels. Voler était devenu, en dépit de tout ce qui s'était passé, plus facile que jamais.

Au bout de quelques semaines, je passai mon test, une heure d'épreuve orale et une heure de vol. J'eus de nouveau le droit de voler, après ça. De voler tout seul.

Pourquoi avais-je pensé que ce serait difficile ? Les mondes que nous aimons, sont-ils jamais difficiles ?

Que seraient nos vies sans les épreuves,
les pièges qui nous attendent, sans l'aventure, sans le risque ?

Quelques jours plus tard, je reçus des nouvelles Jim Ratte, le mécanicien. Cela faisait onze semaines que le corps de Puff était dans son atelier. Toute trace de la destruction qu'il avait subie s'était évanouie : la silhouette brisée, le pare-brise éclaté, le métal, le tissu et la fibre de verre tordus. Et le moteur avait été enlevé pour une révision complète. Les interrupteurs et les fils électriques avaient été remplacés, les circuits enchevêtrés testés, les radios réparées. Les ailes données par Jenn à Puff avaient été préparées, peintes, installées.

Un jour après la reconstruction de son corps, Puff clignota, son moteur respira, prêt à voler ! Il n'avait aucun souvenir de ce qui s'était passé.

Cette nuit-là, je ne pus trouver le sommeil. Je le voyais dans un demi-rêve, étincelant, sa proue posée sur le sable de la rive du lac. C'était un pur délice de pouvoir le toucher. Pas de mots, la joie.

— Une âme délicate, ce petit Puff.

Shimoda était assis sur le sable, regardant le soleil se refléter sur l'avion.

— Les machines ont des âmes, Don ?

Je savais qu'il en avait une, j'avais parlé avec lui pendant toutes nos heures de vol.

— Tout ce qui reflète la beauté, bien sûr que cela a une âme.

— Il est en métal et en fibre de verre.

Il sourit.

— Tu es fait de sang et d'os.

— Et toi ?

Il rit.

— Je suis une forme-pensée, tu te souviens ? Tout le reste, tu l'as inventé. Nous l'avons inventé.

— Tu as une âme, Donald, un esprit qui exprime la Vie parfaite, l'Amour parfait. Puff n'en a pas ?

— L'esprit recouvre le corps, dit-il. L'esprit guérit toutes choses.

— Guérit de la mort.

— Inutile. La mort est une face différente de la vie. Tu as vu... C'est l'amour, se déplaçant d'une vie à une autre.

Il avait raison. Une fois que nous rendons visite à la mort, une fois que nous voyons la beauté qui nous attend, notre peur disparaît. Autrefois, il n'y avait pas un seul livre écrit sur notre expérience de la mort. Maintenant, il y en a des étagères entières, qui attendent d'être lus. Les croyances, les expériences de tant d'autres, à présent.

— Et Puff ?

— Tu as bien vu toi-même. Quand il s'est écrasé, son corps était sans vie, comme le tien pratiquement. Tu pouvais pourtant parler avec lui. Il ne souffrait pas, pas de détresse. Toi non plus, pendant que tu étais ailleurs.

— J'aurais aimé pouvoir lui parler à ce moment-là.

— Ah, cette idée selon laquelle tu crois ne plus te souvenir de rien ou presque pendant sept jours. Qu'aurait-il pu se passer alors ? Tu n'as pas parlé avec lui, n'est-ce pas ? Comme c'est étrange.

— Quelque chose s'est passé. Je me souviens, il était terriblement important pour moi de préparer le corps de Puff, afin que son esprit nous retrouve dans ce monde. Je dirais que je lui ai fait la promesse que nous revolerions ensemble.

— Remarque, Richard, que tu commences à te souvenir. Tu penses que c'est une histoire que tu as inventée. Peut-être. C'est à toi d'en trouver le sens.

Je lui lançai un regard, un demi-sourire aux lèvres.

— Puis-je te dire un mot afin que tu me donnes sa signification possible ?

Il m'observa, hocha la tête.

— Valkaria.

Il rit.

— Tu apprends la mythologie, n'est-ce pas ?

— Non, dis-je. Que signifie *Valkaria* ? Je ne l'ai pas choisi. Ce n'est pas un jeu. Ça signifie... ?

— *Valkaria* sont les filles du dieu nordique, Odin. Ce sont les Valkyries. Elles choisissaient quels soldats allaient mourir dans la bataille. Les Valkyries les ramenaient chez eux. Ils seraient des héros... ou des héroïnes, et vivraient de nouveau.

Il sourit.

— C'est ce que tu avais besoin de savoir ?

Je ne répondis pas. Je réécoutais ce qu'il avait dit.

— Richard ?

— Don. L'endroit où nous avons transporté Puff après l'accident, le hangar où Jim Ratte l'a reconstruit pour qu'il vole à nouveau, le nom de l'endroit ?

— Aucune idée. Dis-moi.

— Le nom de l'aéroport, c'est Valkaria.

Je regardai encore Puff, endormi. Pas un mot, mais il se sentait heureux, prêt à essayer un corps neuf. Notre histoire était arrivée là où nous nous étions promis qu'elle irait. Personne n'aurait dit, en dehors des esprits et des amis sages, que notre histoire était une fiction.

Combien d'entre nous comptent les personnages fictifs
ou ceux qu'ils n'ont jamais rencontrés
parmi leurs amis les plus proches ?
Je lève la main.

Le jeudi, je volai avec Dan et Jenn jusqu'à l'aéroport de Valkaria, nous atterrîmes et roulâmes jusqu'à l'atelier de Jim. Dehors, sous le soleil, nous vîmes Puff pour la première fois.

La dernière fois que je l'avais vu, il était déchargé du camion, une épave pratiquement. À présent, un an, trois semaines et trois jours après notre accident, Puff était le même que ce qu'il avait été auparavant.

Comme si l'accident ne s'était jamais produit, comme si le Temps avait su que toute cette histoire avait été une erreur, comme si la moindre preuve de ce qui s'était passé avait disparu. Jenn s'arrêta devant le hangar des Valkyries de Jim, pour saluer le héros courageux qui avait donné sa vie pour moi, qui venait de renaître.

Je le touchai délicatement, je tournai lentement autour de lui. Il était endormi, son cockpit recouvert d'une toile, son nom brodé dans une couleur de ciel de fin d'après-midi.

« Désolé », dit le Temps, qui avait commis une erreur et l'avait maintenant réparé. L'erreur était effacée.

Je marchai vers lui, posai ma tête sur le tissu de la couverture et pleurai de tristesse et de joie. Parce qu'il avait traversé tout ça, parce que je l'avais traversé aussi et maintenant il était, nous étions tous les deux vivants ! Pas de trace du moindre accident.

Il n'y avait pas de raison de pleurer pour Puff, pensai-je, car il était avec moi à l'instant même, l'espace et le temps avaient rattrapé leur retard et étaient en phase avec l'affirmation que nous avions si souvent répétée : *Tu es une parfaite expression de l'Amour parfait, ici et maintenant.*

Jamais au cours de ma vie je n'avais connu un moment pareil : une personne détruite assurément, que cela me plaise ou non. Puff était mort, cela avait été établi à maintes reprises, des récits avaient été écrits, des photos avaient été prises. Et pourtant ce matin était arrivé et, tout à coup, il était vivant, et je l'étais aussi. L'épave était une image sur une pellicule. Et je ne vis pas sur des images de papier, lui non plus. Puff était ici aujourd'hui, prêt à voler !

J'aurais continué à pleurer, mais je m'arrêtai, j'essuyai mes larmes. Je pleurerais, s'il le fallait, à l'abri des regards, avec lui, pas ici.

Je tournai encore autour de lui pendant que mes larmes séchaient. Il n'y avait aucune trace de l'épave. Pas dans le hangar, nulle part. Elle n'existait pas. Puff était ici tel qu'il avait toujours été, son corps parfait, son esprit tranquillement endormi.

Il ne parlait pas. Était-ce mon imagination ? Je sentais une sorte de semi-langage parvenant de lui... « *Qui es tu ? Où suis-je ? Laisse-moi tranquille !* »

Puff, c'est moi. Nous sommes en vie, tous les deux !

Pas de réponse, pas même de semi-langage. C'était un avion, une machine sans aucune réminiscence de son esprit, pas le moindre rêve de ce que nous avons traversé. Avait-il une fausse réminiscence, comme celle que j'avais eue ? Avait-il oublié ce qu'il avait fait, sauver ma vie ?

Mon corps aussi avait été une machine, incapable de se souvenir : *Quelle est cette pièce ? Qui es-tu ? Où suis-je ? Pouvons-nous partir maintenant ?*

Son esprit m'avait dit : « *Vas doucement, Richard, jusqu'à ce que je me souviene, jusqu'à ce que je sache qui tu es.* »

À moi aussi, il avait fallu un certain temps. Il était identique. Du temps, je peux lui en donner.

Après un autre long salut de retrouvailles (était-ce le fruit de mon imagination ?), il fut temps d'y aller. Mon ami Dan restait silencieux.

— C'est l'heure de partir, dis-je.

Il hocha la tête, se glissa dans le cockpit de Jenn.

Pour la première fois depuis un an, j'appuyai sur le bouton de démarrage, sur la suralimentation, sur le starter et commutai la magnéto. Que devait éprouver Puff ?

Probablement rien. Il se souvenait d'être un avion, pas un esprit. Son hélice tourna immédiatement, le moteur démarra, trouva son régime, les manomètres du moteur s'animèrent, la pression d'huile, la température de l'huile, le tachymètre vrombissant à deux mille tours par minute. Tout cela eut bien lieu, mais Puff n'était pas aussi réveillé qu'il l'était autrefois. Il donnait l'impression d'être simplement un avion.

Ses instruments annoncèrent de bonnes nouvelles. Tout était prêt.

Je dis au revoir à Jim, pas moyen de lui exprimer combien il avait fait pour nous, quelle partie importante de mon esprit il avait réparée avec ses Valkyries en restaurant Puff, soudain de nouveau dans un parfait état. Il savait. Il savait.

Nous roulâmes le long des taxiways jusqu'au bout de la piste de décollage principale. Dans s'aligna sur la gauche de la ligne centrale, Puff et moi derrière lui sur la droite.

Moteurs à plein régime, volets de courbure baissés, suralimentation enclenchée.

— Prêt à décoller ? me demanda-t-il.

Je hochai la tête.

Il regarda droit devant, son moteur parvenant à pleine puissance, son avion avança.

Je fis la même chose avec Puff : pleins gaz, freins relâchés, *On y va, Puff !*

Pas un mot de sa part, ni de Shimoda, ni de Lucky, ni de Béthanie Furet. Il bondit en avant, nous submergea dans le bruit de son moteur. Je restai à cent pieds derrière Dan, au cas où le moteur de Puff aurait lâché. Il donnait l'impression d'être une nouvelle machine, puissante, tout fonctionnant exactement comme l'avait annoncé Jim.

Si Puff n'était pas réveillé, moi je l'étais vraiment. Pour les premiers vols, vous êtes sur le qui-vive et c'est là que vous pouvez vous attendre à ce que quelque chose déraille. Il ne se passa rien. Quand Dan se stabilisa à moins de mille pieds, je réduisis les gaz pour voler à la même vitesse. Le moteur ralentit pour n'être plus qu'un doux ronflement, un son à peine audible depuis les prairies et les rivières au-dessous de nous.

Les marécages de la Floride s'étendaient devant nous. Il y a beaucoup plus de marécages dans l'État que de terres habitables ! Progressivement, je me détendis, c'était ce que j'avais rêvé qu'il se produise, tout le contraire de ce que j'avais craint.

Dan descendit vers un lac.

— Train relevé, annonça-t-il.

Il allait amerrir maintenant, je n'avais pas volé plus de cinq minutes et il suggérait que nous nous posions sur l'eau.

— Train relevé, répondis-je comme un écho, de nouveau inquiet. Je ralentis, sans me demander si

Puff allait dire un mot, je sortis les volets de courbure, contrôlai que le train était bien relevé, alors que le monde montait à notre rencontre. L'eau était lisse devant nous, pas d'oiseaux, pas d'alligators, juste l'eau et nous. Je tirai le manche à quelques centimètres de la surface pour l'arrondi, posai l'avion tout doucement. En espérant qu'il n'y ait pas de casse, me dis-je au moment où il entra en contact.

Le son suivant, celui de la coque touchant l'eau, puis un léger rebond, et le contact avec la surface à nouveau. Une trombe d'écume au moment où nous ralentîmes avant de nous arrêter, flottant au milieu du lac. Dan et Jenn s'étaient posés les premiers et nous avaient regardés amerrir.

Rien ne s'était détaché, merci Jim. Puff avança lentement, tel un bateau sur un lac. Puis nous décollâmes, comme deux oiseaux de la jungle lancés dans le ciel.

Je soufflai. Tout fonctionnait comme prévu. C'était le jeune Puff de nouveau, volant parfaitement. Je n'arrêtais pas d'y penser ! Puff est vivant ! Moi aussi, d'ailleurs ! Nous volons !

Mon côté anxieux se demandait pourquoi Puff ne parlait pas. Aucune raison de s'inquiéter. Il avait dit de lui laisser le temps de s'habituer à la conscience. Les avions n'ont pas besoin de parler. Celui-là avait l'habitude de bavarder avec moi, il le ferait encore. Patience.

Une heure plus tard, nous vîmes que nous arrivions chez nous, une étendue d'eau bleue, le vent plus calme qu'auparavant.

Une douce glissade sur l'eau. Quand l'écume de l'amerrissage diminua, quand Puff s'arrêta, je baissai le train d'atterrissage et suivis Dan, je touchai le rivage et roulai sur la plage, et nous étions à la maison. Aucun problème, ni dans l'air ni sur l'eau, ni même à terre.

Les moteurs ralentirent et, en quelques secondes, les moteurs des deux frères se turent. Silence.

Le silence se prolongea une minute et je ris. C'était une impression entièrement nouvelle. Maintenant que j'avais fini de contrôler les instruments de Puff, maintenant que j'avais passé une heure et demie dans les airs... tout fonctionnait ! Tous ces derniers mois à espérer que Jim puisse le faire voler. Et il volait. Dan qui avait dit que nous allions voler ensemble, nos deux avions, cet après-midi. Et nous l'avions fait.

Dan rit aussi. Quelque chose à propos du fait d'avoir des espoirs impossibles, impossibles au moment même où nous espérons, et d'y croire cependant, étape après étape. Ils s'étaient réalisés. Impossibles. Vrais. Drôles.

Nous étions assis dans nos cockpits, à quelques mètres l'un de l'autre.

— Fantastique, Dan ! Puff vole !

— Il est magnifique dans les airs. J'ai tellement attendu ce vol.

— Incroyable. Tout simplement incroyable. Quand un vieux rêve se réalise...

Il se glissa hors de son avion, toucha l'aile de Puff.

— Qu'est-ce qu'il a dit au sujet de son vol avec toi ?

— Rien. Pas un mot.

— Pas un mot ? Bizarre.

— Il m'a dit... Son esprit m'a dit, il y a des mois, qu'il allait lui falloir un certain temps avant de se souvenir de qui il était et aussi peut-être avant de parler.

— Très bien. Je crois en Puff.

Il y avait des choses à faire sur l'avion, de petites choses. Installer une corde d'oscillation, appliquer de la graisse anti-corrosion le lendemain sur tout le nouveau...

— Dan, Jim n'a pas utilisé un seul boulon de l'ancien fuselage, des ailes et de l'empennage de queue. Pas un ! Il faut maintenant que j'enduisse un million de boulons tout neufs au Par-Al-Ketone.

— Tant mieux pour lui.

Le lendemain, Dan et moi volâmes dans nos avions respectifs, fîmes d'autres amerrissages, et en décollant du lac après le dernier d'entre eux, Puff dit :

— Salut.

Pas un mot de plus au cours de ce vol. Puff en esprit avait raison en ce qui concernait sa renaissance.

Tout est là dans l'espace-temps, l'accident, des articles de journaux dans le monde entier, et pas une histoire à notre sujet, sur le fait que nous volions ensemble à nouveau. Pas un compte rendu du premier mot de Puff.

Cette nuit-là, en rêve, je volai seul avec Puff, et avec mon ami Donald Shimoda.

— Prendront-elles jamais fin, les illusions ?

— Bien sûr. Dès l'instant que nous croyons être séparés de l'Amour, nous entrons dans le monde des Faux-Semblants, pour un instant ou pendant des milliards d'années. Chaque monde, chaque monde d'après ; chaque possibilité d'enfers et de paradis danse sur la musique de nos croyances. Pour autant que je sache, les croyances ne maîtrisent qu'un seul langage : illusions. Laisse les illusions s'éloigner, les croyances disparaissent. L'Amour est instantanément avec toi, comme il l'a toujours été.

— Tu n'es pas là, un avec l'Amour ?

— Non. Je suis un guide spirituel, exactement comme toi.

— « Exactement comme toi » ? Désolé de te le dire, Don, mais je pense qu'il est possible que tu te trompes. Je suis un loup qui s'entraîne sur des échasses. Je tombe souvent.

— Peut-être. Ce qui importe pour les mortels, c'est que tu aies terminé l'histoire qui était si importante depuis le jour où Puff et toi avez vécu l'illusion de l'accident. Tu n'es pas mort, Puff n'est pas mort. Tu y as survécu intégralement, tu as appris, tu t'es exercé et habitué à la façon dont notre esprit change la croyance de nos corps.

— J'ai dû essayer en tout cas. Ça a marché pour moi. Est-ce que c'est vrai pour tout le monde ?

— Non. Ce n'est pas vrai tant que nous sommes convaincus que la croyance ne peut changer les corps.

Je réfléchis à ça. Je réentendis l'affirmation de ma chère amie Sabryna. Combien de milliers de fois je l'avais répétée l'année dernière !

Puis je murmurai l'unique phrase de mon histoire qui est à jamais vraie pour toi, cher lecteur, et pour moi aussi :

— *Je suis une parfaite expression de l'Amour parfait, ici et maintenant.*

TABLE

Illusions I - Les Aventures d'un Messie récalcitrant

Illusions II - Les Aventures d'un étudiant récalcitrant

1. Personnages de la série *Les Chroniques des furets* de Richard Bach. Béthanie Furet apparaît plus précisément dans *Furets des mers à la rescousse*. (N.d.E.)

2. [Personnage de *Un* de Richard Bach. \(N.d.E.\)](#)

3. Personnage de *Jonathan Livingston le goéland* de Richard Bach. (N.d.E.)

4. Personnage de *Le Sixième Livre (Round the Bend)* de Nevil Shute. (N.d.E.)

1. Le *Rainbow Bridge*, un endroit surnaturel où les animaux domestiques se retrouvent après leur mort, avant d'être réunis avec leurs maîtres. (*N.d.T.*)